

Universitas Ostraviensis
Facultas Philosophica

STUDIA ROMANISTICA

Vol. 12, Num. 1 / 2012

OSTRAVA

Reg. č. MK ČR E 18750
ISSN 1803-6406

ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

Jitka SMIČEKOVÁ AVANT-PROPOS	7
---------------------------------------	---

HOMENAJE AL PROFESOR BARTOŠ

TABULA GRATULATORIA AL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ EN SU 80° ANIVERSARIO	11
---	----

Jana VESELÁ CURRÍCULUM PROFESIONAL DEL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ (*1932), PUBLICACIONES 1959–2012	15
---	----

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

Lingüística / Linguistique / Linguistica

Lubomír BARTOŠ CUALIDADES HUMANAS EXPRESADAS POR UNIDADES FRASEOLÓGICAS	31
--	----

Jana BRŇÁKOVÁ « PHÉNOMÈNE SAN-ANTONIO »	45
---	----

Iva DEDKOVÁ

- À PROPOS DES COUPLES ANTONYMIQUES
DEDANS/DEHORS ET DESSUS/DESSOUS 55

Zora JAČOVÁ

- IL CALCIO E LA POLITICA. LA METAFORA SPORTIVA
E LA NEOLINGUA DEI POLITICI 69

Literatura / Littérature / Letteratura

Maksymilian DROZDOWICZ

- LA RÉBELIÓN DE ELVIO ROMERO 89

Helena ZBUDILOVÁ

- UN NUEVO TIPO DEL MUNDO POSIBLE FANTÁSTICO,
EL MODO ANORMAL 107

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI

Jana BRŇÁKOVÁ

- Alena Podhorná-Polická (éd.) (2011), *Aux marges de la langue : argots, style et dynamique lexicale*. Hommage à Marc Sourdot pour son 65^{ème} anniversaire, Brno : Masarykova univerzita. ISBN 978-80-210-5562-9. 198 pp. 123

Zuzana HONOVARA

- Katharina Reiss (2009), *Problématiques de la traduction*, Paris : Édition ECONOMICA. ISBN 978-2-7178-5742-9, 197 pp., traduit de l'allemand par Catherine A. Bocquet de l'original *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, publié par WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995. 124

Miguel IBÁÑEZ RODRÍGUEZ

- Fernando Navarro Domínguez, Miguel Ángel Vega Cernuda, Juan A. Albaladejo Martínez, Daniel Gallego Hernández y Miguel Tolosa Igualada (eds.) (2007), *La traducción: balance del pasado y retos del futuro*, Alicante: Editorial Aguaclara y Dpto. de Traducción e Interpretación, Universidad de Alicante. ISBN 978-84-8018-321-5. 511 pp. 125

Jan LAZAR

- Maurice Grevisse (2009), *Le français correct (Guide pratique des difficultés)*, Bruxelles : De Boeck. ISBN 978-2-8011-0051-6. 512 pp. 128

Jan ŠABRŠULA

Ondřej Pešek (2011), *Argumentativní konektory v současné francouzštině a češtině. Systémové srovnání a analýza okurenční respondence*, České Budějovice: Acta Philologica Universitatis Bohemiae Meridionalis. ISBN 978-80-7394-305-9. 353 pp. 129

INFORMES – INFORMATIONS – INFORMAZIONI

Jana BRŇÁKOVÁ

Alena Podhorná-Polická, Université Masaryk de Brno :
*Néologie et dynamique de la diffusion des néologismes identitaires
parmi les jeunes*, conférence, Ostrava : Cercle des Philologues modernes,
Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava, 7 décembre 2011. 133

Jan LAZAR

STUDIA ROMANISTICA BELIANA II (Langue, culture et medias),
colloque international, Banská Bystrica, République slovaque,
20–21 octobre 2011. 133

AVANT-PROPOS

Le présent volume de la revue *Studia Romanistica* a été rédigé en vue de rendre hommage à notre collègue qui a contribué d'une manière remarquable au développement du Département des Études Romanes de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava. Ce jeune département, créé en 1993, s'est largement épanoui au cours des neuf dernières années et offre à présent aux étudiants inscrits en licence et en master quinze programmes d'études de philologie et de formation à orientation professionnelle – le français et l'espagnol de l'économie, la formation des enseignants et la formation des traducteurs.

Nos sentiments de reconnaissance, de gratitude et de respect s'adressent ainsi à Monsieur le Professeur Lubomír Bartoš, notre maître et collègue qui a célébré cette année, en pleine force physique et en toute activité scientifique, son quatre-vingtième anniversaire.

Lubomír Bartoš est né le 21 février 1932 à Frenštát pod Radhoštěm et la période de sa jeunesse est liée à notre région de Moravie-Silésie. Après son baccalauréat qu'il a obtenu au lycée de Frenštát pod Radhoštěm en 1951, il s'inscrit à la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk à Brno pour y étudier la philologie française, philologie espagnole ainsi que la phonétique générale (1951–1956). Il y suivit les cours des professeurs éminents comme O. Novák, O. Ducháček, K. Ohnesorg, E. Šrámek et autres. Après avoir terminé ses études, Lubomír Bartoš commence sa carrière universitaire à son *alma mater* – Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno. En 1965, il soutient sa première thèse *Études comparatives expérimentales sur des articulations consonnantiques tchèques et espagnoles* et obtient le grade de candidat ès sciences philologiques. En 1968, avec sa deuxième thèse *État actuel et les perspectives de l'évolution de la langue espagnole en Amérique*, il obtient le grade universitaire de *docent*. En 1991, Lubomír Bartoš fut nommé professeur titulaire de linguistique et de langues romanes à la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno. Pendant plus que cinquante années, professeur Bartoš a formé des centaines de romanistes, surtout hispanistes et des dizaines de docteurs.

AVANT-PROPOS

En 1996, la doyenne de la Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava, Mme Eva Mrhačová, a proposé au professeur Bartoš, un des linguistes les plus reconnus de la République Tchèque, le poste de professeur de linguistique espagnole et romane. Cette proposition fut acceptée et, depuis l’année académique 1996–1997, le professeur Bartoš est devenu membre du corps pédagogique du Département des Études Romanes de la Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava.

À cette occasion solennelle, il convient de souligner les apports les plus importants dont nous avons eu la chance de bénéficier à Ostrava durant ces quinze années de présence régulière du professeur Lubomír Bartoš, pédagogue et chercheur remarquable : formation de quatre docteurs de langue française et espagnole pour notre département, rédacteur en chef de notre revue *Studia Romanistica*, initiation personnelle, formation de jeunes collègues et participation active à plusieurs projets de recherche de la section espagnole. Outre les activités pédagogiques, le grand apport du professeur Bartoš pour la recherche linguistique se reflète dans ses publications contenant des dizaines d’articles, plusieurs monographies, manuels et textes d’étude.

Nous tenons également à rappeler les qualités humaines du professeur Bartoš, pédagogue et collègue très ouvert, toujours prêt à transmettre à autrui ses connaissances et ses expériences. Resté fidèle au Département des Études Romanes d’Ostrava jusqu’aujourd’hui, toujours avec son petit cigare, il parvient à créer au sein du département une atmosphère détendue et agréable grâce à son sens de l’humour.

Nous aimerions au travers de cette édition exprimer à Monsieur Lubomír Bartoš toute notre reconnaissance et nos remerciements au nom des anciens étudiants, des étudiants actuels, ainsi que de tous les enseignants du Département des Études Romanes de la Faculté des Lettres de l’Université d’Ostrava; nous lui rendons hommage pour tout le travail qu’il a fourni et qu’il continue d’apporter pour notre département. Nous vous souhaitons, Monsieur le Professeur, une bonne santé et beaucoup d’énergie pour les années à venir. *Ad multos annos!*

Les informations concernant la carrière professionnelle de Professeur Lubomír Bartoš, y compris sa bibliographie complète, font partie des textes publiés dans le présent volume de notre revue. Toutes les contributions regroupées ici sont dédicacées au professeur Lubomír Bartoš à l’occasion de son anniversaire.

Jitka Smičeková

Directrice du Département des Études Romanes

Ostrava, février 2012

HOMENAJE AL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ

TABULA GRATULATORIA AL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ EN SU 80° ANIVERSARIO



21. 2. 1932*

Felicitan y congratulan:

Aleš Zářický, decano de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

Eva Mrhačová, ex decana de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

Jan Malura, vicedecano de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

TABULA GRATULATORIA AL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ EN SU 80° ANIVERSARIO

Marek Otisk, vicedecano de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

Richard Psík, vicedecano de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

Jaroslav Kozelský, secretario de la Facultad de Filosofía y Letras
Universidad de Ostrava (República Checa)

Jitka Smičeková y el cuerpo docente del Departamento de Lenguas Románicas
Universidad de Ostrava (República Checa)

Petr Kyloušek y el cuerpo docente del Instituto de Lenguas y Literaturas Románicas
Universidad Masaryk de Brno (República Checa)

Marcela Poučová y el cuerpo docente del Departamento de Lengua y Literatura Francesas
Universidad Masaryk de Brno (República Checa)

Marie Voždová y el cuerpo docente del Departamento de Lenguas Románicas
Universidad Palacký de Olomouc (República Checa)

Helena Zbudilová
En nombre de la redacción de *Lingua viva*
Universidad de Bohemia del Sur en České Budějovice (República Checa)

Anna Butašová
Universidad Komenský (República Eslovaca)

Rafael Cano Aguilar
Universidad de Sevilla (España)

Vlasta Hlavičková
Escuela Superior de Economía, Praga (República Checa)

Stanislav Kavka
Universidad de Ostrava (República Checa)

TABULA GRATULATORIA AL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ EN SU 80° ANIVERSARIO

Eva Klímová
Universidad Silesiana de Opava (República Checa)

Eduard Krč
Universidad Palacký de Olomouc (República Checa)

Antonio Narbona Jiménez
Universidad de Sevilla (España)

José Polo
Profesor de Lengua Española, jubilado, de la Universidad Autónoma de Madrid (España)

Piotr Sawicki
Universidad de Wrocław (Polonia), Universidad de Ostrava (República Checa)

Zdeňka Schejbalová
Universidad Masaryk de Brno (República Checa)

Jan Šabřula
Praha (República Checa)

Svatava Urbanová
Universidad de Ostrava (República Checa)

CURRÍCULUM PROFESIONAL DEL PROFESOR LUBOMÍR BARTOŠ (*1932), PUBLICACIONES 1959–2012

Datos personales:

- *Nombre y apellido* Lubomír Bartoš
- Fecha de nacimiento* 21 de febrero de 1932
- Lugar de nacimiento* Frenštát pod Radhoštěm (República Checa)

Grados, títulos y funciones académicas:

Prof., PhDr., CSc., Profesor catedrático en Lenguas románicas (Prof.), Profesor titular por la Universidad Masaryk de Brno (doc.), Candidato a Ciencias por la Universidad Masaryk de Brno (CSc.), Doctorado en Filología Hispánica (PhDr.), Licenciatura en Filología Hispánica, Filología Francesa y Fonética, Universidad de Brno.

- *Nombre y dirección
del centro de trabajo*

Katedra romanistiky, Filozofická fakulta, Ostravská univerzita v Ostravě [Departamento de Lenguas Románicas, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Ostrava], Čs. legí 9, 701 03 Ostrava.

- *Disciplinas y especialidades (labor docente)* Lingüística española – fonética y fonología, morfología, sintaxis, lexicología, semántica, fraseología, argot, español en América, dialectología.
- *Temas de investigación* Morfología léxica, Fraseología, Neología en el español actual.

Formación académica:

- *Estudios superiores* 1951–1956 Filologías Francesa y Española, Fonética en la Facultad de Letras, Universidad Masaryk de Brno
- *Posgrado* 1965 en la Facultad de Filosofía y Letras, Universidad Masaryk de Brno
- *Grados y títulos académicos*

1956	Licenciado en Filologías Francesa y Española, licenciado en Fonética por la Universidad Masaryk de Brno
1965	Doctor en Filosofía (PhDr.) por la Universidad Masaryk de Brno. Tesis Doctoral: <i>Srovnávací experimentální studie souhláskových artikulací českých a španělských se zřetelem ke kubánské španělštině</i> [Estudio comparativo experimental de las realizaciones consonánticas checas con respecto al español de Cuba]
1967	Candidato a Doctor en Ciencias Filológicas (CSc.). Tesis de admisión: <i>Současný stav a perspektivy vývoje španělštiny v Americe</i> [Estado actual y perspectivas de evolución del español en América] defendida en la Universidad Masaryk de Brno
1969	Profesor titular (doc.) – Filología Española
1991	Profesor catedrático de lenguas románicas (prof.); nombrado el 27 de marzo de 1991

Cargos que ha ocupado:

1956–1969	Profesor ayudante en el Departamento de Lenguas Románicas y de Fonética en la Universidad Masaryk de Brno
1969–1990	Profesor titular en el Departamento de Lenguas Románicas y de Fonética en la Universidad Masaryk de Brno
1991–2000	Profesor catedrático en la Universidad Masaryk de Brno
2000–2011	Profesor catedrático jubilado en la Universidad Masaryk de Brno
1995–	Profesor catedrático en la Universidad de Ostrava

Funciones:

- 1959–1969 Miembro del Consejo de Redacción de *Spisy Filozofické fakulty Masarykovy univerzity v Brně* (Publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Masaryk de Brno)
- 1967–2011 Examinador en los exámenes finales de Diplomatura y Licenciatura, Universidad Masaryk de Brno
- 1967– Director e informante de memorias de Licenciatura y de tesinas de Diplomatura, Universidad Masaryk de Brno, Universidad de Ostrava
- 1969–2008 Fundador de *Études Romanes de Brno* [Estudios Románicos de Brno], anuario del Departamento de Lenguas Románicas, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Masaryk de Brno y Director de la misma desde su fundación
- 1991– Presidente del Consejo Universitario de Estudios Romanísticos (estudios de posgrado, admisiones), Universidad Masaryk de Brno
- 1991– Miembro del Consejo Universitario de Estudios Romanísticos (estudios de posgrado, admisiones), Universidad Carolina de Praga
- 1995– Tutor y director de tesis doctorales y de admisión; informante de tesis
- Miembro del Consejo Científico Universitario, Universidad de Ostrava, Facultad de Filosofía y Letras
- 1996– Examinador en los exámenes finales de Diplomatura y Licenciatura, Universidad de Ostrava, Facultad de Filosofía y Letras
- 2000– Miembro del Consejo de Redacción de *Estudios Hispánicos*, anuario del Instituto de Filología Románica, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Wrocław (Polonia)
- 2006– Miembro del Consejo de Redacción de *Studia Romanistica*, anuario del Departamento de Lenguas Románicas, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava
- 2009– Miembro del Consejo de Redacción de *Études Romanes de Brno* [Estudios Románicos de Brno], revista científica reseñada la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Masaryk de Brno
- 2009– Director de *Studia romanistica*, revista científica reseñada incluida en la Lista de las revistas reseñadas sin factor impacto publicadas en la República Checa, periodicidad semestral (junio y diciembre)

Actividad laboral en el extranjero:

- 1961–1962 Cuba, Centro de Traductores del Ministerio de Educación, jefe del Centro, experto, traductor e intérprete
- 1964–1965 Chile, Universidad de Santiago, lector
- 1972–1976 Francia, Universidad de Aix-en Provence, lector del checo

Participación en proyectos de investigación financiados:

- 2005 Miembro del equipo de investigadores
Proyecto de desarrollo, convocatoria del Ministerio de Educación, Juventud y Cultura Física de la República Checa: *Příprava akreditace bc. SvSP v kombinované formě* [Preparación de la realización del programa de Diplomatura trienal – Español en la Esfera Empresarial, forma de estudios mixta]
- 2005 Miembro del equipo de investigadores
Proyecto de desarrollo, convocatoria del Ministerio de Educación, Juventud y Cultura Física de la República Checa (en colaboración con la Facultad de Ciencias Naturales de la Universidad de Ostrava): *Mezinárodní geografická studia: Hispanofonní země* [Los estudios geográficos internacionales: Países hispanohablantes]
- 2005 Miembro del equipo de investigadores
Proyecto de investigación interno, convocatoria de la Universidad de Ostrava (IGS 25/1051): *Neologizmy v současné španělštině* [Neologismos en el español actual]
- 2007 Miembro del equipo de investigadores
Proyecto de desarrollo, convocatoria del Ministerio de Educación, Juventud y Cultura Física de la República Checa: *Příprava akreditace navazujícího magisterského programu Učitelství španělského jazyka a literatury pro střední školy v kombinované formě* [Preparación de la realización del programa de Licenciatura bienal – Profesor de Lengua y Literatura Españolas en la escuela media, forma de estudios mixta]

Participación en congresos, simposios y coloquios internacionales:

Ha presentado ponencias y comunicaciones en numerosos congresos y reuniones científicas de la especialidad, nacionales e internacionales.

- 1967 The Sixth International Congress of Phonetic Sciences
Praga (República Checa), congreso internacional: Quelques observations sur le consonantisme de la modalité cubaine de l'espagnol. In: *Proceedings of the Sixth International Congress of Phonetic Sciences*, Praha 1967.
- 1972 Colloquium Paedolinguisticum
La Haya (Dinamarca), coloquio: Les réalisations des groupes consonantiques chez un enfant tchèque. In: *Colloquium Paedolinguisticum*, Den Haag 1972.
- 1991 Simposio Internacional de Sevilla (España)
- 1993 Simposio de Lingüistas de Salamanca (España)
- 1998 Coloquio Internacional de Lingüística Hispánica de Lipsia (Alemania)
- 2000 Simposio de Hispanistas de Bratislava (Eslovaquia)

- 2001 III Coloquio Internacional, Bratislava (Eslovaquia)
Denominaciones complejas sustantivo+adjetivo. In: *Actas del III Coloquio Internacional*. Bratislava: AnaPress, 2001, 95–100.
- 2003 IV Coloquio Internacional, Bratislava (Eslovaquia)
Algunas consideraciones sobre el lenguaje político-politológico. In: *IV Coloquio Internacional, Actas*. Bratislava: AnaPress, Bratislava – Wien, 2003, 152–162.
- 2003 La recepción de lo hispánico en Alemania y en la República Checa Universidad de Mainz (Alemania), I Coloquio Germano-Checo de Hispanistas: La imagen del diablo en la fraseología checa y española. In: *La recepción de lo hispánico en Alemania y en la República Checa. Ponencias del Primer Coloquio Germano-Checo de Hispanistas realizado en el Institut für Romanistik Universität Mainz en Germersheim, 12–13 de mayo de 2003*. Editado por Matthias Perl & Wolfgang Pöckl. Wien: Edition Praesens, 2004, 85–93.

Conferencias, ponencias y cursos impartidos en universidades:

Ha pronunciado conferencias y participado en cursos y seminarios (de algunos de los cuales ha sido organizador) en las universidades

a) extranjeras

1965–1966 Chile, 1984 y 1988 España, 1985 Nicaragua, 1989 Cuba;

b) checas

- 2002 Universidad de Ostrava, Departamento de Lenguas Románicas: Días de Hispanismo *Neologismos en el español actual*
- 2003 Universidad de Ostrava, Departamento de Lenguas Románicas: Días de Hispanismo *Mitológia en la fraseología checa y española*
- 2006 Universidad de Ostrava: Kruh moderních filologů [Círculo de Filólogos Modernos] *Obecné problémy americké španělštiny* [Problemas generales del español en América]
- 2008 Universidad de Ostrava, Departamento de Lenguas Románicas: Día de Hispanística Ostraviense *Sinonimia adjetival en el español*;

c) en otros establecimientos

Conferencias destinadas a los logopedas de Moravia y Eslovaquia, Departamento de Arte Dramático del Conservatorio Janáček de Brno.

Otras actividades profesionales:

- Intérprete en CAMEXPO (Méjico)
- Colaboración con Brněnské veletrhy a výstavy [Ferias y exposiciones de Brno, República Checa]
- Traducción al checo de más de 50 películas para los Estudios de Doblaje en Praga y Brno
- Socio de la Asociación de Hispanistas de los Países del Este de Europa
- Socio de Kruh moderních filologů [Círculo de Filólogos Modernos]

Dirección de tesis:

Ha sido director de 15 tesis de doctorado, informante de 10 tesis de doctorado, de 2 trabajos de admisión a título de *docent* (profesor titular de universidad) y de 3 candidaturas a título de catedrático, director de más de 60 memorias de licenciatura y de 30 tesinas de diplomatura.

- Dirección de tesis de doctorado 1995–2011 (en orden alfabético)
 1. Jana Brňáková (2005, *La créativité lexicale dans l'oeuvre de Frédéric Dard*)
 2. Irena Fialová (2011, *Interferencias lingüísticas del gallego en el castellano de Galicia*)
 3. Martina Kotoučová (*Análisis de modos y tiempos verbales en el español actual y sus equivalentes en checo para fines didácticos*)
 4. Kornélia Machová (*Expresiones fijas con núcleo verbal + preposición + sustantivo*)
 5. Ondřej Pešek (2005, *Enrichissement du lexique de l'ancien français: les emprunts au latin dans l'oeuvre de Jean de Meun*)
 6. Miroslav Slowik (*Řečová zdvořilost v češtině a španělštině: kontrastivní pragmalingvistická studie*)
 7. Petr Stehlík (2000, *Estatuto, uso actual y productividad de los elementos prefijales cultos en el español y el francés*)
 8. Monika Strmisková (2011, *Lenguaje de convencimiento en la prensa de prestigio española: Estrategias verbales persuasivas en el editorial de los periódicos ABC, EL País y El Mundo*)
 9. Jana Veselá (2005, *Normatividad y pluralidad de normas en español*)

PUBLICACIONES 1959–2012

Ha publicado más de un centenar de trabajos (libros y artículos) en publicaciones especializadas, españolas y extranjeras, así como reseñas, libros escolares y colaboraciones en la prensa.

Libros:

1. BARTOŠ, L. (1970), *El presente y el porvenir del español en América*, Brno: MU, 87 pp. 55-019-71.
2. BARTOŠ, L. (1996), *Introducción al estudio del español en América*, Brno: MU, 73 pp. ISBN 80-210-1326-5.
3. BARTOŠ, L., BUZEK, I., FIALOVÁ, I. (2006), *Neología en el español actual*, Ostrava: FF OU, 270 pp. Projekt IGS 25/1051 *Neologizmy v současné španělštině* [Neologismos en el español actual]. ISBN 80-7368-139-0.

Capítulos en libros y epílogos:

1. BARTOŠ, L. (2006), “Srovnávací studie komparací s názvy zvířat v českém a španělském jazyku”, in: *Pocta Evě Mrhačové*, Ostrava: FF OU, 53–60. ISBN 80-7368-209-5.
2. BARTOŠ, L. (2008), “La sinonimia adjetiva sobre la base afijal”, in: P. Lindauer et al. (eds.), *Michael Metzeltin von Bucarest bis Santiago de Chile. Studia Romanica Bratislavensia 4*, Bratislava: AnaPress Bratislava, 53–63. ISBN 978-80-89137-40-4.
3. BARTOŠ, L. (2008), “Notas a los cambios semánticos en el español actual”, in: J. Šoltys (ed.), *Homenaje a Ladislav Trup. Studia Romanica Bratislavensia 2*, Bratislava: AnaPress, 57–66. ISBN 978-80-89137-39-8.
4. BARTOŠ, L. (2011), “Reflexiones sobre el concepto de argot”, in: *Sintaxis y análisis del discurso hablado en español. Homenaje a Antonio Narbona*, 2 vols., Sevilla: Secretariado de publicaciones, Universidad de Sevilla, vol. I, 95–104. ISBN (obra completa) 978-84-472-1387-0, ISBN (vol. I) 978-84-472-1363-4.

Artículos en revistas y compendios científicos:

1. BARTOŠ, L. (1959), “Observations sur les réalisations phonétiques dans le langage d’un enfant de deux ans”, in: *Sborník Prací Filosofické Fakulty Brněnské University (SPFFBU)*, A 7, Brno.
2. BARTOŠ, L. (1960), “Zvukový obraz španělštiny ve srovnání s češtinou na podkladě fonémových statistik”, in: *SPFFBU*, A 8, Brno.
3. BARTOŠ, L. (1961), “Observaciones sobre algunas realizaciones fonéticas en el español venezolano”, in: *SPFFBU*, A 9, Brno.
4. BARTOŠ, L. (1964), “Notas al problema de la comprensión del habla cubana”, in: *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 17, Berlin: Akademie-Verlag.
5. BARTOŠ, Lubomír (1964), “Notas al problema de la comprensión del habla cubana”, in: *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 133–136.
6. BARTOŠ, Lubomír (1965), “Notas al problema de la pronunciación del español en Cuba”, *SPFBU*, 14, Brno, 143–149.

7. BARTOŠ, L. (1966), “Apuntes al problema de la norma ortoépica en el español”, in: *SPFFBU*, A 14, Brno.
8. BARTOŠ, L. (1966), “Apuntes sobre la realización del fonema /b/ en el español”, in: *Études Romanes de Brno (ERB)*, II, Brno.
9. BARTOŠ, L. (1967), “La realización de los grafemas b y v en el español actual con respecto a la modalidad cubana”, in: *Iberoamericana Pragensia (IAP)*, I, Praha, 55–66.
10. BARTOŠ, L. (1967), “Quelques observations sur le consonantisme de la modalité cubaine de l’espagnol”, in: *Proceedings of the Sixth International Congress of Phonetic Sciences*, Praha.
11. BARTOŠ, L. (1969), “Actitud del hispanohablante hacia la lengua – un factor de evolución del español en América”, in: *ERB*, III, Brno, 211–219.
12. BARTOŠ, L. (1969), “Algunas consideraciones sobre el español americano”, in: *IAP*, III/1969, Praha.
13. BARTOŠ, L. (1969), “¿Homogeneidad o heterogeneidad del español americano?”, in: *SPFFBU*, A 17, Brno.
14. BARTOŠ, Lubomír (1970): “Quelques observations sur le consonantisme de la modalité cubaine de l’espagnol”, in: *Proceedings of the Sixth International Congress of Phonetic Sciences held at Prague 7–13 September, 1967*, ed. por M. Malá et alii, Prague: Academic Publishing House, 153–155.
15. BARTOŠ, L. (1971), “Sobre la adjetivación en el español”, in: *SPFFBU*, A 19, Brno.
16. BARTOŠ, L. (1972), “Les réalisations des groupes consonantiques chez un enfant tchèque”, in: *Colloquium Paedolinguisticum*, Hague.
17. BARTOŠ, L. (1973), “Consideraciones en torno al adjetivo atributivo en el español actual”, in: *Romanica Wratislaviensis*, IX, Wrocław.
18. BARTOŠ, L. (1979), “Notas a la clasificación semántica del adjetivo en el español”, *ERB*, 10, Brno.
19. BARTOŠ, L. (1980), “La atribución relacional y el adjetivo de relación en español”, *ERB*, XI, Brno.
20. BARTOŠ, L. (1980–1981), “Acerca de las formaciones N+N en el español actual”, in: *Boletín de Filología Universidad de Chile*, XXXI, Santiago de Chile: Universidad de Chile, 481–487.
21. BARTOŠ, L. (1981), “Sobre las formaciones de dos sustantivos en aposición”, in: *ERB*, 12, Brno.
22. BARTOŠ, L. (1982), “Contribución a la interpretación de las formaciones compuestas en el francés y el español”, in: *ERB*, 13, Brno.
23. BARTOŠ, L. (1984), “Denominaciones complejas en el español actual”, in: *ERB*, 15, Brno.
24. BARTOŠ, L. (1984), “Expresión de atribución en el español actual”, in: *Linguistische Arbeitsberichte*, 45, Leipzig.
25. BARTOŠ, L. (1985), “Apuntes léxico-semánticos al español nicaragüense”, in: *ERB*, XVI, Brno.
26. BARTOŠ, L. (1987), “Reordenación de los constituyentes de la frase nominal en el español”, in: *ERB*, L 10, Brno.
27. BARTOŠ, L. (1987), “Síntomas de fragmentación del español en Hispanoamérica”, in: *ERB*, XVIII, Brno.

28. BARTOŠ, L. (1990), “Notas a la estructura de la frase en el español”, in: *ERB*, L 11, Brno.
29. BARTOŠ, L. (1991), “El bilingüismo: ¿camino hacia la fragmentación del español en América?”, in: *ERB*, L 12, Brno.
30. BARTOŠ, L. (1993), “Sobre los adjetivos derivados desustantivales en el español”, in: *ERB*, L 14, Brno.
31. BARTOŠ, L. (1994), “Función denominativa del adjetivo en las lexías complejas”, in: *ERB*, L 15, Brno.
32. BARTOŠ, L. (1995), “El adjetivo en el sistema denominativo del español actual”, in: *ERB*, L 16, Brno.
33. BARTOŠ, L. (1995), “El llamado adjetivo relacional y su función en las unidades denominativas”, in: *Estudios Hispánicos*, IV, Wrocław.
34. BARTOŠ, L. (1997), “La función denominativa del adjetivo”, *Revista del Instituto de Lingüística*, 7, Buenos Aires: Instituto de Lingüística, 235–245.
35. BARTOŠ, L. (1997), “La neología adjetival en el español (Problema visto por el usuario del español extranjero)”, in: *ERB*, XXVII, L 18, Brno, 71–77.
36. BARTOŠ, L. (1998), “Sobre los adjetivos derivados en *-al*”, in: *ERB*, XLVIII, L 18, Brno, 39–43.
37. BARTOŠ, L. (1998–1999), “Notas sobre los sufijos denominales AL/AR en español”, *Boletín de Filología Universidad de Chile*, XXXVII, Chile: Universidad de Chile, 1998–1999, t. 1, 127–138. ISSN 0067-9674.
38. BARTOŠ, L. (1999), “En torno a las formaciones binominales yuxtapuestas en español”, in: *ERB*, XXIX, L 20, Brno, 49–58.
39. BARTOŠ, L. (2000), “La neología adjetival en el español actual”, in: *En torno al sustantivo y adjetivo en el español actual*, Vervuert-Ibero-americana, Lingüística Iberoamericana, Madrid: Universidad Complutense, 331–336.
40. BARTOŠ, L. (2001), “Denominaciones complejas sustantivo+adjetivo”, in: *Actas del III Coloquio Internacional*, Bratislava: AnaPress, 95–100.
41. BARTOŠ, L. (2001), Sobre un subtipo de fraseologismos comparativos en el checo y el español, in: *ERB*, L 21, Brno, 5–14.
42. BARTOŠ, L. (2002), “En torno a las comparaciones elativas en español”, in: *ERB*, L 23, Brno, 37–45.
43. BARTOŠ, L. (2002), “Las formaciones con el elemento *anti-* en el español y el francés”, in: *Studia Romanistica*, 2, Ostrava: FF OU, 31–39.
44. BARTOŠ, L. (2003), “Algunas consideraciones sobre el lenguaje político-politológico”, in: *IV Coloquio Internacional, Actas*. Bratislava: AnaPress, Bratislava-Wien, 152–162.
45. BARTOŠ, L. (2003), “Sobre la clasificación de las combinaciones nominales N+Adj/ Adj+N”, in: *Studia Romanistica*, 3, Ostrava: FF OU, 11–27.
46. BARTOŠ, L. (2004), “La imagen del diablo en la fraseología checa y española”, in: *La recepción de lo hispánico en Alemania y en la República Checa. Ponencias del Primer Coloquio Germano-Checo de Hispanistas realizado en el Institut für Romanistik Universität Mainz en Germersheim, 12–13 de mayo de 2003*. Editado por Matthias Perl & Wolfgang Pöckl, Wien: Edition Praesens, 85–93.

47. BARTOŠ, L. (2004), “Los llamados adjetivos relacionales y calificativos en las estructuras binominales denominativas”, in: *Studia Romanistica*, 4, Ostrava: FF OU, 13–18.
48. BARTOŠ, L. (2004), “Observaciones sobre las llamadas colocaciones”, in: *ERB*, VII, L 25, Brno, 57–67.
49. BARTOŠ, L. (2005), “Formaciones adjetivales prefijales de reciente creación”, in: *Studia Romanistica*, 5, Ostrava: FF OU, 3–12.
50. BARTOŠ, L. (2006), “Adjetivos sufijados de reciente creación”, in: *Studia Romanistica*, 6, Ostrava: FF OU, 3–20.
51. BARTOŠ, L. (2007), “Sinonimia adjetival en español”, in: *Studia Romanistica*, 7, Ostrava: FF OU, 3–11.
52. BARTOŠ, L. (2008), “Tendencias en la creación léxica en el español actual”, in: *Studia Romanistica*, 8, Ostrava: FF OU, 39–49.
53. BARTOŠ, L. (2009), “Sinonimia a nivel de locuciones verbales en español”, *Studia romanistica (SR)*, Vol. 9, Num. 1/2009, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 13–18.
54. BARTOŠ, L. (2009), “Polisemia y homonimia a nivel de locuciones adverbiales y verbales”, *SR*, Vol. 9, Num. 2/2009, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 11–20.
55. BARTOŠ, L. (2010), “Las locuciones nominales y verbales con significado argotico”, *SR*, Vol. 10, Num. 1/2010, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 11–20.
56. BARTOŠ, L. (2011), “En torno al concepto de jerga”, *SR*, Vol. 11, Num. 1/2011, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 11–17.
57. BARTOŠ, L. (2012), “Cualidades humanas expresadas por unidades fraseológicas”, *SR*, Vol. 12., Num.1/2012, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 31–44.

Informes científicos:

1. BARTOŠ, L., Brancová, T., Jašek, D., Pek, T. *Španělská profesní a jazyková etiketa. Srovnávací studie španělsko-česká*, Ostrava: FF OU, 2003. Projekt Fakultní interní grantové soutěže č. 25520/1059.
2. BARTOŠ, L., Veselá, J., Reska, J., Jašek, D. *Čeština-španělština. Srovnání syntaktických struktur. Cvičebnice s klíčem*, Ostrava: FF OU, 2003. Projekt Fakultní interní grantové soutěže č. 25520/1058.
3. BARTOŠ, L., Buzek, I. *Základy stylistiky a lexikologie 1. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: OU, 2005. Rozvojový projekt MŠMT ČR 233/7.
4. BARTOŠ, L., Fialová, I. *Úvod do dějin, kultury a společenského zřízení Latinské Ameriky. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: OU, 2005. Rozvojový projekt MŠMT ČR 233/7.
5. BARTOŠ, L., Machová, K. *Úvod do dějin, kultury a společenského zřízení Španělska. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: OU, 2005. Rozvojový projekt MŠMT ČR 233/7.

Reseñas:

1. BARTOŠ, L., Brancová, T., Reska J., Veselá, J., Pek, T., Jašek, D. *Španělská profesní a jazyková etiketa*, Ostrava: FF OU, 2004. ISBN 80-7042-635-7.
2. BARTOŠ, L., Veselá, J., Reska, J., Jašek, D. *Čeština a španělština. Srovnání syntaktických struktur. Cvičebnice s klíčem*, Ostrava: FF OU, 2004. ISBN 80-7042-636-5.
3. BARTOŠ, L., Veselá, J., Reska, J., Matouš Reyes, J. *Překladová cvičení 1. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: FF OU, 2006. ISBN 80-7368-136-6.
4. BARTOŠ, L., Veselá, J., Reska, J., Matouš Reyes, J. *Překladová cvičení 2. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: FF OU, 2006. ISBN 80-7368-137-4.
5. BARTOŠ, L., Veselá, J. *El elemento español SE y sus valores*, 1. vyd., Ostrava: FF OU, 2010, Spis OU 210/2010, 316 s. ISBN 978-80-7368-784-7.

Libros de texto:

1. BARTOŠ, L. (1961), *Nástin fonetiky jazyka španělského*, Praha: SPN.
2. BARTOŠ, L. (1961), *Úvod do dějin a kultury Španělska*, Praha: SPN.
3. BARTOŠ, L. (1964), *Úvod do dějin, společenského zřízení a kultury Španělska*, Praha: SPN.
4. BARTOŠ, L. (1964), *Úvod do dějin, společenského zřízení a kultury španělské Ameriky*, Praha: SPN.
5. BARTOŠ, L. (1964), *Základy španělské veterinární terminologie*, Brno: USVU.
6. BARTOŠ, L., (1965), *Zvukový a pravopisný rozbor španělštiny*, Praha: SPN.
7. BARTOŠ, L., FRYČER, J. (1972), *Lectures choisies. Littérature française du XX^e siècle*, Brno.
8. BARTOŠ, L. (1978), *Základní kurs češtiny pro cizince*, Brno.
9. BARTOŠ, L. (1979), *Základy fonetiky pro logopedické pracovníky*, Brno: KPÚ.
10. BARTOŠ, L. (1998), *Dějiny a kultura Španělska*, Brno: MU.
11. BARTOŠ, L. (1998), *Španělština. Praktický jazykový průvodce*, Bučovice: Rotom.
12. BARTOŠ, L. (1999), *Úvod do fonetiky, fonologie a pravopisu španělštiny*, Ostrava: FF OU.
13. BARTOŠ, L., VALÍKOVÁ, H. (2002), *La formación de palabras en español*, Brno: MU.
14. BARTOŠ, L. (2005), *Základy obecné a španělské fonetiky a fonologie*, Ostrava: FF OU.
15. BARTOŠ, L. (2005), *Dialektologie. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: FF OU.
16. BARTOŠ, L. 2007), *Syntax španělštiny. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: FF OU.
17. BARTOŠ, L. (2007), *Americká španělština. Text pro distanční vzdělávání*, Ostrava: FF OU.
18. BARTOŠ, L. 2008), *Vývojové tendenze v současné španělštině. Tendencias evolutivas en el español actual*, Ostrava: FF OU.
19. BARTOŠ, L. (2008), *Základy obecné a španělské fonetiky a fonologie*, Ostrava: FF OU.
20. BARTOŠ, L. (2009), *Fraseología española*, Ostrava: FF OU, Katedra romanistiky.
21. BARTOŠ, L. (2009), *Španělská lexikologie a sémantika. Lexicología y semántica españolas*, Ostrava: FF OU, Katedra romanistiky.

22. BARTOŠ, L. (2010), *Španělský argot. El argot español*, Ostrava: FF OU.
23. BARTOŠ, L. (2010), *Základy obecné a španělské fonetiky a fonologie*, Ostrava: FF OU.

Redacciones, ediciones:

Études Romanes de Brno [Estudios Románicos de Brno] Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Masaryk de Brno, 1969–2008 ISSN 0231-7532.

Studia Romanistica, 8, Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 2008, 304 pp. ISBN 978-80-7368-483-9.

SR, Vol. 9, Num. 1/2009, Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, 2009, 154 pp. ISSN 1803-6406.

SR, Vol. 9, Num. 2/2009, 110 pp.

SR, Vol. 10, Num. 1/2010, 126 pp.

SR, Vol. 10, Num. 2/2010, 163 pp.

SR, Vol. 11, Num. 1/2011, 158 pp.

SR, Vol. 11, Num. 2/2011, 138 pp.

SR, Vol. 12, Num. 1/2012, 134 pp.

Jana Veselá
Universidad de Ostrava
jana.vesela@osu.cz

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES –
ARTICOLI E STUDI

Lingüística / Linguistique / Linguistica

CUALIDADES HUMANAS EXPRESADAS POR UNIDADES FRASEOLÓGICAS

Lubomír Bartoš
Universidad de Ostrava

lubomir.bartoš@osu.cz

Resumen. El artículo presenta el corpus de los fraseologismos en formas locucionales y comparativas estereotipadas referentes a las cualidades humanas positivas y negativas. En total se analizan once adjetivos que encuentran su expresión en los fraseologismos. El análisis se centra preferentemente en la descripción formal de las estructuras.

Palabras claves. Locuciones. Locuciones adjetivas, nominales y verbales. Comparativas prototípicas estereotipadas. Idiomaticidad.

Abstract. Human Qualities in Phraseological Units. The paper analyses the formal respect of various types and subtypes of phraseologisms expressing physical, intellectual and moral human qualities. The phraseologisms, which are excerpted from phraseological and argotic dictionaries, are divided into two fundamental structures: locutions and comparisons of elative character with the meaning of intensification.

Keywords. Locution. Adjectival, nominal and verbal locutions. Prototypic stereotyped comparisons. Idiomaticity.

En el presente artículo prestaremos atención a las unidades fraseológicas que designan cualidades físicas y psíquicas tanto positivas como negativas que se refieren al hombre. El motivo que nos lleva a analizar estas estructuras es que en ellas se patentiza una de las

características más notables de la idiosincrasia de los hispanohablantes que se manifiesta en la tendencia a expresarse metafórica e hiperbólicamente.

El corpus de materiales que nos ha servido de base lo hemos recogido de las obras de **A. Buitrago, F. Varela – H. Kubarth, J. Sanmartín Sáez, V. León, J. M. Iglesias, Ramoncín, J. M. Oliver, L. Trup – J. Bakytová, J. Škultéty, E. Cascón Martín, J. Dubský** de modo que operaremos también con las expresiones fraseológicas que figuran en los diccionarios de argot.¹

En principio, nuestro material consta de dos tipos básicos de expresiones según sus características estructurales: las locuciones y las comparativas prototípicas elativas. Aunque algunos autores incluyen estas últimas dentro de las locuciones, nosotros las trataremos como un grupo aparte debido a su estructura específica que les proporciona carácter de enunciados.

A título de ilustración, sin profundizar en el análisis, citemos las siguientes expresiones de diferentes esquemas formales tanto locucionales como comparativas que integran uno de los campos onomasiológicos posteriormente estudiados, el de la *flaqueza* o *delgadez* al que corresponden una gran variedad de adjetivos tales como *flaco, delgado, seco, chupado, enjuto*, etc.; son semánticamente afines sin ser sinónimos absolutos puesto que algunos de sus semas son coincidentes y otros diferenciadores.

Ejemplos escogidos:

Verbo copulativo + complemento:

- *ser un espárrago, ser un costal de huesos*

Verbo copulativo + adjetivo + complemento:

- *ser flaco por los cuatro costados*

Comparativas:

- *ser más flaco que la muerte, ser más flaco que San Jerónimo de Mayo*

Verbo copulativo + participio hecho/ hecha:

- *estar hecho una momia, estar hecho un esqueleto, estar hecho una jaba de huesos*

Verbo tener en comparativa:

- *tener menos carne que el tobillo, no tener más que huesos.*

En los ejemplos con verbos copulativos *ser* y *estar*, el adjetivo no siempre viene expresado explícitamente; se deduce con facilidad del significado atribuido simbólicamente al sustantivo, al sintagma nominal o, en las comparativas, al segundo miembro de la comparación.

A veces, los verbos copulativos pueden alternar en la misma estructura diferenciando cualidades humanas inherentes o pasajeras dejando al usuario la opción de escoger entre las dos interpretaciones según el contexto. Sin embargo, estos verbos suelen omitirse en los diccionarios que registran los fraseologismos en forma reducida al sintagma, p. ej. *cardo borriquero, cara de pijo, cabeza de chorlito, duro de oído, erudito de la violeta*, etc. proporcionando a las expresiones el estatus de locuciones nominales o adjetivas.

Al ser tales locuciones completadas por formas verbales sustituyendo en el proceso comunicativo el infinitivo, dejan de ser puros segmentos oracionales etiquetados como locuciones y adquiriendo el estatus de locuciones verbales forman enunciados completos en

¹ Véase la bibliografía.

los que el actante sujeto (casilla vacía) debe ser actualizado obligatoriamente si no viene incluido en la forma verbal conjugada, p. ej.: *(Pedro) está metido en carnes, (Juan) es un saco de huesos*. Lo mismo vale para las comparativas al ser registradas sin verbo: *feo como un golpe, más feo que Carracuca*.

Fuera de los verbos copulativos entran en las locuciones otros verbos de función semejante que atribuyen al sujeto implícito ciertas cualidades, p. ej.: *tener pocas chichas, tener mucho coco, perder la chaveta, hacerse el guapo, saber latín, faltar el tornillo*.

En las líneas precedentes hemos empleado el término locución que es uno de los más controvertidos en la fraseología española. No entraremos en la polémica con los expertos en la fraseología sobre el estatus de la locución, nos limitaremos a formular en breve nuestro comentario al respecto igual que ciertas objeciones a las teorías generalmente aceptadas.

En primer lugar se plantea la necesidad de delimitar las locuciones de los compuestos y, en segundo lugar, la necesidad de deslindar de las locuciones las colocaciones. La primera necesidad atañe a la diferencia entre la lexicología y la fraseología, dos disciplinas emparentadas y, en su momento, identificadas. No obstante, una vez haciéndose independiente la fraseología, se vio en la obligación de definir los rasgos de sus propias unidades aunque muchos lexicólogos siguen considerarlas como un tipo de unidades léxicas. Ocurre que los lexicólogos y los lexicógrafos han ampliado considerablemente la categoría de compuestos originados por estructuras sintagmáticas² y han renunciado incluso a usar este término sustituyéndolo por más de cincuenta denominaciones tales como lexía compuesta, unidad pluriverbal, unidad léxica compleja, unidad semántica compleja, sintagma léxico, etc., en las que no aparece alusión a las unidades fraseológicas. En los términos mencionados se reflejan criterios semánticos y sintácticos dando lugar a subclasicaciones en sinapsias, disyunciones, contraposiciones, yuxtaposiciones.³ Todos los tipos de estas unidades complejas son sintagmas lexicalizados entre los que se dan las mismas relaciones que entre los sintagmas libres.

Contrasta con esta postura de los lexicólogos la de **G. Corpas Pastor**, autora del ya clásico *Manual de fraseología española* quien reduce considerablemente la categoría de las unidades léxicas complejas. La investigadora se da cuenta de lo difícil que es delimitar las unidades léxicas complejas de las locuciones recurriendo a la solución, en nuestra opinión algo simplista, por no ser apoyada en criterios lingüísticos:

Por razones prácticas, y ante falta de criterios adecuados que permitan deslindar claramente los compuestos sintagmáticos (sin unión ortográfica) de las locuciones, hemos decidido considerar compuestos a todas aquellas unidades léxicas formadas por la unión gráfica (y acentual) de dos o más bases; y locuciones, a aquellas unidades que, presentando un grado semejante de cohesión interna, no muestran unión ortográfica.⁴

La segunda delimitación arriba planteada hace referencia a la oposición entre las locuciones y las colocaciones, otras unidades fraseológicas, estructuralmente parecidas a los tipos

² M. F. Lang, M. Seco, J. A. Miranda, M. Alvar Ezquerro y otros más.

³ Véase Alvar Ezquerro (1995: 20–39).

⁴ Corpas Pastor (1997: 93)

locucionales. Comparten con ellos la estabilidad, la fijación interna de los constituyentes, rasgos adquiridos por el uso, que desembocan en la prefabricación de las unidades en la norma a diferencia de las locuciones que se consideran prefabricadas en el sistema. (A propósito de la prefabricación en el sistema de las locuciones, se nos ocurre la pregunta: ¿no lo son también las lexías complejas?). Sin embargo, la fijación y la prefabricación de las colocaciones no excluyen las sustituciones de un constituyente por otro, lo que conduce a la coaparición de diferentes componentes con el mismo valor. Dicho sea de paso que los autores españoles identifican el término colocación con el de solidaridades léxicas introducido por **E. Coseriu**. En nuestro parecer, las colocaciones no pueden constituir enunciados completos con excepción de las en que figura el componente verbal lo que las acerca si no identifica con las locuciones verbales e incluso con los sintagmas libres.

Los estudiosos que se ocupan del tema de colocaciones lo enfocan desde diferentes puntos de vista. Si les adscriben la dimensión metafórica, éstas adquieren el sentido idiomático, rasgo definitorio también de las locuciones esfumándose así los límites entre los dos tipos de unidades fraseológicas. Por otra parte, se complica aún más la definición del estatus de las unidades fraseológicas ya que a algunas locuciones no se les adjudica el significado traslaticio; así se plantea el problema siguiente: ¿cómo se diferencian las locuciones de las colocaciones, en otras palabras, por dónde pasa la frontera divisoria entre ellas?

A modo de muestra del caos conceptual y terminológico, citemos varios ejemplos proporcionados por **G. Corpas Pastor** cuya clasificación nos parece algo confusa: son colocaciones: *importancia capital, relación estrecha, arma blanca, fuente fidedigna* interpretables algunos tal vez como sintagmas libres; son locuciones: *tela metálica, retrato robot, cortina de humo* igualmente susceptibles de interpretación como compuestos.

La confusión de límites entre las unidades lexicológicas y fraseológicas que acabamos solo de esbozar, la resume muy pertinenteamente **C. Otaola Olano**:

De hecho, podemos encontrarnos con que un mismo ejemplo puede estar considerado como colocación, como locución o como palabra compuesta, dependiendo de los criterios seguidos por los autores. En efecto, no hay una frontera nítida entre las combinaciones libres y las colocaciones, entre éstas y las locuciones, ni entre las locuciones nominales y las palabras compuestas.⁵

En vista de que en nuestro artículo trataremos de analizar ciertos tipos de locuciones y comparativas estereotipadas relativas a las cualidades humanas, les prestaremos más espacio en los apartados siguientes. Hemos ya constatado que el estatus de locuciones no es unívoco; si no es posible aplicar un criterio clasificatorio universalmente válido a todas las unidades léxicas o fraseológicas, ello vale obviamente para el caso de las locuciones, especialmente para las que carecen de función nominativa y de idiosincrasia, rasgos locucionales primordiales, en nuestro parecer; pertenecen a ellas las llamadas locuciones prepositivas, p. ej. *a causa de, encima de, delante de*, etc. y las conjuntivas, p. ej. *a fin de que, tan pronto como, siempre que*, que consideramos más bien como instrumentos gramaticales que sirven para estructurar sintácticamente las oraciones (enunciados).

Otra categoría de locuciones muy controvertida es la de locuciones verbales del tipo: *pagar los platos rotos, quedarse para vestir santos* que, según **A. Zuluaga** equivalen a

⁵ Otaola Olano (2004: 55)

sintagmas, término sintáctico que no toma en cuenta su valor léxico. (A este propósito cabe señalar que las unidades fraseológicas cumplen doble función: la nominativa y la comunicativa.⁶) Dejemos aparte el muy flexible concepto de sintagma que tradicionalmente consta de un grupo sintáctico binario de unidades simples: sin embargo, en algunas teorías actuales corresponde sea a una sola palabra (sintagma autónomo en la monemática de A. Martinet)⁷, sea en los ejemplos citados equivale sintácticamente al enunciado (a la oración).

J. Martínez Marín aplica a las locuciones verbales el término “expresiones fijas verbales” evitando el término “locuciones”, caracterizándolas como portadoras de predicción⁸, lo que les proporciona la estructura de enunciados, como ya hemos señalado. Por el mismo proceso pasan las llamadas locuciones clausales del tipo *mandar a alguien a la porra, echar el lazo a alguien, darle la paliza a alguien* que necesitan actualizar en el discurso al actante sujeto y además, en estos casos, al complemento; así, las locuciones se convierten en enunciados completos con sujeto, predicado y complementos.

Otro autor, M. González Rey en su artículo dedicado especialmente al fenómeno de idiomática, no usa el término locución reemplazándolo por el de expresiones idiomáticas. Su clasificación de los fraseologismos se basa en presencia o ausencia de la posicionalidad semántica aunque en algunos prevalece el criterio de la no interpretación literal del enunciado.⁹ Sobre la base de estos criterios distingue tres áreas: colocaciones, expresiones idiomáticas y paremias¹⁰ que *grosso modo* coinciden con la teoría de tres esferas fraseológicas de G. Corpas Pastor.¹¹ Lo novedoso de la concepción de M. González Rey es que estudia las tres unidades fraseológicas en dos vertientes: en lengua general y en lengua de especialidad. La aportación de su clasificación reside en el hecho de que todas las expresiones idiomáticas poseen la idiomática diferencia de las locuciones, rasgo que algunos estudiosos les niegan a atribuir.

Señalemos que dentro de las locuciones, A. Zuluaga, eminente fraseólogo ya mencionado, encuadra las elativas y la elativizadoras. Desde el punto de vista de nuestro tema, despiertan el interés las elativas que se identifican con las comparativas en las que se intensifica el adjetivo. En su forma locacional se registran en los diccionarios pero en el uso, que consideramos decisivo, deben completarse por el verbo, eventualmente por el sujeto, si no viene implicado en la forma verbal, y por complemento. Por lo tanto, las elativas podrían ubicarse en la posición a caballo entre las locuciones y las comparativas lo que comprueba también el término *locuciones comparativas* aplicado por M. Tecedor Yangüela¹² quien aduce los siguientes ejemplos referidos a la intensificación del adjetivo no expresado pero deducible: *estar como un toro/un toro, estar hecho un toro/un toro*.

Después de haber esbozado nuestras consideraciones acerca del estatus de las locuciones, repitamos que la característica esencial y tal vez exclusiva de las mismas es la idiomática sin que tenga mucha importancia si el significado translaticio o idiomático

⁶ Zuluaga (1992: 129)

⁷ Martinet (citado por Otaola Olano 2004: 43)

⁸ Martínez Marín (1996: 39)

⁹ González Rey (1998: 62)

¹⁰ González Rey (1998: 58)

¹¹ Corpas Pastor (1997: 52)

¹² Tecedor Yangüela (1998: 143)

afecta a uno o más constituyentes de la unidad, hecho que da lugar a la idiosincrasia parcial o total.

En resumen: en los aparatos precedentes hemos tratado de demostrar la heterogeneidad de la categoría de locuciones; en primer lugar, hemos excluido de ella las llamadas locuciones prepositivas y las conjuntivas y, en segundo lugar, hemos atribuido a las verbales el estatus de enunciados fraseológicos que funcionan como tales en el discurso, diferentes, por supuesto, de los enunciados fraseológicos en la concepción de **G. Corpas Pastor**.

Procedamos ahora a un breve análisis de las estructuras comparativas que forman la segunda parte de nuestro artículo aunque ambas partes se compenetran sin poder separarse tajantemente. No pretendemos profundizar en las teorías que se ocupan de los criterios clasificatorios de las comparativas, mencionemos solo la pluralidad de denominaciones que se atribuyen a sus componentes tales como *comparandum*, término comparado, primer segmento, brazo izquierdo; *tertium comparisonis*, *comparatum*, punto de referencia, patrón, norma, brazo derecho. En su monografía publicada hace ya quince años, **S. Gutiérrez Ordóñez** resume la problemática de las comparativas con las palabras siguientes: “No existe acuerdo en la enumeración, ni en la definición, ni en la designación de los componentes que integran una estructura comparativa”.¹³

Resulta relevante para nuestro tema la afirmación del estudioso de que ciertas estructuras comparativas son oracionales, concretamente las cuyo núcleo es verbal; esta constatación coincide con lo que hemos apuntado a propósito de las locuciones verbales. Al contrario, si el núcleo es adjetivo, no hay oración comparativa según **S. Gutiérrez Ordóñez**. Sin embargo, al analizar la comparación prototípica elativa, aduce ejemplos que indudablemente tienen carácter oracional: *Es más tonto que Picio, parece más fuerte que un toro, está tan hinchado como una rana, está tan borracho como una cuba*.

Se nota que en estos ejemplos aparece siempre el verbo que aporta la predicación al enunciado (a la oración). El adjetivo funciona como elemento intensificado y el segundo miembro de la comparativa, patrón o norma, es el elemento intensificador o elativizador que puede tener valor simbolizante.

Para el análisis hemos escogido de una gran variedad de adjetivos los calificativos referentes a las cualidades humanas que son susceptibles de valoración subjetiva positiva o negativa y cuyo valor se expresa mediante una rica gama de fraseologismos de diferentes estructuras. En principio, nos ocuparemos de las estructuras locucionales (adjetivas y verbales) y de las comparativas; entran en las estructuras mayormente los verbos copulativos y otros de función semejante.

En las observaciones partiremos de los conceptos tales como *flaqueza, gordura, belleza*, etc. a los que corresponden los adjetivos más o menos sinónimos que poseen un sema común; así, la flaqueza la expresan los adjetivos *flaco, delgado, chupado, seco*, la belleza, a su vez, los adjetivos *bello, hermoso, lindo, bonito, guapo, atractivo*, etc. Los adjetivos pueden formar parte de la estructura locacional o comparativa o no figurar en ellas pero se deducen del significado del segundo término de la comparativa.

De todos modos, en los dos tipos de fraseologismos y sus subtipos sometidos al análisis, nuestro interés se centrará en el aspecto formal representado por las estructuras bastante heterogéneas. Dejamos para otra ocasión el análisis del aspecto semántico. En vista

¹³ Gutiérrez Ordóñez (1884:17)

del espacio del que disponemos, hemos limitado la selección de adjetivos a los siguientes que expresan cualidades tanto físicas como intelectuales o morales formando algunos parejas antónimas, p. ej.: *bonito x feo, flaco x gordo, tonto x inteligente*.

Aplicando el criterio formal, nos ocuparemos primero de las formaciones locucionales de diferentes tipos y luego de las estructuras comparativas respetando las formas en que aparecen en las obras consultadas, aunque, en realidad, estas formas pueden sufrir modificaciones de modo que las locucionales se convierten en comparativas: (*ser*) *flaco como un espárrago*, (*ser*) *flaco como una estaca*, (*ser*) *más flaco que la muerte*.

Sintetizando, nuestra descripción formal se basará entonces en la distinción entre las estructuras locucionales y las comparativas y en el uso de los verbos copulativos *ser* y *estar*; aparte trataremos las locuciones verbales con participio *hecho/hecha* que, por lo general, se unen con los verbos *estar*, *andar*, *ponerse* o *quedarse* y también las locuciones con el verbo *tener* y otros. Este método clasificatorio lo aplicaremos a todos los adjetivos seleccionados.

FLACO

Este adjetivo alterna con sus variantes sinónimicas parciales: *delgado, seco, chupado* que vienen expresadas o implícitas:

- a) la estructura consta del verbo copulativo *ser* + atributo nominal o frase prepositiva:
 - *ser un espárrago, ser un palo, ser un saco de huesos, ser un costal de huesos*
 - b) la estructura está formada por el verbo copulativo *ser* + adjetivo + complemento
 - *ser flaco por los cuatro costados*
 - c) muy parecida es la estructura del verbo copulativo + adjetivo + *como* que se puede interpretar como comparativa:
 - *ser flaco como un alambre/ un pajarito/ esqueleto/ estaca/ escoba/ canuto/ palo/ clavo/ violín*
- En esta estructura puede darse la alternancia con el verbo *estar*:
- *estar como un clavo*
- d) otro esquema sintáctico lo representa el verbo *estar* + complemento:
 - *estar en los huesos, estar en las tabas*
 - e) bastante frecuente es la estructura registrada en los diccionarios como locacional; al agregársele en el uso los verbos *ser* o *estar* alternantes pasa a la categoría de comparativas. La estructura puede ser desarrollada por complementos:
 - *ser (estar) más flaco que la muerte*
 - *ser (estar) más flaco que el San Jerónimo de Mayo*
 - *ser (estar) más seco que una paja*
 - *ser (estar) más seco que el ojo de un tuerto*
 - *ser (estar) más chupado que la pipa de un indio*
 - *ser (estar) más delgado que un fideo*
 - f) hay estructuras con otros verbos que aparecen en las locuciones y en las comparativas; citemos el verbo *tener* en forma positiva y negativa y el verbo *quedarse*

- tener pocas chicas
 - tener menos carne que el tobillo
 - no tener más que huesos
 - quedarse en el chasis
 - quedarse en la espina de Santa Lucía
- g) típica es la estructura con el participio *hecho/ hecha*:
- *hecho/hecha una momia/ una oblea/ un palo/ un violín/ un canuto/ un clavo/ un esqueleto/ una jaba de huesos*

GORDO

El significado del adjetivo *gordo* y de sus sinónimos parciales *obeso, corpulento* va expresado por los fraseologismos siguientes:

- a) verbo copulativo + atributo
 - *ser una vaca*
- b) verbo copulativo + complementos
 - *ser (estar) de buenas carnes*
 - *ser (estar) entrado/ metido en carnes*
- c) comparativas de igualdad
 - *gordo como un lechón/ un tonel/ una bola de sebo*
- d) comparativas de superioridad
 - *más gordo que ternero*
- e) estructura con participio *hecho/ hecha*
 - *hecho un ternero/ un botijo*

BONITO

Este adjetivo con sus sinónimos tales como *hermoso, lindo, guapo, bello, atractivo* no aparece en los fraseologismos; algunos de los mismos se refieren a ambos sexos, otros quedan reservados para hombres o mujeres. El corpus de ejemplos lo hemos repartido en las estructuras siguientes sin detenernos en su descripción detallada; se citarán en forma recogida en los diccionarios consultados.

- a) verbo copulativo *ser* + atributo:
 - *ser un macizo, ser un sol, ser un bombón, ser un tío cachas, ser bien parecido, ser bien parido, ser bien apersonado, ser de buenas carnes*
- b) verbo copulativo *estar* + atributo:
 - *estar bueno, estar potable, estar cañón, estar macizo, estar de miedo, estar de muerte, estar de buen ver*
- c) verbo *estar* + *para* + infinitivo:
 - *estar para hacerle un favor, estar para hacerle madre, estar para quitar el hipo, estar para parar un tren*

- d) comparativas de igualdad:
 - *estar como un camión/ un pan/ un queso/ un tren/ un tango*
- e) construcciones con *tener*:
 - *tener gancho, tener ángel, tener buen tipo, tener buenas hechuras*

FEO

La fealdad física es un tema predilecto de una extensa gama de expresiones fraseológicas de variadas estructuras. Resulta llamativo a qué puntos de referencia pueda asociarse esta cualidad. En algunos casos la interpretación requiere conocimientos culturales e históricos. Por lo general, los fraseologismos van construidos con el verbo *ser* lo que significa que la fealdad se considera como inherente al referente humano. Los ejemplos se reparten en las categorías idénticas a las precedentes:

- a) verbo copulativo *ser* + atributo:
 - *ser un coco/ un cazo/ un cardo borriquero/ un callo malayo/ mal parecido/ mal encachado*
- b) comparativas de igualdad, a veces sintácticamente complejas:
 - *feo como avocastro/ un rayo/ un golpe/ una patada/ un tiro/ un porrazo en la espina/ un tropezón en la noche*
- c) comparativas de superioridad:
 - *más feo que una cucaracha/ un sapo/ un grillo/ un lobo/ un mico/ un ogro/ un oso/ un mochuelo/ un topo/ Carracuca/ Picio/ Tito/ el sargento Utrera; más feo que pegarle a su padre/ que escupir a Cristo*

LOCO

En los sinónimos parciales de este adjetivo se pueden incluir *alocado, alienado, chiflado* y otros más que aparecen esporádicamente como *zumbado, tocado*, que expresan diferentes grados de locura. La propiedad mental designada por los fraseologismos se considera como pasajera prevaleciendo construcciones con verbo *estar*. Repartimos el corpus en las estructuras siguientes:

- a) *estar* + adjetivo:
 - *estar sonado, estar pirado, estar zumbado, estar mochales*
- b) *estar* + adjetivo (adverbio) + complemento:
 - *estar tornado del ala, estar tocado de la cabeza, estar mal de azotea, estar mal de la chimenea, estar mal de la olla, estar mal del quinto piso*
- c) comparativas de igualdad con el verbo *estar*:
 - *estar como un cencerro/ una cabra/ una regadera/ una chiva/ una chota/ una cafetera*

- d) comparativas de superioridad:
 - *estar más loco que una jaula de grillos, estar más zumbado que el pandero, estar más zumbado que el indio, estar más zumbado que las maracas de Machín*
- e) fraseologismos en que aparece el verbo *ser* alternando con *estar*:
 - *ser (estar) loco de atar/ de bola/ de remate/ de verano/; ser una bala perdida*
- f) fraseologismos construidos con el verbo *tener* en forma positiva o negativa:
 - *tener una teja corrida, tener vena de loco, tener flojas las clavijas, no tenerlos en su sitio*
- g) esporádicamente se aprovechan construcciones con otros verbos:
 - *patinar el embrague, faltar un tornillo, perder la chaveta*

TONTO

Por su significado este adjetivo se acerca a los que designan la locura. Entre los sinónimos aproximados mencionemos los siguientes: *bobo, estúpido, torpe, bruto*, etc. En los fraseologismos alternan los verbos *ser* y *estar* que al ser a veces omitidos en los diccionarios, citaremos los ejemplos en tal forma. Algunos fraseologismos se construyen con los verbos *tener (no tener)*, *saber (no saber)* y *faltar*. El corpus engloba las formas locucionales y comparativas:

- a) locuciones adjetivas:
 - *tono de capirote/ de remate/ de baba/ del higo/ del pijo/ del culo/ del bote/ del carajo/ de la picha/ de la polla/ de los cojones/ de los huevos/ de bobo de Coria*
- b) locuciones nominales:
 - *cabeza hueca, cabeza de chorlito, cabeza de alcornoque, alma de cántaro*

Los tipos de locuciones pueden interpretarse como verbales si se le añaden verbos copulativos.

- c) locuciones verbales con *ser* + atributo
 - *ser un babieca/ un ceporro/ un mameluco/ un censol/ un cestol/ un piernas/ un berzas/ un berzotas/ un cabestro/ un gato mareado/ un cerato simple; ser de género tonto, ser un cero a la izquierda*
- d) locuciones verbales con *estar* + atributo
 - *estar sonado, estar tocado*
- e) estructuras comparativas a veces muy desarrolladas, especialmente las argóticas que intensifican la cualidad de tonto:
 - *ser más tonto que un arado, ser más tonto que Pichote/ Abundio/ Perico/ Carracuca, ser más tonto que un quilo de uvas, ser más tonto que hecho de encargo, ser más tonto que las gallinas de noche, ser más tonto que hacerle permanente a un calvo, ser más tonto que la tía Joaquina que no sabe si mea u orina, ser más tonto que se la pisó meando, ser más tonto que hacerle una paja a un muerto, ser más tonto que los cojones que llevan toda la vida juntos y no se saludan*

- f) comparativas con *saber* (*no saber*):
 - *saber menos que un caballo de cartón, no saber una patata, no saber hacer una o con un canuto, no saber ni la cartilla, no saber cuántos son cinco*
- g) comparativas con *tener* (*no tener*)
 - *tener flojos de tornillos, tener los tornillos sueltos, no tener dos dedos de frente*

INTELIGENTE

Con sus sinónimos *listo, instruido*, este adjetivo produce menos fraseologismos que el adjetivo precedente. Fuera del verbo *ser* que genera tanto locuciones como comparativas, es el verbo *saber* que da lugar a algunos fraseologismos. A continuación presentamos los siguientes ejemplos repartidos en categorías semejantes a las ya explicadas:

- a) locuciones verbales con verbo *ser* + atributo:
 - *ser una tiza, ser un zorro, ser una eminencia, ser toro corrido, ser un pícaro retomado, ser de muchas conchas*
- b) comparativas con verbo *ser*:
 - *ser más listo que Cardona, ser más listo que el hambre, ser más listo que Lepe*
- c) construcciones con verbo *saber* (locuciones y comparativas):
 - *saber latín, saber mucha gramática parda, saber más que Salomón/ Seneca/ el maestro Ciruelo, saber más que las culebras*
- d) estructuras con el verbo *tener* (*no tener*)
 - *tener cabeza caliente, tener mucha cabeza, tener mucho coco, no tener ni un pelo de tonto*

FUERTE

Este adjetivo en los fraseologismos coincide también con el concepto de sano, p. ej. *más fuerte/ sano que un roble*. La mayoría de los ejemplos se categoriza en tres tipos:

- a) locución verbal con *ser*:
 - *ser un tronco, ser una mula, ser de mucho trote*
- b) locución verbal con *estar* o *estar hecho/ hecha*:
 - *estar cachas, estar hecho un Tarzán, estar hecho una mula, estar hecho un toro*
- c) comparativas de igualdad y de superioridad:
 - *fuerte como una roca, fuerte como una viga, más fuerte que un trinquete, más sano que una manzana*

DÉBIL

El adjetivo *débil* expresa la debilidad física y puede alternar con los sinónimos *flojo*, *delicado*, etc. Los diccionarios registran pocos fraseologismos formalmente heterogéneos:

- a) locuciones verbales con *ser*:
– *ser una pavesa, ser una mantequilla*
- b) comparativas de superioridad:
– *ser más débil que un junco, ser más débil que una cebada*
- c) locución con participio *hecho*:
– *hecho una lagartija*
- d) locución verbal con *tener (no tener)*
– *tener pocas chichas, no tener ni media leche, no tener ni media torta*

BUENO

Los fraseologismos que expresan la bondad presentan estructuras bastante variadas cumpliendo funciones de atribución y de predicción. Los más frecuentes son locuciones adjetivas formadas por sintagmas prepositivos; abundan especialmente las que se construyen con la preposición *de*. **V. León** cita en su Diccionario de argot decenas de locuciones del vocabulario argótico sexual:

- a) locuciones de estructura simple:
– *de la hostia, de cojones, de pelotas, de huevos, de coña*
- b) locuciones de estructuras más complejas:
– *de cojón de mico, de cojón de pato viudo, de mil pares de cojones, de tres pares de huevos, de puta madre*
- c) otras locuciones de carácter relativo:
– *de narices, de bandera, de miedo, de película, de bigotes*
- d) locuciones verbales sintácticamente complejas:
– *ser un cacho de pan, ser de buen fondo, ser de buena madera, ser canela fina, ser con toda la barba*
- e) comparativas con el adjetivo bueno:
– *bueno como un ángel, bueno (más bueno) que el pan*

MALO

El adjetivo *malo* que representa el concepto de maldad o malicia tiene algunos temas comunes con el adjetivo *astuto* que dejamos aparte. Las locuciones que conforman este concepto pueden clasificarse en:

- a) verbales con *ser + complemento nominal*:
– *ser alma de Cain, ser mala hierba, ser mala bestia, ser mal bicho, ser una mierda*

- b) verbales con el complemento prepositivo
 - *ser de mil demonios, ser de mal genio, ser de mala leche, ser de muchas entrañas*
- c) comparativas de superioridad:
 - *ser más malo que Caín, ser más malo que un demonio, ser más malo que un dolor, ser más malo que la sarna, ser más malo que la quina, ser más malo que la carne de perro*

En conclusión: hemos analizado en total once adjetivos, que encuentran su expresión en diferentes estructuras fraseológicas pertenecientes a distintos campos onomasiológicos. Hemos tratado de ofrecer un panorama representativo de la capacidad asociativa e imaginativa de los hispanohablantes.

Resumé. Lidské vlastnosti ve frazeologismech. V článku se analyzují po stránce formální různé typy a podtypy frazeologizmů vyjadřujících fyzické, intelektuální a morální lidské vlastnosti. Frazeologismy excerptované z frazeologických a argotických slovníků jsou členěny na dvě základní struktury: lokuce a komparace elativního charakteru, které mají intenzifikační význam.

Bibliografía

- ALVAR EZQUERRA, Manuel (1995), *La formación de palabras en español*, Madrid: Arco/Libros.
- BUITRAGO, Alberto (1999), *Diccionario de dichos y frases hechas*, Madrid: Espasa Calpe.
- CORPAS PASTOR, Gloria (1997), *Manual de fraseología española*, Madrid: Gredos.
- DUBSKÝ, Josef (1996), *Velký česko-španělský slovník*, Praha: LEDA.
- GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ, Salvador (1994), *Estructuras comparativas*, Madrid: Arco/Libros.
- GONZÁLES REY, María Isabel (1998), “Estudio de idiomática en las unidades fraseológicas”, in: Wotjak, G., *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Frankfurt am Main: Vervuert: Madrid: Iberoamericana.
- IGLESIAS, José María (1996), *Diccionario de argot español*, Madrid: Alianza.
- LEÓN, Víctor (1995), *Diccionario de argot español y lenguaje popular*, Madrid: Alianza.
- MARTINET, André (1974), *Elementos de lingüística general*, Madrid: Gredos.
- MARTÍNEZ MARÍN, Juan (1996), *Estudios de fraseología española*, Málaga: Editorial Ágora.
- OLIVER, Juan Manuel (1994), *Diccionario de argot*, Madrid: SENA.
- OTAOLA OLANO, Concepción (2004), *Lexicolología y semántica léxica*, Madrid: Ediciones Académicas.
- RAMONCÍN (1994), *El tocho cheli. Diccionario de jergas, germanías y jerigonzas*, Madrid: Ediciones Temas de hoy.
- SANMARTÍN SÁEZ, Julia (2004), *Diccionario de argot*, Madrid: Espasa Calpe.

- ŠKULTÉTY, Jozef (1991), *Súčasný španielsky jazyk. Španielska frazeológia*, Bratislava: Univerzita Komenského.
- TECEDOR YANGÜELA, Margarita (1998), "Consideraciones lingüístico-pragmáticas acerca del trasvase de las expresiones fijas del lenguaje taurino al código general", in: Wotjak, G., *Estudios de fraseología y fraseografía del español actual*, Frankfurt am Main: Vervuert: Madrid: Iberoamericana.
- TRUP, Ladislav, BAKYTOVÁ, Jana (1996), *Španielsko-slovenský frazeologický slovník*, Bratislava: Slovenské pedagogické nakladatelstvo.
- VARELA, Fernando, KUBARTH, Hugo (1996), *Diccionario fraseológico del español moderno*, Madrid: Gredos.
- ZULUAGA, Alberto (1992), "Fraseología", in: Lexikon der Romanistischen Linguistik, Tübingen: Max Niemayer Verlag.

Lubomír Bartoš
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA 2
República Checa

« PHÉNOMÈNE SAN-ANTONIO »

Jana Brňáková
Université d’Ostrava

jana.brnakova@osu.cz

Résumé. San-Antonio (de son nom propre Frédéric Dard) est considéré comme l’un des écrivains les plus marquants de la littérature française de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il est comparé à de telles personnalités que furent F. Rabelais ou R. Queneau. Son apport principal réside dans la création de son propre idiolecte des néologismes littéraires qui furent créés à partir des procédés formels et sémantiques déjà préexistants dans la langue ainsi qu’à l’aide des jeux de mots basés avant tout sur le registre argotique de la langue française.

Mots clés. San-Antonio. Frédéric Dard. Néologisme littéraire. Créativité lexicale. Argot. Roman policier.

Abstract. The phenomenon of San-Antonio. San-Antonio (born Frédéric Dard) is a well-known name among the writers of the second half of the 20th century and he counts among the most famous French novelists such as F. Rabelais or R. Queneau. San-Antonio’s stature has been in his own idiolect of literary neologisms based on already existing formal and semantic word-formative processes and puns which are rooted primarily in the argotic subcode of French.

Key words. San-Antonio. Frédéric Dard. Literary neologism. Lexical creativity. Argot. Detective novel.

Frédéric Dard, décédé le 6 juin 2000, appartient au groupe des écrivains les plus marquants et peut-être aussi les plus contradictoires de la littérature française du XXe siècle. Ses adversaires lui reprochent d'écrire les récits incohérents, abondant en expressions scatologiques et vulgaires. Ils ne considèrent même pas Frédéric Dard comme un véritable écrivain. Ils le rangent plutôt parmi les représentants de la paralittérature. Ses admirateurs, parmi lesquels nous pouvons mentionner à titre d'exemple Jean Cocteau ou Jean Dutour, n'hésitent pas à le comparer à de telles personnalités qu'étaient Rabelais, Cervantes ou Picasso. Ils apprécient notamment sa fantaisie verbale basée sur les jeux de mots et sur les diverses manipulations langagières qui ont donné à ses ouvrages un style original.

Ce qui ne peut être contesté ni par l'un ni par l'autre parti c'est le fait qu'il a écrit près de trois cents ouvrages qui se sont vendus à plus de deux millions d'exemplaires.

Si nous prenons en considération qu'il publiait pendant un demi-siècle, il en résulte à peu près quatre livres en moyenne par an avec le tirage de milliers d'exemplaires. Naturellement, il y avait des années très fécondes comme les années 60 ou 70 qui correspondent aux années de contentement et d'équilibre dans sa vie personnelle et des années tourmentées qui ont des reflets dans une création beaucoup plus modérée. Malgré ces périodes de « ralentissement », Frédéric Dard reste peut-être jusqu'à nos jours *le plus connu des écrivains français, le plus lu dans toutes les couches de la société* (Bersani, 2003: 780) ce qui n'a pas été causé simplement par les gros tirages de ses œuvres.

Le grand public connaît cet écrivain surtout sous son nom de plume San-Antonio, qu'il prétend avoir choisi au hasard. Sa belle-mère lui a guidé la main sur la carte des États-Unis et lui, tout en ayant les yeux fermés, il a arrêté son index sur San-Antonio, petite localité du Texas. Ce pseudonyme désigne à la fois l'auteur et le personnage principal d'une série de romans, qui tiennent successivement et/ou à la fois du roman policier, de la Série noire et du roman d'espionnage.

Ces genres n'ont d'ailleurs que très peu d'importance, puisque les lecteurs des San-Antonio savent que l'action proprement dite tient le moins de place possible. Son rôle est remplacé par une fantaisie verbale sans freins dans les meilleurs passages (par exemple cette série de transformations des surnoms d'un de ses personnages Condor Miro dit : « *Croupion-d'aigle, dit Œil-de-vrai-faucon, dit Busard-Busard, dit Caméléon-fourbu, dit Crâne-d'œuf, dit Calamitas-zob, dit Ratpétré, dit Cul-de-Crapaud, dit Cul-rare [...]* »... etc., AFL: 13).

Le cocktail du succès des San-Antonio contient comme les ingrédients surtout la langue verte, l'humour libertaire et une extraordinaire inventivité d'écriture.

Par le nombre des néologismes littéraires, Frédéric Dard ne craint aucun écrivain, depuis Rabelais. « *J'ai fait ma carrière avec un vocabulaire de trois cents mots* », disait-il, « *tous les autres, je les ai inventés* » (Le Doran, 1993: 634). Un dictionnaire de ses créations compte quinze mille entrées, pour environ deux cents volumes et cinquante mille pages. C'était en 1993. Au total, le père des San-Antonio aura sans doute inventé encore quelques cents ou même milles néologismes.

Il était plus qu'un écrivain fécond, il était un obsédé textuel. Sa matière à travailler, ce n'était pas l'histoire : « *La seule chose qui vraiment m'ennuie, c'est l'histoire. Parce que, encore une fois, l'histoire ne m'intéresse pas* » (San-Antonio, 1975: 141–142). Il était tenté et irréversiblement séduit par la passion d'innover la langue de ses récits qui est devenue l'objet-cible de ses ambitions artistiques :

Les mots, Frédéric Dard les avait tous utilisés, inventés, détournés, torturés, tritürés, aimés. Les mots étaient son royaume et son jardin, une vie de conduite littéraire en état d'ivresse linguistique, assumée, revendiquée et prodigieusement inventive (Georges, 2000)¹.

Il a voulu approcher la langue au rythme des aventures policières du commissaire San-Antonio et son fidèle adjoint Bérurier. Ces deux personnages principaux, en tant que des hommes d'action sont obligés d'échanger d'idées le plus rapidement possible. En coïncidence avec cela, Frédéric Dard leur a ajusté les moyens de communication. Il a très souvent condensé plusieurs mots dans un nouveau qui a rendu le code de ses héros plus simple, bref et efficace. Il a voulu ainsi accentuer le réalisme de leurs aventures tout en croyant que l'époque moderne dans laquelle nous vivons exige les moyens de communication aussi rapides que possible. Étant persuadé que *la langue doit évoluer en même temps que nous, elle doit nous suivre sinon nous précéder* (San-Antonio, 1975: 132), il a réussi à remplacer la langue stratifiée, figée et corsetée des récits littéraires par une langue verte, qui est de même que dans la vie courante exposée aux maltraitances de la communication quotidienne de ses usagers.

Pour des millions de lecteurs, Frédéric Dard a toujours été synonyme de bonne humeur découlant de l'humour. D'un humour spontané, d'un « chauffeur de taxi », d'un Simonin ou d'un Le Breton qui a succédé plus tard à un jeu beaucoup plus raffiné qui fait partie intégrante de la tactique d'ensemble de la littérature : « On peut y voir une synthèse et une refonte habiles de l'humour absurde de Pierre Dac, de la fantaisie d'un Queneau ou d'un Vian, du torrent célinien et beaucoup d'autres formes d'humour » (Bersani, 2003: 781).

Il a bénéficié ainsi de sa condition de prisonnier d'un genre. Obligé de divertir, il n'avait pas d'autre choix que d'exprimer les préoccupations de son esprit d'une manière divertissante. Car au début, les San-Antonio n'étaient qu'un dépannage. Il a simplement essayé de gagner sa vie. Il devait nourrir ses deux enfants qu'il avait quand il a commencé à écrire. À ce temps-là, il n'avait pas de ressources financières. Aucun moyen d'entrer dans la presse. Il avait échoué au théâtre avec l'adaptation d'un livre de Carco. Heureusement, Armand de Caro, fondateur du Fleuve Noir, a trouvé chez un bouquiniste son premier roman policier *Réglez-lui son compte*, échec notoire lors de sa sortie, et l'a incité à continuer cette série après la prise de quelques mesures de correction.

En décembre 1950, le Fleuve Noir publie *Laissez tomber la fille*, le deuxième *San-Antonio*, dont la couverture emprunte formes accrocheuses d'une pin-up de la presse journalistique : les images de Michel Gourdon ne quitteront pas de sitôt cette place de choix. Puis ce seront *Les Souris ont la peau tendre* en 1951, *Mes hommages à la donzelle* en 1952... etc. La mécanique d'écriture s'intensifie au point que s'instaure un véritable système. L'auteur s'engage à fournir jusqu'à quatre *San-Antonio* par an. Les ventes augmentent et les tirages atteignent des chiffres vertigineux. En 1964, Frédéric Dard a atteint le million avec la publication de *L'Histoire de France vue par San-Antonio*.

Et philosophes, académiciens, sociologues, scientifiques, journalistes et écrivains commencent à s'interroger sur ce « phénomène San-Antonio ». Même s'il était un temps où pareille littérature était jugée intellectuellement incorrecte – du moins en public – les

¹ <http://www.lemonde.fr>; le 9 juin 2000

hommes de lettres s'aperçoivent qu'il y a dans les *San-Antonio* aussi autre chose que la littérature de chemin de fer.

En 1965, le professeur Robert Escarpit a organisé un colloque sur San-Antonio à la faculté de Bordeaux. L'élite universitaire, appelée à traiter le phénomène San-Antonio, avait conclu :

La popularité de ces romans à tous les niveaux intellectuels, à tous les degrés d'éducation, dans toutes les catégories socioprofessionnelles, constitue un phénomène unique dans le comportement littéraire des Français (Broussard, 2001)².

Le fait, qu'il présentait un phénomène unique de la vie littéraire des Français, est soutenu par des allocutions prononcées à son hommage après sa mort. Le président Jacques Chirac l'a dépeint comme *l'un des magiciens de la langue française, l'un de ceux qui l'inventaient sans cesse pour mieux la goûter* (Baudrier, 2000)³, tandis que pour Lionel Jospin, il était devenu une « figure profondément originale de la littérature populaire » (Ibid.).

Aujourd'hui, encore, Frédéric Dard jouit d'une grande popularité : des sites Internet avec des blogs (<http://www.commissaire.org/>) lui sont consacrés ; des collectionneurs sont signalés jusqu'en Italie et aux États-Unis ; l'association *Les amis de San-Antonio*, qui édite un trimestriel de qualité et entretient les meilleures relations avec la famille Dard, revendique trois cents adhérents (<http://www.amisdesana.org/>). Lors de la dernière rencontre des membres de cette association en mai 2011 à la Grande-Motte, l'une des plus grandes spécialistes des textes san-antoniesques, F. Rullieur-Theuret, et l'auteure de plusieurs articles et publications (dont la dernière *Faut pas pisser sur les vieilles recettes. San-Antonio ou la fascination pour le genre romanesque de 2008*), a prononcé une conférence « *Les mots crient, les mots ruent* » qui fut suivie d'un débat acharné.

Et comment Frédéric Dard, lui-même, s'est-il expliqué sa popularité ? Il a pris sa carrière pour un accident, car il ne l'a pas escomptée : « *Ma carrière est une carrière accidentelle que j'ai payée de quelque amertume, parce que dans cette profession on est vite classé, vite catalogué* » (San-Antonio, 1975: 131).

Au début il aspirait à écrire la « grande » littérature appréciée par les prix qu'il a découverte grâce à sa grand-mère très tôt. C'était elle qui lui a donné le goût de la lecture. A quatorze ans, il connaissait déjà les plus grands classiques comme Hugo, Tolstoï ou Zola. C'était surtout la lecture de Céline qui a laissé en lui l'impression la plus forte. *Mort à crédit* était pour lui « le bouquin le plus important » (Ibid.: 16).

Il est devenu pour lui un modèle auquel il est revenu toujours. Il contenait tout ce que Frédéric Dard a voulu dire dans ses ouvrages :

C'est toute la misère de la vie, toute l'angoisse, toute la mort. C'est plein d'amour, c'est plein de pitié, c'est plein de colère, c'est plein d'éclairs, de mains tendues, de poings brandis, de mains tendues qui se transforment en poings. Et puis le désespoir. Parce que le désespoir, c'est la vie. Lui, il l'a su (San-Antonio, 1975: 16).

² <http://www.lemonde.fr>; le 13 avril 2001

³ <http://www.lemonde.fr>; le 8 juin 2000

Un autre écrivain qui l'a frappé et par qui il était touché, c'était Raymond Queneau – *le Flaubert de notre époque* (San-Antonio, 1975: 135–136).

A l'instar d'eux, Frédéric Dard voulait continuer plus tard ce bouleversement de ce qu'on leur avait enseigné et, en particulier, de la langue :

Puisqu'elle ne se parle plus de la même façon qu'on écrit, pourquoi alors s'éreinter à la maintenir dans le corset du classicisme ? J'enfonce des portes ouvertes, car je n'ai pas eu le privilège d'être le premier à faire péter des charnières : Céline, Queneau, Giono même et beaucoup d'autres l'ont fait avant moi (San-Antonio, 1975: 132).

L'influence des « maîtres » est d'ailleurs facilement reconnaissable, les jeux graphiques imités de Queneau, les passages grotesques hérités de Rabelais, les phrases expressives, empruntées à Céline, procédés qu'il emploie dans un genre où ils sont inattendus.

Pourtant, fervent admirateur de ses auteurs fétiches, il ne cite de leur trait stylistique que la combinaison des néologismes. L'invention d'une langue nouvelle semblant passer pour lui par un travail sur le lexique, soumis à un effort de déformation et de création: « *Il faut donc inventer, créer des mots. [...] Les auteurs n'osent pas s'y risquer. Céline a écrit une demi-douzaine de bouquins dont deux sont essentiels* » (San-Antonio, 1975: 125). Il réduit Queneau et Céline aux innovations lexicales :

C'est par le biais du pastiche et non par un discours critique qu'il livre son plus riche commentaire sur ses devanciers. [...] Son originalité stylistique, ses audaces d'écrivain, échappant à ses modèles, ne sont pas là où il croit (Rullier-Theuret, 2006: 526).

Il doit moins à Céline qu'à Hadley Chase, ou Simenon pour lesquels il a écrit des adaptations théâtrales. Cette inspiration qui le rattache au « polar » anglo-saxon apparaît avec évidence dans les *San-Antonio* du début, écrits au moment où se multiplient en France les collections de romans qui se prétendent traduits de l'américain : *Sa véritable filiation, pourtant, ce n'est pas en littérature que Frédéric Dard devrait la chercher, mais dans la culture populaire, les feuilletons, et les romans noirs américains* (Rullier-Theuret, 2004: 206).

En 1941, il a obtenu pour sa nouvelle *M. Joos*, publiée dans la revue *L'An 40*, le Prix Lugdunum. Il avait dix-neuf ans. Encouragé par ce prix, il met de côté l'image d'un bouleversant et continue à ce temps-là à écrire des ouvrages « sérieux » qui pourraient être couronnés un jour par le Prix Goncourt. Mais du prestige littéraire, il n'obtiendra rien. N'atteignant pas le statut désiré d'*un auteur reconnu d'inutilité publique* (San-Antonio, 1975: 131) et ayant besoin de nourrir sa famille, il se réconcilie avec son destin d'un auteur de « seconde classe » et préfère garder cette indépendance absolue que lui procurent ses *San-Antonio* : « *Ce champ où je gambade à ma guise, où je peux non seulement TOUT dire, mais TOUT faire* » (Ibid.: 134).

Pour son « *TOUT dire et TOUT faire* », il était souvent réprimandé et même rejeté. Mais Frédéric Dard, lui, se donnait l'illusion feinte qu'on le lisait justement pour cette raison qu'il écrivait gros, puisque « *quand tu écris gros, il y a davantage de place entre les lignes. Et c'est entre les lignes que je m'exprime le mieux. J'y mets mon mal de vivre* » (Ibid.: 128). À travers les gros mots, les descriptions pornographiques et scatologiques,

Frédéric Dard visait à construire une image provocante de l'auteur en tant qu'un mauvais garçon de la littérature qui a choisi un « mauvais genre », le roman policier, et qui a pris plaisir à dire ce qui ne se dit pas. Il manifeste ainsi sa liberté et son non-conformisme. Le refus explicite du langage normatif et la dérision des valeurs littéraires s'affichent déjà dans le premier *San-Antonio*. Il se moque à l'aide de nombreux commentaires métadiscursifs des élégances de style :

Le soir tombe sur la mer, il s'y couche comme une chatte sur un coussin de soie bleue... Comment trouvez-vous cette image ? Il y a des types qu'on a flanqués à l'Académie française pour moins que ça. Je suis sûr que si je voulais m'en donner la peine, j'arriverais à des résultats appréciables en littérature (RSC: 105).

Par l'insertion de ces paratextes parodiques, les romans policiers de Frédéric Dard prennent au fur et à mesure des allures d'anti-roman et quittent par conséquent les cadres du genre policier et de la paralittérature.

Il a démenti par contre l'accusation d'être misogyne. Que les femmes soient généralement des héroïnes ténébreuses et provocantes dans ses œuvres, il l'explique par les astreintes professionnelles : ...*c'est une des règles du polar, [...] une convention du genre, comme le vamp dans le cinéma muet* (San-Antonio, 1975: 19). Malgré ces restrictions du genre, toutes les femmes n'apparaissent pas comme des êtres de « basse condition » :

Quand il m'arrive de philosopher – enfin, de faire mes digressions, mes morceaux de bravoure, qui sont la seule chose qui m'intéresse dans mes bouquins – j'accorde à la femme un régime de faveur. Il y a toujours un compartiment de dames seules dans mon train-train d'écrivain (Ibid.: 19).

Un exemple pour tous : le personnage de Félicie – la mère du commissaire San-Antonio. Elle a été créée après la mort de sa grand-mère qui l'a élevé. Frédéric Dard a projeté en elle non seulement les sentiments envers sa grand-mère, mais aussi ceux envers sa mère : « *Félicie, c'est elle, bien sûr, elle et ma grand-mère en deux personnes, en somme, cette mère bicéphale que j'ai eue* » (San-Antonio, 1975: 48). C'est cette bonne femme représentée en général comme une mère, car « *la femme, c'est d'abord la mère, le creuset du monde* » (Ibid.: 19) qui trouble ce mépris forcené envers les femmes et les range parmi les autres personnages de « valeur ».

Il est vrai que la sexualité est un thème qui excite particulièrement la créativité lexicale de Frédéric Dard. Il forge un vocabulaire érotique, imagé, personnel, et c'est par ce détournement qu'il découvre les pouvoirs des tropes : [...] *les descriptions pornographiques sont subverties par le jeu des figures, et la visée réaliste n'est plus l'intention première de cette écriture émancipée de tout ancrage référentiel précis* (Rullier-Theuret, 2006: 524).

Pour pouvoir « *TOUT dire et TOUT faire* » à trois cents reprises et ne pas réduire en même temps le cercle de son auditoire millionnaire, il lui est devenu nécessaire de recourir à l'invention et à la créativité qui était la source fondamentale de son travail et qui a pourvu à son succès si large. Si la langue littéraire est présentée par Frédéric Dard comme un modèle que le non-conformiste n'imitera pas, l'inventivité et la créativité lexicale découlant parfois d'un mauvais usage de la langue, se trouvent valorisées.

Et sans doute est-ce ce souci de l'ingéniosité et de la gaudriole langagières qui lui a permis de trouver une espèce de dénominateur commun entre le conscrit et le professeur de la faculté :

Les San-Antonio, c'est un pot-au-feu. Il y en a qui aiment les carottes, d'autres qui aiment le chou, d'autres le gras, la viande ou le bouillon. De temps en temps, on découvre un petit morceau de lard. C'est pas mauvais. Je suis un petit bistrot à prix fixe, un petit routier où le plat du jour est bien mitonné. Je ne serai jamais un « trois étoiles » ce qui me permet de garder l'esprit au repos car les « trois étoiles » ont toujours peur qu'on les leur retire (San-Antonio, 1975: 129).

Mais le succès public, qui a fait de lui un homme riche, ne l'a pas mis à l'abri des mauvais coups dans sa vie personnelle. En 1965, dans la période tourmentée de sa séparation avec sa première femme, Odette Damaisin, il avait tenté de se pendre dans sa villa des Mureaux, dans les Yvelines. « *Heureusement, la poutre était mangée aux vers* », rappelait-il dans son dernier entretien à *Nice-Matin* (Baudrier, 2000)⁴.

Après avoir mis terme à sa première union, il s'est remarié avec Françoise de Caro, la fille de son éditeur. Le couple s'est installé à Bonnefontaine, dans le canton de Fribourg en Suisse romande. Frédéric Dard s'y est retrouvé, car il est né pas très loin de là, à Saint-Chef en Dauphiné le 29 juin 1921. Jusqu'à l'année 1929 il a vécu dans la région qui tient non seulement un relief géographique commun avec la Suisse, mais aussi « on parle dans la campagne romande exactement comme on parle à Saint-Chef en Dauphiné, berceau de ma famille » (San-Antonio, 1975: 184).

Aussi après le déménagement de la famille Dard à Lyon, due à la faillite de l'entreprise de chauffage central de son père pendant la crise de 1929, il reste cantonné dans cette région alpine.

Et même sa montée à Paris avec sa première femme et leurs deux enfants vers la fin des années 40 n'a pas coupé le cordon ombilical avec sa région de naissance.

Les souvenirs laissent ses traces sous forme de l'argot « *qu'on devienne plus lyonnais que parisien* » dans ses ouvrages (Cellard, 1985: 427).

S'installant en Suisse romande, il ne fait alors que rentrer dans son pays *d'eau et de montagne* (San-Antonio, 1975: 183) où le silence retrouvé lui a permis de reprendre son rythme habituel quatre San-Antonio par an.

Ce rythme, il ne le quittera pas jusqu'à sa mort. Même terriblement affaibli après des opérations, il termine son *Céréales killer* en dictant des pages entières à Françoise et à Patrice, puisqu'il n'avait plus la force d'écrire. Il n'a pas pu finir la dédicace qui est restée inachevée.

La lignée *San-Antonio* ne s'est pas cependant éteinte par ce roman posthume dont le tirage a atteint 250 000 exemplaires. Le fils de Frédéric Dard, Patrice, qui a écrit plusieurs livres et collaboré avec son père sur des adaptations et, à la fin de sa vie, sur des *San-Antonio*, a décidé de continuer l'œuvre de son père :

Le génie n'est pas héréditaire, reconnaît-il, mais je ne suis pas un copiste. Je pense être en mesure de perpétuer un style et de continuer le personnage. Il y a beaucoup

⁴ <http://www.lemonde.fr>; le 8 juin 2000

d'orphelins de San-Antonio. Je reçois des manuscrits. J'ai envie de continuer, avec une construction plus rigoureuse et moins d'excès dans le délire sexuel. C'est le public qui décidera si j'ai bien fait ou pas (Salles, 2001)⁵.

C'est à l'avenir de décider si Patrice Dard mérite d'être évoqué comme son père, Frédéric Dard, parmi les plus grands écrivains de la littérature française dans les anthologies et les encyclopédies et d'être considéré comme un auteur de référence sur le www.tlf.fr, dans le *Petit Robert* ou même dans le *Bon usage* :

La douzième édition emprunte notamment des textes à des écrivains que Grevisse ne citait pas, comme Toqueville, ..., ainsi que des auteurs plus récents comme René Char, Claude Simon, Jean Genet, Barthes, Foucault, Lacouture, Edgar Faure, François Mitterrand, J.-P. Chevènement, J.-F. Revel, voire San-Antonio ou Cavanna (là où leur témoignage est utile) (Grevisse, 2001: VIII).

Nous pouvons conclure avec Henri-Charles Tauxe que Frédéric Dard mérite bien cet honneur pour son écriture personnelle, d'après certains inimitable, et surtout pour sa subversion de la langue qui allait bien au-delà du simple recours à l'argot :

le génie propre du romancier consistait, très précisément, dans cette capacité rarissime d'unir le subjonctif imparfait à un fabuleux tourneboulage de la langue de Corneille, les syllabes perdaient la tête, les mots devenaient fous, entraient dans une sarabande où s'inventait une grammaire nouvelle, dans laquelle on retrouvait aussi bien Rabelais que les dérives suaves d'un dadaïsme ordinaire (Tauxe, 2000: 2).

Bibliographie san-antoniesque

Frédéric Dard est l'auteur d'environ 300 ouvrages. Sous le pseudonyme de San-Antonio :

- 170 ouvrages publiés depuis 1951 au Fleuve noir, en poche. Le héros est le commissaire San-Antonio.
- 8 ouvrages parus en grand format entre 1964 et 1982 au Fleuve noir et repris chez Pocket. Le héros est Béru.
- 9 ouvrages parus en grand format entre 1979 et 1996 au Fleuve noir et repris chez Pocket. Romans de littérature générale sans héros récurrents.
- Sous la signature de Frédéric Dard :
- 29 ouvrages en poche entre 1951 et 1966. Romans noirs sans héros récurrents.
- 6 ouvrages grand format entre 1964 et 1976 au Fleuve noir. Pas de héros récurrents.
- 1 ouvrage grand format signé Dard/Hossein.
- Une quinzaine de romans de 1941 à 1954, chez des éditeurs de province. Jamais publiés.

⁵ <http://www.lemonde.fr>; le 28 septembre 2001

Divers :

- 4 ouvrages en poche entre 1952 et 1953 aux éditions de la Pensée moderne, repris au Fleuve noir.
- Romans policiers dont le héros s'appelle « *L'ange noir* ».
- 4 ouvrages en poche entre 1955 et 1956 dans la collection « Spécial police » du Fleuve noir. Le héros se prénomme Kaput.
- 11 ouvrages en poche entre 1950 et 1963 dans la collection L'espionnage au Fleuve noir et aux éditions Jacquier. Pseudonyme : Frédéric Charles.
- Une dizaine de romans parus sous divers pseudonymes (Frédéric Charles, Verne Goody, Cornel Milk, etc.) entre 1945 et 1953 chez divers éditeurs. Jamais réédités au Fleuve noir.
- 3 livres pour enfants publiés en 1945, dont un réimprimé par Nathan.
- Plus d'une centaine de courtes histoires, nouvelles et contes écrits depuis 1940 sous divers pseudonymes et parus notamment dans des revues.

Resumé. San-Antonio (vlastním jménem Frédéric Dard) je považován za jednoho z nejvýraznějších spisovatelů 2. poloviny 20. století, který je srovnáván s takovými velikány francouzské literatury, jako byl F. Rabelais nebo R. Queneau. Jeho hlavní přínos spočívá ve vytvoření vlastního idiomu literárních neologismů na základě již existujících formálních a sémantických slovotvorných postupů a slovních hříček, které vycházejí především z argotického subkódu francouzského jazyka.

Bibliographie

- BERSANI, Jacques, AUTRAND, Michel, LECARME, Jacques, VERCIER, Bruno (2003), *La littérature en France de 1945–1981*, Paris: Bordas.
- CELLARD, Jacques (1985), *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*, Paris: Mazarine.
- GREVISSE, Maurice (2001), *Le bon usage*, Paris: Édition Duculot.
- LE DORAN, Serge, PELLOUD, Frédéric, ROSÉ, Philippe (1993), *Dictionnaire San-Antonio*, Paris: Fleuve Noir.
- RULLIER-THEURET, Françoise (2006), “Invention d'une écriture et image de la langue littéraire chez San-Antonio”, in: BERLAN, Françoise (ed.), *Langue littéraire et changement linguistique*, Paris: PUPS, Presses de l'Univ. de Paris-Sorbonne, 519–529.
- RULLIER-THEURET, Françoise (2004), “« Proust, Céline, Cohen et moi » ou San-Antonio et l'histoire littéraire”, *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 104, n° 1, 189–207.
- SAN-ANTONIO (1975), *Je le jure. Entretiens avec Sophie Lannes*, Paris: Stock.
- TAUXE, Henri-Charles (2000), “Les anars du verbe sont tristes. Bonne éternité, San-Antonio”, *24 heures*. 09/06 2000, 2.

LES ARTICLES TROUVÉS SUR LE SITE INTERNET <http://www.lemonde.fr> :

- BAUDRIER, Jacques (2000), “Frédéric Dard, langue verte et humour noir”, *Le Monde le 8 juin 2000.*
BROUSSARD, Philippe (2001), “San-Antonio et ses „fans“”, *Le Monde le 13 avril 2001.*
GEORGES, Pierre (2000), “L’homme-mot”, *Le Monde le 9 septembre 2000.*
SALLES, Alain (2001), “San-Antonio change de crémerie”, *Le Monde le 28 septembre 2001.*

LES ABRÉVIATIONS ET LES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES DES ŒUVRES DÉPOUILLÉES DE SAN-ANTONIO :

- AFL = *Allez donc faire ça plus loin* (San-Antonio, Paris: Fleuve Noir, 1993)
RSC = *Régle-lui son compte* (San-Antonio, Paris: Fleuve Noir, 1981)

Sites Internet :

- <http://www.commissaire.org/>
<http://www.amisdesana.org/>
<http://www.tlf.fr>
<http://www.lemonde.fr>

Jana Brňáková
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA 2
République tchèque

À PROPOS DES COUPLES ANTONYMIQUES *DEDANS/DEHORS ET DESSUS/DESSOUS*

Iva Dedková
Université d'Ostrava

iva.dedkova@osu.cz

Résumé. Le présent article a pour objectif d'examiner les différentes caractéristiques des couples antonymiques français *dedans/dehors* et *dessus/dessous*, tels que leurs traits généraux, l'étymologie ou la sous-catégorisation morphosyntaxique. Ensuite, il s'agit d'analyser leur relation avec les prépositions régimes *dans/hors (de)* et *sur/sous* et d'aborder une problématique variée, liée à leur utilisation.

Mots clés. Adverbe. Couple antonymique. *Dedans, dehors, dessus, dessous*. Emploi absolu. Emplois spatiaux, temporels et notionnels. Préposition.

Abstract. On the Antonymic Expressions *Dedans/Dehors* and *Dessus/Dessous*. The article treats of the French antonymic expressions *dedans/dehors* and *dessus/dessous*. It deals with their characteristic features, etymology and morphosyntactic categorization. It also analyses their relations with the prepositions *dans/hors (de)* and *sur/sous* and examines various problems connected with their uses.

Keywords. Absolute use. Adverb. Antonymic expression. *Dedans, dehors, dessus, dessous*. Preposition. Spatial, time and abstract uses.

1. Introduction

Cette étude porte sur les termes antonymiques français *dedans/dehors* et *dessus/dessous*. La deuxième partie est consacrée particulièrement à leurs caractéristiques générales, à leur étymologie et à leur sous-catégorisation morphosyntaxique. La troisième partie s'interroge sur la relation entre ces termes et les prépositions régimes *dans/hors (de)* et *sur/sous* et aborde la problématique liée à leur utilisation, telle que par exemple la dimension de leurs régimes inexprimés ou le fonctionnement asymétrique de ces deux couples antonymiques. Les exemples présentés dans la troisième partie sont pour la plupart le fruit de nos expériences, de l'étude encyclopédique de ces termes et des discussions avec plusieurs Français natifs. Les emplois marqués par un point d'interrogation ont été confirmés par certains de nos interlocuteurs et dénoncés par d'autres, alors que les emplois inacceptables sont marqués par un astérisque. Enfin, la dernière partie résume les conclusions de cette étude. Tout au long de cet article, nous rappelons certains éléments des analyses de différents linguistes concernant cette problématique.

2. Caractéristiques générales des termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous*, leur étymologie et leur sous-catégorisation morphosyntaxique

Les termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous* sont traditionnellement considérés comme antonymes réciproques. Leur emploi absolu, traditionnellement appelé usage adverbial, et leur sens spatial sont considérés comme prototypiques. *Dedans/dehors*, de même que *dans/hors (de)*, évoquent un espace à trois dimensions et l'idée d'une chose qui est à l'intérieur/à l'extérieur d'une autre. *Dessus/dessous*, de même que *sur/sous*, suggèrent un espace à deux dimensions et l'idée d'une chose qui a une position supérieure/inférieure par rapport à une autre. Dans la traduction, les termes *dedans/dehors* évoquent en particulier les équivalents tchèques *uvnitř/venku* au sens statique et *dovnitř/ven* au sens cinétique. Les termes *dessus/dessous* font ressortir notamment les équivalents tchèques *nahoře/dole* au sens statique et *nahoru/dolů* au sens cinétique.

À présent, abordons quelques aspects des étymologies de *dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous*, tels qu'ils sont présentés par Alain Rey (1992: 552–553, 570, 589, 1997), en y ajoutant les commentaires et les exemples de plusieurs auteurs, tels qu'ils sont apparus au cours des siècles passés. *Dedans*, d'abord orthographié *dedenz*, est composé des prépositions *de* et *denz* (*dans*). *Dehors* vient, sous la forme *defors*, de l'adverbe latin *deforis*, composé de la préposition *de* et de l'adverbe *foris*. *Dessus*, d'abord orthographié *desuz* et *desus*, vient du latin *desursum*, formé de *de* et *sursum* (le dernier étant composé de *sub* et *versum*). *Dessous* représente une réfection de *desoz* qui est issu du bas latin *desubtus*, formé de *de* et *subtus*. Les termes *dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous* ont été employés, en ancien français et même jusqu'au XVII^e siècle, à la fois comme adverbes et comme prépositions. Néanmoins, ils ont cédé les emplois prépositionnels à *dans*, *hors (de)*, *sur* et *sous* et ont été réservés essentiellement aux emplois absolus, traditionnellement appelés adverbiaux¹. *Dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous* ont été au cours des siècles passés aussi substantivés.

¹ Ajoutons que d'après l'analyse de Benjamin Fagard et Laure Sarda (2009: 227), le remplacement morphologique de *dedenz/dedans* par *denz/dans* a été très rapide. Avant 1500, la préposition

Claude Favre de Vaugelas écrit dans ses *Remarques* :

Ces prépositions [*sur, sous*] se doivent toujours mettre simples, si ce n'est en certains cas que nous remarquerons. Je les appelle simples en comparaison des composées *dessus*, et *dessous*, que tout le monde presque emploie indifféremment, et en prose, et en vers, pour *sur*, et *sous*. On en fait autant de quelques autres prépositions, comme *dedans*, *dehors*. [...] On le permet pourtant aux Poètes, pour la commodité des vers, où une syllabe de plus ou de moins est de grand service ; Mais en prose, tous ceux qui ont quelque soin de la pureté du langage, ne diront jamais, *dessus une table*, ny *dessous une table* ; non plus que *dedans la maison*, ou *dehors la maison*. Il semble que ces composez soient plustost adverbes que prépositions² ; [...] (Vaugelas, 1647: 99).

À cela présentons quelques exemples de la plume de Molière (1653, 1656), tirés des *Oeuvres complètes de Molière* (1862), tome premier³ :

- « *Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure ?* » (1653, 1862: 111).
« *Celle que vous voyez, cette infâme sorcière, Dedans notre maison se rendant familière, Me vola ce trésor* » (1653, 1862: 122).
« *N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement, ...* » (1656, 1862: 157).
« ... vous étendiez la patte Plus brusquement qu'un chat dessus une souris, ... » (1653, 1862: 96).
« ... et que lui, dessous main, Ayant depuis longtemps concerté son dessein, ... » (1656, 1862: 231).

Dans l'*Encyclopédie* mise en ordre et publiée par Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert en 1753, tome troisième, nous pouvons trouver les exemples suivants des termes *dessus* et *dedans* employés en tant que prépositions régimes :

- « *Quand on les a levées de dessus les cordes, on les porte dessus une table pour leur donner l'huile* »⁴ (1753: 71).
« *Naudé dit que c'étoit l'empereur même qui rendoit la justice dedans cette enceinte de barreaux ; que le chancelier étoit à la porte, & que c'est de là qu'il fut nommé chancelier* »⁴ (1753: 87).

A. Péter (1842) présente dans son « ouvrage approuvé et recommandé par la vénérable classe des pasteurs du Jura et adopté par le département de l'éducation de la République de Berne » les recommandations et exemples suivants :

- « *Ne dites pas : Il se promène dedans le jardin.* » « *Dites : Il se promène dans le jardin* » (1842: 64).

² *denz/dans* apparaît de manière exceptionnelle, puis elle remplace les emplois prépositionnels de *dedenz/dedans* en un siècle.

³ Nous respectons l'orthographe originale de l'auteur.

⁴ Nous n'y avons trouvé aucun exemple de *dehors* utilisé comme préposition régime.

« *Ne dites pas : Il est dehors de chez lui, dehors de la maison. Il est déhors.* » « *Dites : Il est hors de chez lui, hors de la maison. Il est dehors.* » Il ajoute la note suivante : « *Dehors* est un adverbe, il ne souffre point de régime » (1842: 66). « *Ne dites pas : Mettez ce pot dessus la cheminée, dessous la table. Il m'est tombé dessus.* » « *Dites : Mettez ce pot sur la cheminée, sous la table. Il est tombé sur moi* » (1842: 71).

À propos des termes *dessus* et *dessous*, Theodore Soulice et Antoine Léandre Sardou (1870: 134) avancent qu'ils s'utilisent aussi comme prépositions, mais uniquement lorsqu'on emploie en même temps les deux antonymes, ou lorsqu'ils sont précédés de la préposition *de*. Les auteurs ajoutent ces exemples :

« J'ai cherché dessous et dessus la table. »
 « Otez cela de dessus la chaise, de dessus le buffet. »

Pour ce qui est de la sous-catégorisation morphosyntaxique des termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous*, lorsqu'ils ne sont pas suivis d'un régime, Maurice Grevisse et André Goosse (2008: 1268), André Martinet (1979: 137), Claude Vandeloise (1986: 233–234), Jan Šabřula (1989: 14–15) ou Josef Hendrich, Otomar Radina et Jaromír Tláskal (1991: 449) ainsi que de nombreux auteurs des dictionnaires⁵ les classent dans la catégorie des adverbes. Par contre, Andrée Borillo (2001) classe *dedans*, *dessus* et *dessous* dans la catégorie des prépositions orphelines et les met en opposition aux prépositions régimes *dans*, *sur* et *sous*. Elle postule :

Il s'agit de la possibilité que l'on trouve chez la plupart des prépositions de fonctionner sans le nom régime, c'est-à-dire d'être utilisées seules dans une fonction de reprise anaphorique ou dans un emploi déictique. On parle alors d'**emploi absolu** et la préposition est dite **orpheline** (Borillo, 2001: 145).

Ludo Melis (2003: 21) classe *dedans*, *dessus* et *dessous* aussi dans la catégorie des prépositions et non dans celle des adverbes, et, contrairement à Borillo (2001, 2007), il y ajoute encore *dehors*⁶. Selon lui, il s'agit des variantes morphologiques des prépositions *dans*, *hors*, *sur* et *sous*. Comme ces variantes impliquent un complément zéro, elles ne peuvent être traitées ni comme des adverbes, ni comme des formes pronominales, malgré qu'elles aient certains traits communs avec les deux catégories. Melis avance :

L'absence de complément est pourtant souvent interprétée comme un signe d'adverbialisation ; une telle interprétation ne s'impose pas. Il semble au contraire légitime de considérer qu'il y a toujours un complément, mais que sa réalisation peut se faire sous la forme d'un élément vide. La présence de ce complément non verbalisé

⁵ À titre d'exemple nommons Marc Moingeon et al. (1993: 406, 412, 430) ou Jean Dubois et al. (1994: 502, 510, 531, 532).

⁶ D'après Borillo (2007: 123), *dehors* est un véritable adverbe spatial.

peut d'ailleurs être mise en évidence par la formulation d'une question ou par une recherche en mémoire⁷, [...] (Melis, 2003: 21).

Lorsque les termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous* sont suivis d'un régime, ils appartiennent à la catégorie des prépositions. Néanmoins, de tels emplois sont considérés vieillis. Grevisse et Goosse (2008: 1320), qui classent dans ce cas ces termes parmi les prépositions d'usage restreint, précisent que l'emploi prépositionnel de *dedans*, *dessus* et *dessous* est vieux ou régional et celui de *dehors* est même plus rare. Pourtant, lorsque *dedans*, *dessus* et *dessous* sont précédés de *de* ou de *par*, leur emploi prépositionnel appartient à l'usage normal, par exemple :

Il a sorti le sac de dedans la voiture.

La fonction essentielle de *dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous* est donc un emploi absolu, traditionnellement appelé emploi adverbial.

En outre, *dedans/dehors* et *dessus/dessous* ont des correspondants nominaux, par exemple :

Le dedans de l'hôtel n'a pas encore été modernisé.

Paul garde toujours les dehors.

Il y a une photo sur le dessus de la cheminée.

Elle porte toujours des dessous en dentelle.

Ces termes sont entrés dans la formation de nombreuses locutions adverbiales et prépositives⁸ :

au-dedans, au-dehors, ci-dessous, ci-dessus, de dedans, de dehors, en dehors, là-dessous, là-dessus, par-dessus ; au-dedans de, au-dessous de, au-dessus de, au-dehors de⁹, de dessous, de dessus, en dehors de, en dessous de, en dessus de¹⁰, par-dessous, par-dessus, par en dessous, par en dessus.

Les termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous* concernent surtout le lieu et se situent ainsi assez proches du pôle lexical. Ils ne s'emploient pas dans le domaine temporel¹¹. Leurs emplois notionnels sont rares.

⁷ Plus loin, pourtant, Melis fait référence à *dedans*, *dessus* et *dessous* en termes d'adverbes et de noms : « La même source propose également un certain nombre de prépositions en voie de disparition ; parmi celles-ci, on notera *deçà*, *delà* et la série *dedans*, *dessous*, *dessus*, *devers* dont plusieurs membres peuvent fonctionner comme adverbe ou comme nom » (2003: 106).

⁸ Lorsque la première composante est la préposition contractée *à*, ces locutions ont été créées à partir des formes substantivées.

⁹ Rare, voir Grevisse et Goosse (2008: 1378).

¹⁰ Très rare, voir Grevisse et Goosse (2008: 1377).

¹¹ Notons que selon Borillo (2007), les adverbiaux de localisation spatiale détachés en tête de phrase peuvent marquer un changement de lieu et en même temps une succession dans le temps, car une même entité ne peut pas être simultanément dans deux lieux différents. Elle présente, entre autres,

Les formes composées absolues *dedans/dehors* peuvent s'alterner, dans certains emplois spatiaux, avec les termes *à l'intérieur/à l'extérieur* :

On va manger en salle. → *On va manger dedans.* → *On va manger à l'intérieur.*
On va manger en terrasse. → *On va manger dehors.* → *On va manger à l'extérieur.*

Dans l'exemple suivant, par contre, la substitution n'est pas possible :

La grenouille a sauté dans l'eau. → *La grenouille a sauté dedans.* → **La grenouille a sauté à l'intérieur.*

Dans les manuels du Français langue étrangère (FLE), le sens et l'emploi des prépositions spatiales sont souvent expliqués à l'aide des images. De telles représentations peuvent être très utiles au début de l'apprentissage du FLE. Néanmoins, les auteurs Flore Cuny et Anne-Marie Johnson (2004: 36) incluent, dans cet image, d'un côté les termes suivis d'un régime, à savoir *sur, sous, dans, devant, derrière* et *à côté de*, et de l'autre côté les termes employés sans régime, à savoir *dessus, dessous, à gauche* et *à droite*, ce qui peut causer des problèmes aux élèves.



3. Les termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous* et leur relation avec les prépositions régimes *dans/hors (de)* et *sur/sous*

Les termes *dedans, dehors, dessus* et *dessous* dans l'emploi absolu s'associent aux prépositions *dans* (respectivement aussi à *en*), *hors (de)*, *sur* et *sous* suivies d'un régime, notamment à leurs emplois spatiaux :

Entrez dans le bureau. → *Entrez dedans.*

Ses affaires sont hors de la valise. → *Ses affaires sont dehors.*

Le lapin se promène sur le lit. → *Le lapin se promène dessus.*

Le cahier se trouve sous les ciseaux. → *Le cahier se trouve dessous.*

cet exemple de P. Rambau (*La Bataille*) : « Pacotte dégringola l'escalier dans le noir. Dehors, il s'adossa au mur de la maison. Il respira plusieurs fois à fond » (2007: 123).

Ils remplissent un rôle pronominal pour les syntagmes prépositionnels en question et fonctionnent souvent anaphoriquement :

« - Pourquoi tu m'as posé ça sur les genoux ? demanda Mathias.
- Ouvre et regarde ce qu'il y a dedans » (Levy, 2006: 52).

Néanmoins, ces formes composées absolues ont une distribution plus restreinte que les prépositions en question, car elles ne correspondent pas à tous leurs emplois, même dans le domaine spatial (voir plus loin). En plus, elles sont exclues du domaine temporel :

Je passerai te voir dans la semaine. → **Je passerai te voir dedans.*
Les prix des chambres hors saison sont souvent moins élevés. → **Les prix des chambres dehors sont souvent moins élevés.*
Les enfants sont rentrés sur les huit heures du soir. → **Les enfants sont rentrés dessus.*
Le château a été détruit sous la Révolution. → **Le château a été détruit dessous.*

Ces termes sont dans la majorité des cas aussi exclus pour ce qui est des emplois notionnels, aussi dits abstraits :

Dans ce qu'il a raconté, il y aurait quelque chose de vrai. → **Dedans, il y aurait quelque chose de vrai.*
Ce tableau est hors de prix. → **Ce tableau est dehors.*
Nous comptons sur toi. → **Nous te comptons dessus.*
Nous vous adressons ci-joint une documentation complète sur nos produits. → **Nous vous adressons ci-joint une documentation complète dessus.*
Sa famille est sous le choc. → **Sa famille est dessous.*

Pourtant, ils sont admis dans certains emplois non spatiaux (voir aussi plus loin) :

Nous comptons sur ton aide. → *Nous comptons dessus.*

Dans le cas où *dedans/dehors* et *dessus/dessous* peuvent se substituer à *dans/hors (de)* et *sur/sous*, le sens de la phrase n'est pas modifié.

Les termes *dedans/dehors* servent notamment à exprimer les relations spatiales d'inclusion et d'exclusion. *Dedans*, de même que *dans*, peut marquer or l'inclusion totale, or l'inclusion partielle¹², alors que *dehors*, pareillement à *hors (de)*, ne peut marquer que l'exclusion totale¹³ :

Le lapin est enfermé dans la cage. → *Le lapin est enfermé dedans.*
La cuillère est dans la tasse (le manche de la cuillère dépasse la tasse). → *La cuillère est dedans.*
La cigarette est hors du paquet (la cigarette était dans le paquet, mais maintenant, elle est entièrement dehors). → *La cigarette est dehors.*

¹² Voir aussi Berthonneau (1999: 18).

¹³ Pour les prépositions régimes *dans/hors de*, voir Vadeloise (1986: 209–228).

Il est cependant possible de dire :

La cigarette est plus hors du paquet que dans le paquet. → *La cigarette est plus dehors que dedans.*

Les exemples suivants concernent les alternances acceptables ou inacceptables de *dans/hors (de)* avec *dedans/dehors* au sens spatial :

L'allumette est dans la boîte. → *L'allumette est dedans.*

Le chien est dans le jardin. → *?Le chien est dedans*¹⁴.

Les enfants sont dans le parc/dans le zoo. → *?Les enfants sont dedans.*

Dans notre immeuble, il y a vingt-deux appartements. → *?Dedans, il y a vingt-deux appartements.*

Il dort dans la tente. → *Il dort dedans.*

Qu'est-ce qu'on écrit dans le journal ? → *?Qu'est-ce qu'on écrit dedans ?*

Les voitures sont dans la rue. → **Les voitures sont dedans* (le syntagme prépositionnel *dans la rue* correspondrait plutôt à l'adverbe *dehors*).

Elle a passé toute sa vie dans ce lieu. → **Elle a passé toute sa vie dedans.*

Le lapin se promène hors de la cage. → *Le lapin se promène dehors.*

La voiture est hors du garage. → *La voiture est dehors.*

Nous habitons hors de la ville. → **Nous habitons dehors.*

Trois pays de l'UE sont restés hors de l'espace Schengen (l'espace Schengen représente plutôt une entité immatérielle). → **Trois pays de l'UE sont restés dehors.*

D'après Claude Vandeloise (1986: 234), le site inexprimé des termes *dedans/dehors* doit être physique et clairement délimité : l'acceptabilité de *dedans* est bonne si le site est un contenant typique et mauvaise autrement. Il peut être tridimensionnel ou bidimensionnel. Généralement, le site inexprimé de *dedans* ne peut pas être un lieu.

Dans un grand nombre d'emplois où *dedans* est acceptable, le site inexprimé est un contenant, voire un contenant typique, mais, cependant, ce trait ne représente pas une condition univoque pour l'emploi de *dedans*. Le site inexprimé de *dedans* ne doit pas forcément être un contenant typique, ce qui faciliterait bien sûr la chose, car les contenants typiques admettent aisément *dedans*, mais il doit nécessairement répondre à certaines contraintes.

Anne-Marie Berthonneau (1999: 13–41) traite, entre autres, la problématique que posent les noms de lieux en détail (voir aussi Borillo, 2001: 150–151). Les noms de lieux, ou les noms de portions d'espace, pour reprendre le terme de Berthonneau, représentent l'espace bidimensionnel. Certains se construisent avec *dans*, d'autres avec *sur*, il y en a encore ceux qui acceptent les deux prépositions simples. Cependant, les noms de portions d'espace refusent pour la plupart des cas *dedans* (nous pouvons y ajouter aussi les trois autres formes composées absolues que nous traitons dans cet article). Ils acceptent *dedans* lorsqu'ils bénéficient des limites claires. Berthonneau postule : « *Dedans* semble donc plus sensible que *dans* à la perception d'une frontière de l'intérieur (i.e. qui appartienne à l'entité) » (1999: 23). Plus loin, elle ajoute : « ... *dedans* opère sur des entités de structure

¹⁴ D'après Berthonneau, le syntagme prépositionnel *dans le jardin* accepte la reprise par *dedans* : « *Son jardin est beau cette année. Il y a plein de fleurs dedans* » (1999: 22).

hétérogène, avec un intérieur différencié par une frontière perceptible, condition que ne réalisent ni des entités tridimensionnelles comme le ciel, l'espace, ni beaucoup d'entités bidimensionnelles » (Berthonneau, 1999: 28).

Rappelons que *dans* peut être associé à un objet prépositionnel tridimensionnel ainsi que bidimensionnel ou unidimensionnel, alors que *dedans* accepte le mieux que son site inexprimé soit tridimensionnel :

- L'agrafeuse est dans le tiroir* (espace tridimensionnel). → *L'agrafeuse est dedans.*
Il a garé sa voiture dans un parking souterrain (c'est-à-dire dans un lieu clos qui relève de l'espace tridimensionnel). → *Il a garé sa voiture dedans.*
Il a garé sa voiture dans un parking (espace bidimensionnel). → **Il a garé sa voiture dedans.*
Maman attend dans la file (espace unidimensionnel). → **Maman attend dedans.*
Les enfants marchent dans l'herbe (espace bidimensionnel). → **Les enfants marchent dedans.*
Les enfants marchent dans le champ de maïs (le maïs étant assez élevé transforme le champ en espace tridimensionnel). → *Les enfants marchent dedans.*

Dans certains emplois, *dedans* convient pour un espace bidimensionnel, mais celui-ci doit être clairement délimité, comme le souligne Berthonneau (*ibid.*), ce qui peut-être illustré par l'exemple suivant :

Dans le triangle, il y a deux petites croix. → *Dedans, il y a deux petites croix.*

Mais *dedans* et *dehors* ne fonctionnent pas toujours comme antonymes réciproques :

Hors du triangle, il y a un petit carré. → **Dehors/En dehors, il y a un petit carré.*

Tandis que *dans* peut tantôt marquer un espace borné, tantôt non, il paraît que *dedans* exige un espace borné, même s'il s'agit d'un espace tridimensionnel :

Les voitures roulent dans la brume (les bornes de la brume sont floues). → **Les voitures roulent dedans.*

Lorsque *dans* sert à souligner le point de départ d'une action, il ne peut pas être substitué par *dedans* :

- Le thé est dans la tasse.* → *Le thé est dedans.*
Elle boit son thé dans la tasse. → **Elle boit son thé dedans.*
La soupe est dans l'assiette. → *La soupe est dedans.*
Elle mange sa soupe dans l'assiette. → **Elle mange sa soupe dedans.*

Nous pouvons aussi trouver quelques rares exemples avec *dedans* et *dehors* dans lesquels, par contre, l'emploi de *dans* et de *hors (de)* n'est pas possible. Il s'agit des expressions figées :

Il s'est fichu dedans. ← **Il s'est fichu dans cela.*

Toutes voiles dehors. ← **Toutes voiles hors du bateau.*

Il a été mis dehors pour son incapacité. ← **Il a été mis hors du travail pour son incapacité.*

Maintenant, considérons quelques exemples portant sur les alternances possibles ou impossibles de *sur/sous* avec *dessus/dessous* qui relèvent notamment du domaine spatial :

Le chat a sauté sur la chaise. → *Le chat a sauté dessus.*

La coccinelle est sur le tapis (le tapis n'est pas un objet élevé). → ?*La coccinelle est dessus.*

La coccinelle est sur le plancher/sur le mur/sur le plafond (les trois entités désignent une surface vaste). → **La coccinelle est dessus.*

Les filles marchent sur la pelouse (la pelouse peut représenter une surface plus vaste que le mur). → *Les filles marchent dessus.*

Les boîtes sont sur l'armoire. → *Les boîtes sont dessus.*

Les boîtes sont au-dessus de l'armoire (avec *au-dessus de*, nous avons l'impression que les boîtes sont difficiles à attraper). → i) *Les boîtes sont dessus.* ii) *Les boîtes sont au-dessus.*

Le chat noir est sur le toit. → i) ?*Le chat noir est dessus.* ii) ?*Le chat noir est au-dessus*¹⁵.

La boîte est sur le balcon. → **La boîte est dessus.*

Il y a une statue baroque sur la place. → **Il y a une statue baroque dessus.*

Il a une maison de vacances sur la Côte d'Azur. → **Il a une maison de vacances dessus.*

Pierre travaille sur Nice (employé au sens spatial). → **Pierre travaille dessus.*

Pierre travaille sur Nice (employé au sens de Pierre fait une étude sur la ville de Nice). → *Pierre travaille dessus.*

Le train va sur Nice. → **Le train va dessus.*

La chambre donne sur la mer. → **La chambre donne dessus.*

Prends le trottoir sur la droite. → **Prends le trottoir dessus.*

La balle est tombée sur la ligne (la ligne représente l'espace unidimensionnel). → *La balle est tombée dessus.*

Le chewing-gum est sous la chaise. → i) *Le chewing-gum est dessous* (*dessous* peut marquer deux situations, à savoir tantôt le chewing-gum est collé à la chaise, tantôt le chewing-gum est sur le sol). ii) *Le chewing-gum est en dessous* (*en dessous* désigne une situation, à savoir le chewing-gum est collé à la chaise).

Le lapin dort sous le lit. → i) *Le lapin dort dessous.* ii) **Le lapin dort en dessous.*

Il dort sous une tente. → i) **Il dort dessous* (ce n'est pas possible, sinon *dessous* voudrait dire qu'il dort littéralement sous la tente, par terre). ii) *Il dort dedans*.¹⁶

Sous la place, il y a des couloirs secrets. → *Dessous, il y a des couloirs secrets.*

¹⁵ Certains Français natifs acceptent *dessus* et refusent *au-dessus*, d'autres acceptent *au-dessus* et refusent *dessus*.

¹⁶ « *Cet été, on a prévu de partir en vacance[s] en camping avec notre puce qui a 5 ans. Je suis un peu inquiète, car c'est la première fois qu'elle [va] dormir sous une tente et j'ai peur qu'elle refuse de dormir dedans même dans la même chambre que nous* » [http://forum.aufeminin.com/forum/enfants1/_f21658_enfants1-Dormir-sous-la-tente.html, cit. 25.11.2011].

Les termes *dessus/dessous* marquent en particulier les relations spatiales de supériorité et d'infériorité. Aussi le site inexprimé de *dessus/dessous* devrait être un nom d'un objet, et non un nom d'un lieu¹⁷. Cependant, plusieurs Français natifs ont confirmé la reprise du syntagme *sous la place* par *dessous*. *Dessus*, de même que *sur*, évoque et désigne une surface, c'est-à-dire l'espace bidimensionnel, mais les deux termes peuvent s'associer aussi à l'espace unidimensionnel. Contrairement à *sur*, *dessus* ne peut pas exprimer la notion de direction ou la notion d'approximation. *Dessous* peut marquer, tout comme *sous*, le contact ainsi que l'absence de contact.

La position du locuteur ou de l'énonciateur n'a pas d'incidence sur les relations exprimées par les termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous*, ceux-ci désignent les relations dans l'espace objectivement, contrairement à, par exemple, *à gauche/à droite* ou *en face*. Ils apparaissent dans l'expression de la localisation statique aussi bien que dans l'expression du déplacement.

Les formes nominales ont une distribution encore plus limitée¹⁸. Il est possible de parler du *dessus* ou du *dessous de la chaise* ou du *dedans* et du *dehors du tiroir*, mais ces substantifs ne sont pas fréquemment utilisés dans le langage courant, on les utiliserait plutôt d'un point de vue spécifique, par exemple un menuisier pourrait dire que *le dedans du tiroir est déjà fait*. On ne parle pas du **dessus* ou du **dessous de la pelouse*, car ce n'est pas un objet doté de parties supérieure et inférieure, pas plus du **dedans* et du **dehors du triangle*, car ce sont notamment des contenants typiques qui ont un dedans et un dehors. Cette règle n'est cependant pas univoque, il existe par exemple *le dedans de la voile*.

Avant de conclure cette partie, ajoutons que les prépositions régimes *dans/hors (de)* et *sur/sous* ne fonctionnent pas toujours comme antonymes réciproques. Il en va de même aussi pour *dedans/dehors* et *dessus/dessous*, dans l'emploi absolu ou nominal (voir aussi ci-dessus). Les syntagmes *le dedans du château* et *le dessus de la main* ont pour antonymes *le dehors du château* et *le dessous de la main*. Mais tandis qu'il est possible de parler du *dedans du pied* et du *dessous-de-table*, on ne parle pas du **dehors du pied* ou du **dessus-de-table*. Voici quelques autres exemples qui illustrent le fonctionnement asymétrique des formes nominales :

le dessus du panier (au sens figuré, ce syntagme décrit les fruits et les légumes les plus beaux que les marchands placent sur les moins beaux pour mieux attirer la clientèle (Dubois, 1994: 532) ; sinon le dessus du panier désignerait la partie supérieure qui est en effet vide) / *le dessous du panier* (ce syntagme décrit la partie extérieure où on pose le panier ainsi que les fruits et les légumes placés en dessous : *Montre-moi le dessous du panier si les fruits ne sont pas abîmés.*)

le dessus du panier de la société / **le dessous du panier de la société*

Paul a le dessus (il a vaincu) / **Pierre a le dessous* (il est vaincu)

**Paul connaît les dessus de l'histoire* / *Pierre connaît les dessous de l'histoire*

le dessus-de-lit / **le dessous-de-lit*

**le dessus-de-plat* / *le dessous-de-plat*

¹⁷ Pour *dessus*, voir Melis (2003: 116).

¹⁸ Ajoutons que *dedans*, *dessus* et *dessous* sont des noms de dimension.

4. Conclusion

Cet article avait pour objectif d’analyser les traits caractéristiques des termes antonymiques *dedans/dehors* et *dessus/dessous*. Autrefois utilisés en tant que prépositions régimes, ces termes, traditionnellement considérés comme adverbes, se sont spécialisés particulièrement dans l’emploi absolu, où ils marquent avant tout des usages spatiaux. Leurs emplois nominaux sont plus rares, leurs usages en tant que prépositions régimes sont vieillis.

La distribution des termes *dedans/dehors* et *dessus/dessous* est plus étroite que celle des prépositions régimes *dans/hors (de)* et *sur/sous*, car tous les types de noms qui suivent les quatre prépositions régimes ne font pas l’objet d’une reprise par les formes composées absolues. À titre d’exemple rappelons que les noms temporels acceptent *dans*, *sur*, *sous*, plus rarement *hors (de)*, mais ils refusent *dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous*. En ce qui concerne leur distribution, nous pouvons distinguer quatre cas de figure¹⁹ : i) il existe trois formes (*Le chat a sauté sur la chaise. → Le chat a sauté dessus. → Le dessus de la chaise.*), ii) seules deux formes sont possibles, à savoir la préposition régime et la forme composée absolue (*Les filles marchent sur la pelouse. → Les filles marchent dessus. → *Le dessus de la pelouse.*), iii) uniquement une forme est acceptable, à savoir la préposition régime (*Les voitures roulent dans la brume. → *Les voitures roulent dedans. → *Le dedans de la brume.*), iii) une seule forme est possible, à savoir la forme composée absolue, ce qui est très rare (**Toutes voiles hors du bateau. → Toutes voiles dehors. → *Le dehors de la voile.*). Les termes *dedans*, *dehors*, *dessus* et *dessous* dans l’emploi absolu et plus encore dans l’emploi nominal sont donc plus concrets et beaucoup plus proches du pôle lexical que les prépositions régimes *dans*, *hors (de)*, *sur* et *sous*, qui, marquant à la fois des emplois spatiaux, temporels et notionnels, sont polysémiques.

Résumé. O antonymních výrazech *dedans/dehors* a *dessus/dessous*. Příspěvek se věnuje antonymním francouzským výrazům *dedans/dehors* a *dessus/dessous*. Zabývá se jejich obecnou charakteristikou, etymologií či morfosyntaktickou kategorizací. Dále pak definuje vztah mezi těmito výrazy a předložkami *dans/hors (de)* a *sur/sous* a studuje rozličnou problematiku, související s jejich užitím.

¹⁹ Berthonneau (1999: 39–40) parle de trois cas de figure.

Bibliographie

- BERTHONNEAU, Anne-Marie (1999), “À propos de *dedans* et de ses relations avec *dans*”, in: *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n° 6, Orléans: Université d'Orléans, Sup'Or, 13–41.
- BORILLO, Andrée (2001), “Il y a prépositions et prépositions”, in: KUPFERMAN, Lucien (éd.), *Travaux de linguistique*, Vol. 1, n° 42–43, Bruxelles: De Boeck Université, 141–155.
- BORILLO, Andrée (2007), “Quand les adverbiaux de localisation spatiale constituent des facteurs d'enchaînement spatio-temporel dans le discours”, in: SAUSSURE, Louis de, MOESCHLER, Jacques, PUSKAS, Genoveva (éds.), *Cahiers Chronos 18 – Information temporelle, procédures et ordre discursif*, Amsterdam/New York: Éditions Rodopi B. V., 123–138.
- CUNY, Flore, JOHNSON, Anne-Marie (2004), *Belleville I*, Paris: CLE International.
- DIDEROT, Denis, D'ALEMBERT, Jean Le Rond (éd.) (1753), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Vol. 3, Paris: Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse.
- DUBOIS, Jean, et al. (1994), *Dictionnaire de la langue française*, Paris: Larousse.
- FAGARD, Benjamin, SARDA, Laure (2009), “Étude diachronique de la préposition *dans*”, in: FRANÇOIS, Jacques, GILBERT, Éric, GUIMIER, Claude, KRAUSE, Maxi (éds.), *Autour de la préposition*, Caen: Presses Universitaires de Caen, 225–236.
- GREVISSE, Maurice, GOOSSE, André (2008), *Le bon usage*, 14^e éd., Bruxelles: De Boeck & Larcier s. a.
- HENDRICH, Josef, RADINA, Otomar, TLÁSKAL, Jaromír (1991), *Francouzská mluvnice*, 2^e éd., Praha: SPN.
- LEVY, Marc (2006), *Mes amis Mes amours*, Paris: Robert Laffont.
- MARTINET, André, et al. (1979), *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris: Didier.
- MELIS, Ludo (2003), *La préposition en français*, Paris: Éditions Ophrys.
- MOINGEON, Marc, et al. (1993), *Grand Dictionnaire Hachette encyclopédique illustré*, Paris: Hachette.
- MOLIÈRE (1653, 1862), “L'Étourdi, ou les contre-temps”, in: PLON, Henri (éd.), *Oeuvres complètes de Molière*, Vol. 1, Paris, 1–128.
- MOLIÈRE (1656, 1862), “Le dépit amoureux”, in: PLON, Henri (éd.), *Oeuvres complètes de Molière*, Vol. 1, Paris, 129–242.
- PÉTER, A. (1842), *Corrigé de la nouvelle cacologie et de la phraséologie, ou dictionnaire des locutions vicieuses et des difficultés de la langue française*, 2^e éd., Genève, Paris, Neuville: L. Hachette.
- REY, Alain (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris: Le Robert.
- SOULICE, Theodore, SARDOU, Antoine Léandre (1870), *Petit dictionnaire raisonné des difficultés et exceptions de la langue française*, Paris: Librairie de L. Hachette et C^{ie}.
- ŠABRŠULA, Jan (1989), *Les espèces de relation – Nové kapitoly z rozboru moderní francouzštiny IV*, Praha: Univerzita Karlova v Praze et SPN.
- VANDELOISE, Claude (1986), *L'espace en français: sémantique des prépositions spatiales*, Paris: Éditions du Seuil.

VAUGELAS, Claude Favre de (1647), *Remarques sur la langue françoise*, Paris.
[http://forum.aufeminin.com/forum/enfants1/_f21658_enfants1-Dormir-sous-la-tente.html, cit. 25.11.2011.]

Iva Dedková
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA 2
République tchèque

IL CALCIO E LA POLITICA. LA METAFORA SPORTIVA E LA NEOLINGUA DEI POLITICI

Zora Jačová
Università Comenius di Bratislava

zorajacova@gmail.com

Riassunto. Nel contributo analizziamo il ruolo svolto dalla metafora sportiva (specie del calcio) nel linguaggio dei politici durante la II Repubblica. Dopo avere evidenziato i caratteri più peculiari del linguaggio dello sport, abbiamo sottolineato la funzione unificante della metafora del calcio sul sentimento popolare. Nella fase di transizione della II Repubblica la metafora sportiva rappresenta un elemento innovativo preminente nel nuovo stile discorsivo più semplice e accattivante, introdotto nel 1994 da Silvio Berlusconi, in contrapposizione al vecchio politichese. Abbiamo rilevato le implicazioni semiotiche nel repertorio di metafore sportive utilizzate in una neolingua uniformante, mirata a sovvertire non solo il codice della lingua (come nel romanzo *1984* di G. Orwell) ma anche quello valoriale. Basandoci, in particolare, sui lavori di Bolasco *et alii*, di Porro, Carofiglio e Zagrebelsky, abbiamo messo l'accento sul fatto che la metafora del calcio è il punto di forza di un'operazione di contaminazione di due sfere concettuali inconciliabili (lo sport e la politica) stravolgendo la realtà delle cose.

Parole chiave. Linguaggio politico. Calcio. Neolingua. Metafora sportiva. Contaminare. Mistificazione. Realtà.

Abstract. Football and policy. The sports metaphor and the ‘newspeak’ of the politicians. The following analysis focuses on the prominent function of sports metaphor (especially footballs) in the language of the Second Republic politicians. Having stressed the most peculiar features of this

language, we emphasized the unifying role of the sports metaphor on national feeling. During the transitional phase of the Second Republic the sports metaphor becomes a powerful tool of persuasion in the context of more simplified and agreeable style of political discourse, introduced by S. Berlusconi in 1994, contrasting with the previous political language. We stressed the semiotic inference in the metaphoric repertoire of homologating newspeak, pointed to blend and subvert not only the meaning of words (like in the G. Orwell's novel *1984*) but also the civic values. With the support especially of study of Galli de' Paratesi, Porro, Carofiglio and Zagrebelsky we remarked that the use of the sports metaphor by the Second Republic politicians is directed to blend two incompatible spheres: sport and politics, which leads to the mystification of reality.

Key words. Language of politicians. Football. Newspeak. Sports metaphor. Blend. Mystification. Reality.

1. Introduzione

La metafora sportiva rappresenta uno strumento comunicativo privilegiato, largamente impiegato in politica, indifferentemente dalla natura degli schieramenti politici contrapposti. Il ricorso alla suggestione, esercitata dalla similitudine agonistica sull'immaginario collettivo, è il filo rosso che percorre in lungo e in largo il paesaggio politico dall'antica Grecia ai nostri tempi. Specialmente nei regimi totalitari la metafora sportiva (in particolare quella calcistica) costituisce un importante mezzo strategico, usato per rafforzare l'immagine vincente di un'ideologia o di un movimento politico, veicolando l'idea del confronto politico come scontro frontale. Da un punto di vista cognitivo, come meccanismo produttivo di unità lessicali, la metafora è uno strumento preminente di semplificazione concettuale del linguaggio. Un esempio emblematico è l'uso mirato della metafora sportiva durante il regime nazionalsocialista in Germania, come mezzo efficace di semplificazione del linguaggio, adatto a rinsaldare lo spirito popolare. Goebbels fu il massimo teorico di un nuovo linguaggio creato in funzione delle masse. Enunciò il proprio principio guida al 'congresso della fedeltà', chiamato così dopo la repressione della rivolta di E. Röhm ("la notte dei lunghi coltelli"): "Dobbiamo parlare un linguaggio che il popolo capisca. Chi vuol parlare alle persone del popolo deve, come dice Lutero, guardare direttamente sulla bocca" (Goebbels, 1934, in Bolasco, 2006: 93). Non è un caso che il luogo dove Goebbels teneva i suoi discorsi fosse il Palazzo dello Sport di Berlino, facendo un largo uso delle metafore del ciclismo, della corsa dei cavalli, del calcio e del pugilato, capaci di evocare l'idea dello scontro. La complessità del discorso politico veniva nascosta dietro forme metaforiche semplici "attivando un processo di regressione a livello infantile, dietro la cui forma c'è una sostanza che porta dritto alla vacanza della ragione, alla sospensione del giudizio" (Galli de' Paratesi, 2004: 92). Lo scopo era quello di ottenere un'adesione collettiva e una delega totale, facendo leva sull'appello ai sentimenti, portando ad un evidente svilimento della politica (cfr. Klemperer, 1947/1988)¹. Il mezzo strategico principale, funzionale alla costruzione del consenso, si basa sulla contaminazione di due

¹ Negli anni Trenta il filologo tedesco V. Klemperer nel suo tragico diario *LTR [Lingua Tertii Regni, Lingua del Terzo Reich]*, *Notizbuch eines Philologen* (dove illustra il processo esemplare di formazione di una lingua del potere nel suo tempo) afferma: "La legge prima, quella che

ambiti apparentemente inconciliabili: lo sport e la politica. Anche ai tempi del fascismo, che faceva leva sull'appello ai sentimenti (nei libri di scuola dei ragazzi del Ventennio figurava spesso la frase “voler bene al Duce”), troviamo un largo impiego delle metafore sportive, specie quelle legate alla guerra, dotate di forti connotazioni iperboliche. Oltre che alla terminologia mistica e biblica, le metafore sportive erano connesse con l’isotopia della guerra e con i campi semantici legati all’ideologia fascista del vitalismo e della virilità (*maschio possente, gagliardo, poderoso, immane*) della battaglia e del coraggio (*legione, ardito, intrepido, impavido*). L’idea del confronto politico come scontro è la costante che accompagna l’impiego delle metafore sportive da parte dei politici, in grado di fare facile presa sul sentimento popolare, grazie alla suggestione delle loro forti valenze agoniche².

2. La metafora sportiva nel linguaggio politico

Il calcio, più di ogni altro sport, funziona da efficace collettore e tramite privilegiato di diffusione di vocaboli, provenienti da altri ambiti sportivi. Molte di queste espressioni penetrano nel lessico della politica, agganciandosi alla visione del confronto come *match* senza esclusione di colpi. Dall’automobilismo provengono: *pit stop, giro di prova, sorpasso azzardato, finire fuori pista*; dal ciclismo: *battere/bruciare in volata, seguire a ruota*; dal pugilato: *mettere alle corde, mandare al tappeto, stringere all’angolo, gettare la spugna*. A predominare sono però le locuzioni provenienti dal calcio: *scendere in campo, prendere in contropiede, fare autogol, palla al centro, marcare stretto, smarcarsi, spiazzare* (nel senso di sorprendere), *fare catenaccio, palleggiarsi* (le responsabilità), *governo di serie B, squadra di governo a tre punte, rifugiarsi in calcio d’angolo, giocare in difesa o all’attacco, salvarsi (o fare gol) in zona Cesarini* (dall’argentino R. Cesarini, che con una certa costanza realizzava il gol decisivo all’ultimo minuto). Ad alimentare il bacino della lingua comune (e, in particolare, di quella dei politici) è soprattutto il lessico del calcio con i suoi vari apporti³, grazie anche all’azione amplificante del medium televisivo e della stampa che diffondono numerose espressioni tecniche, fra cui soprattutto: *essere in palla, dribblare* (gli ostacoli), *entrare a gamba tesa, giocare (o toccare) duro, manovra a tutto campo, fare autogol, rilanciare la palla, rimettere la palla al centro, sedere in panchina* (nel senso di essere messo in disparte), *panchinaro* (‘atleta di riserva’ e poi ‘uomo politico di secondo piano’). Uno dei maggiori punti di forza è la marcata funzione stilistica svolta dall’espressione sportiva (specialmente calcistica) in grado di vivacizzare e drammatizzare l’eloquio, calamitando l’attenzione. L’assunzione di tecnicismi avviene dalle più diverse aree settoriali. La scienza geometrica suggerisce: *area, il (tiro) diagonale, rettangolo* (di gioco), *triangolazione, volume* (di gioco), *geometria (della squadra)*. “Per descrivere una partita di calcio bisogna saper trasferire su un piano fantastico ed emotivo

domina su tutte è: non permettere che chi ti ascolta arrivi a formulare un pensiero critico, tratta tutto in maniera semplicistica!” (Klemperer, 1947/1988: 223).

² “La connaturata espressività e plasticità del linguaggio sportivo pone le condizioni per la sua larga penetrazione nella lingua comune, nonché nei linguaggi settoriali, primo fra tutti quello politico” (Stella, 1988: 152).

³ Dal teatro e dal cinema provengono: *cartellone* (degli incontri), *prendere papere, regia e regista, repertorio* (tecnico), *ruolo, stagione, esordiente*; dalla musica *fraseggio* e *fraseggiare*. Dal burocratese: *valevole* (di partita), *ordinaria amministrazione, trasferta, archiviare* (un risultato).

l’algebra scacchistica dei movimenti del pallone” (Devoto, 1939: 19–20). Non mancano però i vocaboli che hanno compiuto il percorso inverso, passando dal linguaggio politico a quello calcistico⁴. Si segnala specialmente all’attenzione il processo di dilatazione semantica del suffissoide *poli*, che, dopo le vicende giudiziarie dei primi anni ’90 (*tangentopoli*), che coinvolsero numerosi personaggi politici, oggi significa soprattutto ‘intrigo affaristico criminoso’. Questo fenomeno ha generato per irradiazione deformante molti neologismi giornalistici, formati da composti allogenici modellati sull’inglese (“determinans + determinatum”) *calcipoli* o *moggiopoli* (*fino al più recente insultopoli*) o il giustapposto *calcio scommesse*.

Ad avvicinare il calcio e la politica contribuisce la connotazione agonistica del lessico calcistico: *retroguardia, tifoseria, carica, offensiva, barricata, assedio, resa*. Il campo semantico preminente, dove lo sforzo metaforizzante è massimo, è quello militare e guerresco⁵, legato ad una visione bellicistica della competizione sportiva, presente già nel binomio di base *difesa-attacco*. Fra i vocaboli del calcio che richiamano l’idea della guerra vale la pena di segnalare: *trafiggere, battere, massacrare, bomba, cannonata, siluro, scontro all’arma bianca, sciabolata*. Dalla strategia militare derivano i vocaboli: *reparti (difensivi e offensivi), manovre di aggiramento, retrovie, prima linea, incursione, offensiva, assalto, espugnare, prima linea, trincea*. L’aspetto più significativo, in funzione della strategia di costruzione del consenso politico, è la funzione unificante svolta dalle metafore del calcio, capaci di rafforzare l’unità popolare. Grazie al richiamo all’unità nazionale, il calcio racchiude altre importanti implicazioni, legate alla suggestione delle metafore della guerra⁶.

Il calcio, se da un lato funziona (specialmente nei regimi totalitari) da efficace collante, in grado di compattare le masse, dall’altro lato divide il campo in due parti contrapposte, assorbendo le contrapposizioni della società e veicolando la tendenza allo scontro. Al di là dei toni truculenti delle metafore guerresche va però detto che “data la fortissima tendenza del linguaggio sportivo alla fossilizzazione, quello ‘guerresco’ diviene in genere perfettamente inoffensivo in breve [...] e le sue sigle o cifre passano rapidamente dal rango della espressività magari aggressiva a quello della semi-tecnificazione, simili forse alle formule epiche” (Mengaldo, 1994: 49). L’impiego delle metafore belliche da parte dei politici della II Repubblica sfocia nel linguaggio aggressivo della Lega, definito da Dell’Anna e Gualdo (2004) “il linguaggio della violenza”, riflesso di una volontà di rottura con la politica partitica del passato e con il linguaggio involuto e oscuro del vecchio politichese. Espressione del rifiuto della retorica dei vecchi partiti, spazzati via nei primi anni Novanta

⁴ Un esempio tra tutti è il vocabolo *catenaccio* ‘tattica rigidamente difensiva’, col derivato *catenacciaro*, che riprende il *decreto-catenaccio* (1915).

⁵ “Le metafore belliche sono strumenti tipici, attraverso i quali i politici mirano soprattutto ad effetti fatico-emozionali, piuttosto che alla persuasione ragionevole dell’uditario” (Dell’Anna, Lala, 2004: 50).

⁶ “L’attività sportiva è una metafora della guerra: il campo di calcio equivale a quello di battaglia. E quindi il parlare di politica in termini di sport è un modo più delicato di quanto non sia adottare una terminologia guerresca. Siamo di fronte a una doppia metafora: il primato sportivo racchiude in sé un’impresa bellica” (Simone, 1999).

da Tangentopoli, è l'anticentralismo leghista, associato a moduli linguistici crudamente espressivi, assai vicini al parlato-parlato⁷.

3. La neolingua della II Repubblica: il discorso della “discesa in campo”

Nella fase di passaggio dalla I alla II Repubblica (al sistema elettorale proporzionale subentra quello maggioritario misto) alcuni studiosi segnalano l'avvento di una ‘neolingua’, all’ inseguìa di uno stile comunicativo trasgressivo, più semplice e colloquiale. Agganciandosi al paradigma del “nuovo che avanza”, il teorema dell’antipolitichese, basato sul principio della semplicità di linguaggio, implica un’operazione di violento scardinamento del linguaggio e del codice valoriale di riferimento. Dietro la strategia comunicativa spigliata e affabile del ‘gentese’ (un neologismo coniato negli anni Novanta dalla stampa e riferito all’eloquio di Berlusconi) “si nasconde, sotto forme sintattiche più semplici, una mistificazione da imbonitore” (Galli de Paratesi, 2004: 98), diretta ad alterare e stravolgere i valori delle istituzioni democratiche. La tendenza innovativa verso un uso sempre più frequente della metafora del calcio nella retorica politica si colloca nella fase di passaggio dalla I alla II Repubblica, quando la metafora sportiva si carica di un forte significato di rottura nei confronti del contorto politichese. Come afferma Cedroni, adottando un approccio politolinguistico “nel quadro di una situazione generale di transizione, ancora in atto, del codice di valori tradizionali, la politica oggi sviluppa moduli linguistici e formule di opinione improntate al ‘nuovismo’ [...] il linguaggio della transizione è il linguaggio della crisi, dell’inesorabile cesura tra un ‘prima’ e un ‘dopo’, in una condizione di continua sospensione tra ciò che è stato e ciò che invece sarà o che forse non sarà mai” (Cedroni, 2010: 38).

Una componente fondamentale della neolingua dei politici⁸ è il ‘populismo’, proprio della democrazia plebiscitaria, che fa appello al popolo sovrano e al rapporto diretto tra leaders ed elettori. L’aspetto più peculiare, legato al lessico, non è però tanto l’affluenza di vocaboli nuovi ma una semantica che veicola l’ideologia di uno schieramento politico, dilatando e spesso rovesciando il significato di base di numerosi vocaboli. Si tratta quindi di un lessico che non si serve tanto di parole nuove ma che punta sul ‘riuso’ strumentale di vocaboli vecchi, sovertendone spesso il significato originario. Cedroni parla a questo riguardo di un lessico ‘enantiosemico’, per cui quando si dice una parola si deve intendere il suo contrario. Un esempio eclatante di riassetto semantico, legato ad un processo di ridefinizione concettuale del lessico tradizionale, è lo slittamento di significato di *federalismo* che nel linguaggio leghista indica piuttosto l’idea di ‘secessione’, oscurando quello

⁷ La tendenza verso un linguaggio assai crudo e aperto al turpiloquio tocca le punte estreme nell’eloquio sguaiano del leader leghista U. Bossi: “E poi la gente ne ha pieni i ‘coglioni’ di essere ingannata con le solite duecento parole che fanno il linguaggio politico” (*Comizio Lega Nord*).

⁸ Il lessico politico tradizionale subisce un processo di riformulazione, con la proliferazione di nuovi simboli e sigle che rimpiazzano le vecchie denominazioni dei partiti della I Repubblica, screditati dagli scandali politici dei primi anni ’90. Non sorprende quindi che “il superamento del vecchio sistema dei partiti favorisse la fioritura di simboli botanici e zoologici, seguendo modelli esotici” (Gualdo, 2004: 30). Insieme a *Lega*, *Polo*, *Coalizione*, *Alleanza*, subentrano numerosi simboli botanici o zoologici dalla vita piuttosto breve: *Margherita*, *Cespuglio*, *Ulivo*, *Asinello*, *Elefante* o *Coccinella*. Il vecchio vocabolo *ideologia* cede il posto a *programma o progetto*.

di ‘unione’. L’avvento di un nuovo quadro concettuale-politico, associato ad un processo di ridefinizione semantica di un’ampia gamma di significati, rappresenta l’elemento qualificante di una neolingua spazzante e trasgressiva (“il nuovo che avanza”) basata su uno stile comunicativo innovativo, contrapposto al vecchio e ampolloso politichese.

Un elemento inscindibile in tale processo di riformulazione è quello del ‘riuso’, vale a dire la tendenza a rilanciare formule concettuali del passato⁹, definita da qualche studioso (cfr. Gualdo, 2006) con il termine ‘criptomnesia’ (derivante dalla psicoanalisi). Il primo mutamento di ordine concettuale è quello che Cedroni definisce “metamorfosi della *politics*” (la categoria della politica nella sua dimensione di sfera del potere) analizzando al suo interno la trasformazione formale della dinamica processuale della politica. Il secondo fenomeno è quello che Cedroni definisce “catarsi della *polity*” (la politica nella dimensione dell’identità della comunità organizzata) legata al carattere performativo del nuovo codice linguistico adottato. Il linguaggio politico diviene quindi l’elemento trainante della catarsi della *polity*, segnalando l’avvento di un nuovo equilibrio politico-istituzionale¹⁰. Una delle implicazioni più significative è quella del discorso ‘populista’, alla cui matrice appartiene la componente tanto dell’*anticentralismo* e *antistatalismo* beccero della Lega Nord, quanto l’*anticomunismo* radicale, professato tenacemente, fin dall’inizio, da Berlusconi e da Forza Italia (ora Popolo della Libertà). All’affermazione del primato delle istanze pragmatiche su quelle etiche, che si traducono nella formula berlusconiana “governo del fare e della solidarietà sociale” (contrapposto al “governo delle chiacchiere e dell’odio delle sinistre”) si associa la tendenza a sminuire e squalificare il peso della cultura nella vita politica. Si diffondono forme di linguaggio proprie di una sorta di ‘anticultura’, tendente a minimizzare il ruolo della cultura nei processi di legittimazione democratica. Insieme alla scomparsa dei valori etici e civili nella politica, il tratto più peculiare del linguaggio della transizione è la forte carica eversiva che si traduce in un linguaggio rozzamente populistico (soprattutto della Lega) con marcate caratteristiche di democrazia plebiscitaria¹¹. All’interno di tale dinamica di sviluppo la metafora sportiva, specie quella del calcio, assume negli anni Novanta un significato esemplare di rottura, tracciando un netto spartiacque fra la I e la II Repubblica.

Il momento della svolta coincide con il *Discorso di autopresentazione* della “discesa in campo” (26 gennaio 1994) del magnate finanziario S. Berlusconi che, all’inizio degli anni Novanta (grazie alla legge Mammi), si impadroniva delle maggiori reti televisive private. Il discorso inaugurale di Berlusconi segna un’inversione di rotta radicale del linguaggio politico, “un prima e un dopo nel linguaggio della politica” (Gualdo, 2004). Esso traccia

⁹ Così, nella campagna elettorale del 2006 si è parlato di *listone* del centrosinistra e si è proposto un *partito unico* del centrodestra, dimenticando però che questi due vocaboli erano stati già utilizzati sotto il regime fascista.

¹⁰ Un altro aspetto importante sotto un profilo politolinguistico è quello che Cedroni chiama “neutralizzazione della *policy*” (la politica, vista nella dimensione dei processi decisionali), ossia l’impossibilità da parte dei politici di tradurre sul piano pratico le *issues* politiche in progetti coerenti, funzionali all’interesse del Paese.

¹¹ Si segnala all’attenzione il continuo appello al “popolo sovrano” e al carattere irrevocabile del mandato politico, ricevuto dagli elettori. Questo indipendentemente da mutamenti dell’indice di consenso, intervenuti nel corso della legislatura, come è emerso chiaramente dall’evoluzione politica in Italia di questi ultimi mesi.

un netto limite di demarcazione fra l'oscuro politichese della I Repubblica, ancorato al modello ‘partitocentrico’, e un linguaggio politico nuovo (l’antipolitichese), ispirato ad un modello ‘leaderistico’ e ‘candidatocentrico’. Il discorso della “discesa in campo”, che segna l’ingresso in politica del Cavaliere Berlusconi, viene subito potentemente veicolato e amplificato dal medium televisivo. Nella sua azione propulsiva di cassa di risonanza e di filtro modellante, tutt’altro che neutro, della comunicazione politica, il mezzo televisivo svolgerà a partire da questo momento il ruolo di elemento propellente per l’attuazione di una strategia di marketing politico, cooperando efficacemente alla costruzione del consenso. La novità più dirompente del Discorso della “discesa in campo” è un impianto discorsivo chiaro ed essenziale, privo di contorti giri di parole e assai vicino al registro parlato. Il suo maggiore punto di forza è la suggestione della metafora del calcio (“discesa in campo”).

Sulle ragioni dell’identificazione del calcio con la politica Bolasco osserva: “La prima ragione, quella fondamentale, è la riduzione dell’universo politico a quello del gioco per semplificare i concetti e farsi intendere. Il nuovo linguaggio tende a semplificare ma non ad educare chi ascolta alla complessità del discorso politico reale. Inoltre, l’associazione con un’attività di gioco serve a dare una connotazione positiva al discorso politico dal punto di vista emotivo” (Bolasco et al., 2006: 94). Facendo leva sulla suggestione popolare della metafora calcistica, il Cavaliere Berlusconi cavalca il sentimento di disagio e l’avversione da parte dell’elettorato nei confronti della politica del passato¹², travolta dalle inchieste giudiziarie di Tangentopoli che aveva portato alla dissoluzione dei vecchi partiti. L’approccio comunicativo innovativo, informale e amichevole, introdotto dal Cavaliere nel 1994, è quello di chi incarna di fronte all’opinione pubblica le qualità aziendali del professionista dell’impresa, segnalandosi all’attenzione con la novità di uno stile comunicativo aziendale. Si tratta di uno stile colloquiale basato su modalità comunicative chiare ed essenziali¹³, accessibile a tutti e distante anni luce dal linguaggio fumoso e criptico della I Repubblica (si pensi a ‘equilibri avanzati’ o a ‘convergenze parallele’ di Aldo Moro). Il manifesto programmatico della neolingua berlusconiana, all’insegna del ‘nuovismo’, racchiude i tratti più peculiari dell’oratoria berlusconiana. Anzitutto, il paradigma del rispecchiamento con la gente, attuato attraverso un linguaggio semplice e andante, vicino ai modi del parlato¹⁴, riflesso di una forte volontà di svecchiamento del linguaggio politico precedente. A segnalarsi è soprattutto la novità di un linguaggio allusivo e infarcito di

¹² Galli de’ Paratesi sottolinea come la diffusa aspirazione ad un cambiamento radicale del modo di fare politica e del linguaggio dei politici venisse espressa da Berlusconi già in un discorso elettorale nel 1994: *Nel 1993 c’era una gran voglia di rinnovamento del modo stesso di fare politica, una voglia di rinnovamento del modo di esprimersi della politica. Non più quel linguaggio da templari che nessuno capiva: si sentiva il bisogno di un linguaggio semplice, comprensibile e concreto* (Berlusconi, 1994, in Galli de’Paratesi, 2004: 85).

¹³ In apertura di discorso affiora una delle costanti della strategia comunicativa del Cavaliere: l’isotopia della famiglia e il richiamo al nucleo semantico degli affetti, che assicura una forte coerenza semantica nel testo: *L’Italia è il Paese che amo. Qui ho le mie radici, le mie speranze, i miei orizzonti. Qui ho imparato, da mio padre e dalla vita, il mio mestiere di imprenditore* (Berlusconi, *Discorso della discesa in campo*, 26. 1. 1994).

¹⁴ L’avvento di un linguaggio chiaro e concreto, costellato di metafore calcistiche, venne definito dal giornalista Indro Montanelli “lo stile di un alieno che, invece di perdersi nei cieli astratti delle

metafore sportive, adottato da Berlusconi (*squadra di governo, mettere in campo, scendere in campo, Forza Italia, Forza azzurri*) con degli elementi concettuali trasgressivi, tra cui il ‘leaderismo’ e ‘antistatalismo’¹⁵.

4. La metafora del calcio e la ‘neolingua’ di S. Berlusconi

Di fronte al discorso della “discesa in campo”, agganciato al paradigma del ‘nuovo’ e caratterizzato dall’elemento innovativo della metafora del calcio l’esperto di sondaggi Renato Mannheimer ha affermato: “Nella vittoria di Berlusconi oggi non si sa ancora quanto giocasse un ruolo importante o anche decisivo una componente comunicativa e ha vinto perché ha inventato un nuovo linguaggio politico” (Mannheimer, in Bartezzaghi, 2011: 214). Quali sono i principali meccanismi di funzionamento della *neolingua* del Cavaliere, con un largo uso della metafora calcistica? Ci troviamo di fronte ad un processo di commistione in un unico lessico e in un’unica sintassi di due sfere apparentemente incompatibili: il calcio e la politica, fusi insieme in un singolare amalgama. Per effetto di tale operazione di commistione concettuale il linguaggio del calcio diventa la ‘neolingua’ della politica, facendo confluire lo stadio e le tifoserie in Parlamento e viceversa. La lingua del calcio diviene così una componente essenziale della lingua ufficiale della Seconda Repubblica. Un impulso determinante in questo senso lo hanno certamente dato i *media*, specie il medium televisivo¹⁶, quintessenza della comunicazione della nostra società, che trasforma il calcio, con i suoi idoli e passioni nazionali, nell’esperanto della cultura televisiva di massa, spostando il fulcro del dibattito politico dalle sedi istituzionali all’arena mediatica.

L’episodio più clamoroso di populismo mediatico è la firma del ‘contratto’ con gli italiani, sottoscritto solennemente da Berlusconi il 7 maggio 2001 nella trasmissione televisiva “Porta a Porta” di Bruno Vespa, cui fece seguito la sua trionfale vittoria alle elezioni politiche di quell’anno. Una funzione di primo piano all’interno della strategia comunicativa mediatica messa in campo da Berlusconi viene svolta da un ricco inventario di simboli e metafore calcistiche (*mettere in campo, squadra di governo, fare catenaccio, entrare a gamba tesa, convocazione degli azzurri*) capaci di mobilitare e compattare idealmente l’intera nazione come la folla dei tifosi in uno stadio (*Forza azzurri, Forza Italia*). L’ampio utilizzo della metafora sportiva sottintende quindi una scelta strategica di fondo e un’operazione di riassetto del mondo che punta a contaminare e rovesciare gli elementi del codice valoriale di riferimento. A tale riguardo Bolasco osserva: “La scelta che una cultura

grandi strategie ideologiche, affrontava, con parole di tutti i giorni, dei problemi di tutti i giorni” (Montanelli, in Dardano, 2002: 256).

¹⁵ Attraverso il forte appello al rapporto diretto tra leaders ed elettori viene enfatizzato il carattere vincolante del mandato politico: [...] sì, è vero, *la legge è uguale per tutti ma per me è più uguale che per gli altri perché mi ha votato la maggioranza degli italiani* (“Berlusconi in aula: processo inventato”, in *La Repubblica*, 17. 6. 2003).

¹⁶ Che ‘parlare per immagini’ fosse considerato da Berlusconi caposaldo della sua nuova strategia comunicativa lo testimoniano le parole: *Ricordate che è sempre meglio parlare per immagini. Ogni volta che andate dai vostri clienti parlate per immagini piuttosto che per concetti. La logica convince ma viene presto dimenticata. Invece l’immagine colpisce e viene sempre ricordata* (Berlusconi, in Bartezzaghi, 2011: 212).

fa delle metafore definisce la fisionomia di quella cultura e della sua rappresentazione del mondo che viene cristallizzata nelle formazioni metaforiche [...] attraverso l'impiego della metafora, nell'indicare una cosa con un'altra si opera un avvicinamento, un paragone, si mettono a fuoco alcune caratteristiche di un oggetto, quelle condivise, e in ombra quelle non condivise con l'oggetto che si sceglie come pietra di paragone” (Bolasco *et alii*, 2006: 90–91). La metafora (in particolare quella del calcio) ‘giocando’ sulla messa a fuoco parziale degli oggetti del proprio discorso, come spostamento selettivo del significato di una cosa nominandone un'altra, rappresenta un'operazione preminente, funzionale alla strategia di costruzione del consenso e all'esercizio del potere. La metafora sportiva del calcio (cfr. Semino-Masci: 1996) si sposa con la strategia dell'indeterminatezza, perseguita da Berlusconi, mettendo in ombra, tendenziosamente, le differenze semantiche, nonché uniformando il senso delle cose. Elemento inscindibile della strategia della genericità è l'impiego di ‘elenchi’ che servono a mescolare e sovrapporre i significati di certi vocaboli, come nel caso dei vocaboli *libertà* e *liberismo*, presentati da Berlusconi, come interconnessi tra loro solo per il fatto di figurare insieme nella stessa lista¹⁷.

Il calcio per il Cavaliere (proprietario dal 1986 della squadra del Milan) rappresenta, soprattutto agli inizi della sua carriera politica, una formula magica, una sorta di ‘totem’, in grado di simbolizzare tutto ciò con cui lui idealmente si identifica. ‘Squadra’ è il gruppo dei collaboratori politici, ‘discesa in campo’ evoca il momento epico del suo ingresso nell’arena politica, enfatizzando il ruolo di *leadership*, giocato chiaramente fin dall’inizio in termini più verticali che orizzontali¹⁸. Caposaldo della nuova strategia comunicativa è il paradigma del ‘rispecchiamento’ che punta sulla contrapposizione dicotomica fra ‘male’ e ‘bene’, fra ‘vecchio’ e ‘nuovo’, fra ‘prima’ e ‘dopo’. La ‘discesa in campo’ rappresenta “un momento sacro e irripetibile che avrebbe cambiato i destini del gruppo di riferimento dell’enunciatore che si pone come portavoce e interprete di un immenso gruppo di pari, la maggioranza degli italiani” (Statera, 1994: 94). La metafora calcistica compensa l’assenza di una struttura argomentativa (Bartezzaghi parla di “**sostituzione della logica argomentativa con l’evocazione suggestiva**”) caratterizzando l’operazione di ‘ricreazione’ del mondo, con la messa in scena di fatti, reali o fantastici. Alla luce della somiglianza strutturale e funzionale del linguaggio mitico con quello politico, il discorso fondativo berlusconiano, intriso di metafore sportive “è interpretabile come l’equivalente di un mito delle origini. Mentre però il mito genuino rappresenta un momento esemplare condiviso da un intero popolo, il falso mito è utilizzato tendenziosamente dalla propaganda politica per uno scopo politico” (Miceli, 1973: 51).

¹⁷ L’espiediente dell’elenco rappresenta un procedimento assai frequente nei discorsi politici. Fairclough, esaminando i discorsi di Tony Blair, afferma: “Il discorso politico del New Labour è pieno di [...] elenchi. I fattori di questi elenchi vengono considerati connessi tra loro solo nel senso che appaiono insieme [...] manca un tentativo di spiegazione che cerchi di specificare rapporti più profondi tra i singoli elementi. Lo scopo finale, è legittimare la logica delle apparenze” (Fairclough, 2000: 41).

¹⁸ “È lui, il cavaliere che ‘scende in campo’, evidentemente da un luogo più alto, e non è una qualche struttura collettiva a delegarlo [...] può scendere solo chi prima stava in alto, in senso metaforico naturalmente, e quindi questa ‘discesa in campo’ ha qualcosa della degnazione e della superiorità di chi ha già vinto prima di combattere. Tutta la campagna elettorale di Berlusconi sarà segnata da questa implicatura di superiorità, tacita, ma martellante” (Volli, 1995: 194).

La metafora sportiva, uno dei maggiori punti di forza della neolingua berlusconiana, associata alla strategia semplificante della vaghezza, si colloca idealmente nella cornice di una tavola mitica fondativa, ancorata ad una visione quasi teocratica della politica che sottintende un accordo fiduciario non negoziabile, quasi plebiscitario. La dimensione mitica, legata all'uso delle metafore sportive, contribuisce ad amplificare il senso di un'adesione collettiva incondizionata al progetto politico di Berlusconi. Un esempio emblematico è il discorso celebrativo, pronunciato a Roma il 24 gennaio 2004 all'EUR (Palazzo dei Congressi), dove l'io narrante dell'oratore si dilata in un *noi* maiestatico con funzione 'inclusiva', come somma cioè di tutto il popolo: *Noi siamo scesi in campo non solo per salvare l'Italia e per cambiarla, ma anche per cambiare il modo stesso per fare politica, non ne possiamo più di quello che ho definito come il teatrino della politica.*

La drastica cesura con il passato, implicita nella neolingua, viene attuata attraverso un uso insistente della metafora del calcio, capace di mobilitare l'intera nazione, dando l'*input* ad un progetto di ricreazione del mondo¹⁹, finalizzato ad uniformare il codice valoriale delle cose. Configurandosi come meccanismo cognitivo inscindibile dall'apparato semiotico del 'berlusconismo' (definito da Bartezzaghi "ontologia del reale") la metafora del calcio diviene il tramite ideale di un'adesione collettiva incondizionata ad un'immagine-mondo, ridotta alle dimensioni di uno stadio. La metafora calcistica, nelle sue forti connotazioni simboliche, acquista così il significato emblematico della discesa dal cielo del salvatore²⁰, investito della missione di cambiare e redimere il mondo, esposto alla minaccia comunista. Si inquadra in tale ottica il potere evocativo, racchiuso nella frase allusiva, inquietante "c'è un pericolo per il paese" contenuta in quello che è stato chiamato *Il primo discorso*, pronunciato a Roma al Palafiera il 6 febbraio 1994. Dell'universo di metafore agganciate alla strategia semplificante dell'indeterminatezza fa parte integrante la figurazione metaforica allusiva "pericolo strisciante" (cfr. Bolasco *et alii*, 2006: 85) con la quale Berlusconi evoca, in modo indiretto e obliquo, un'incombente minaccia comunista²¹, giocando abilmente sul sentimento inconscio della paura, legato all'immagine viscida e ripugnante di un rettile. La minaccia comunista viene evocata nel *Primo discorso* con toni allarmanti, potenziati dall'uso dell'ellissi: [...] *abbiamo deciso invece di dare una risposta diversa, perché abbiamo sentito che si profilava un pericolo [...] c'era nell'aria una grande paura, un grande timore [...] una minoranza che ci avrebbe inflitto un futuro soffocante e illiberale.*

Il ruolo strategico svolto da alcuni slogan anticomunisti, che puntano sul massimo coinvolgimento emotivo del destinatario del messaggio, viene supportato dall'artificio

¹⁹ La metafora calcistica è interpretabile "come il segno qualificante dell'esigenza di risistemare il mondo, in modo da poterci vivere sicuramente e che corrisponde a livello strutturale profondo al bisogno di possederne l'organizzazione" (Miceli, 1973: 52).

²⁰ "Si tratta di teologia politica allo stato puro, cioè trasposizione di schemi mentali e suggestioni dalla teologia alla politica. È una forma mentale perenne e universale, ricorrente nella storia delle irruzioni in politica di tutti i salvatori che si accollano compiti provvidenziali. Gli 'unti del Signore' che gli uomini comuni devono riconoscere, fanno la loro apparizione nella storia in ogni momento di difficoltà" (Zagrebelsky, 2010: 67).

²¹ La parte iniziale del *Primo discorso* si chiude con la metafora bellicistica, carica di pathos, evocatrice della dimensione agonico-sportiva: "[...] è per questo che abbiamo risposto a questa specie di chiamata alle armi.

retorico dell'ellissi (l'aggettivo *diversa*) che suggerisce un implicito paragone senza specificare il suo secondo termine²². L'uso astuto e privilegiato dell'espeditivo delle metafore sportive, legate soprattutto al calcio, attiva un costante scambio metaforico di significati fra il mondo del calcio e quello della politica, trasferendo lo scenario di uno stadio in parlamento e viceversa. Quello della metafora sportiva è quindi uno degli artifici retorici più frequenti ed efficaci, utilizzati dal Cavaliere nel contesto di una 'neolingua' che tende ad appiattire e sovvertire il significato delle cose. Ci troviamo di fronte ad un processo simile, come si avrà modo di dire più avanti, a quello che si svolge nel romanzo *1984* di G. Orwell (1948), sotto il segno comune, cioè, della contrazione del linguaggio e di una progressiva inibizione del pensiero. La suggestione esercitata dalla metafora calcistica nell'immaginario collettivo culmina con lo slogan politico-sportivo "Forza Italia". Il calcio diviene così una formula magica totalizzante, capace di incitare la folla di sostenitori-tifosi, identificabile con le classi medio-basse della borghesia del Paese, così come i tifosi di calcio sugli spalti di uno stadio²³. Inscindibilmente fuse con le metafore del calcio sono quelle belliche che svolgono anch'esse la funzione di compensare la carenza di argomentazioni, attivando, attraverso la mozione degli affetti, un efficace meccanismo di rispecchiamento con l'elettorato. Le metafore belliche²⁴, destinate ad intensificarsi con gli anni, soppianteranno sempre più quelle del calcio, con il moltiplicarsi delle vicende giudiziarie di Berlusconi. Assieme alle metafore guerresche (*attacchi più micidiali; impresa temeraria; chiamata alle armi; macchina da guerra*) si segnala soprattutto all'attenzione la frequenza di vocaboli biblici che conferiscono un'aura di misticismo al movimento e ai suoi progetti, collegati con la missione salvifica attribuita da Berlusconi alla propria discesa nell'arena politica. Fra le espressioni più frequenti, legate al repertorio simbolico nella strategia comunicativa del Cavaliere, riflesso della tensione visionaria dell'enunciatore del messaggio, risaltano quelle di ascendenza mussoliniana: *la traversata del deserto, il nuovo miracolo italiano, il credo laico, le missioni del governo*.

Soprattutto nel decennio 1994–2004, che va considerato il periodo più vitale e pulsivo dell'azione politica di Berlusconi (nel maggio 2008 il Cavaliere è stato eletto *prime minister* per la quarta volta dal suo ingresso in politica) dominano nettamente le metafore

²² Sull'impiego strumentale da parte dei politici dell'ellissi riportiamo alcune osservazioni del linguista Beard, il quale, commentando lo slogan nella campagna laburista ('l'Inghilterra farà meglio col nuovo Labour') osserva: "L'effetto di ellissi è ottenuto usando una forma comparativa senza un vero paragone – meglio di che cosa? [...] il vantaggio di omettere il paragone è che permette a ciascuno di fornire il proprio quadro mentale, di che cosa può essere meglio-certamente meglio di come è adesso, ma in modo non specificato" (Beard, 2000: 62).

²³ Davanti alle porte del parlamento premono minacciosamente le sinistre che *pretendono di essere cambiate, ma portano con sé un retaggio ideologico che fa a pugni con le esigenze di una amministrazione pubblica che voglia essere liberale in politica, liberista in economia. Le nostre sinistre pretendono di essere cambiate, ma non è vero. I loro uomini sono sempre gli stessi* (Berlusconi, *Discorso della discesa in campo*, 26 gennaio 1994).

²⁴ Alcune metafore guerresche, utilizzate dal Cavaliere, evocano direttamente la dimensione agonica di una competizione sportiva: *io il successo me lo sono meritato, come Franco Baresi che si è fatto i suoi miliardi giocando da grande difensore* (7. 4. 1994); *questo esecutivo è da record* (30. 12. 2002); *avete un governo che è retto da un imprenditore e da una squadra di ministri* (21. 5. 2009).

calcistiche. Avversari calcistici e politici sono una cosa sola. L'Italia è “l'azienda Italia” e tutti devono “fare squadra” perché possa funzionare, “chi entra a gamba tesa” o “marcia contro” è un “nemico in campo”. Che il calcio e la politica siano per Berlusconi la stessa cosa²⁵ risulta chiaro quando nel 1989 a Barcellona confessa in conferenza stampa di ‘aver pregato Dio di far perdere i comunisti della Steaua Bucarest nella finale di Coppa campioni contro il Milan’. L'avversario sul campo di calcio prefigura il nemico assoluto, assegnatogli dal cielo²⁶. La metafora del calcio evoca quindi la dimensione agonistica della vita e una concezione politica leaderistica. La scenografia di uno stadio fa da cornice ad un linguaggio colloquiale e intimistico, come avviene nel discorso celebrativo all'EUR per il Decennale di Forza Italia il 26. 4. 2004, quando cantanti lirici intonano l'inno nazionale e quello del partito.

5. La neolingua di S. Berlusconi e il *newspeak* di G. Orwell

L'avvento della ‘neolingua’ segna il passaggio “dalla politicizzazione del calcio (paradigma della Prima Repubblica) alla calcistizzazione della politica, come metafora della Seconda Repubblica” (Porro, 1995: 42). Vale a dire, la contaminazione che Berlusconi ha attuato su entrambe, travasandole una nell'altra. Molti lavori in questi ultimi anni hanno analizzato il linguaggio di Berlusconi, i continui prestiti forniti dal pallone e le metafore tecniche sul proprio ruolo (“un grande centravanti al quale non passano la palla”). La neolingua, con la sua ibrida sintassi, infarcita di metafore calcistiche, diviene lo specchio di una sorta di rivoluzione copernicana. Il calcio smette di girare attorno alla politica, ma si fonde con essa in un inseparabile intreccio²⁷. Dietro la tendenza apparentemente innocua di ricorrere alla metafora calcistica si nasconde a giudizio di Galli de'Paratesi “un'operazione di manipolazione ideologica delle parole, creando brecce aperte a mistificazioni e futuri soprusi” (Galli de'Paratesi, 2004: 88). Si tratta, cioè, di una strategia comunicativa, mirata ad appiattire e degradare sia la lingua che il significato delle cose²⁸.

Alla nebbia delle parole oscure del vecchio politichese si sostituisce la nebbiolina di un linguaggio semplice e gradevole, ma fuorviante e vuoto nella sostanza: vino vecchio

²⁵ G.L.Beccaria (2010) ricorda che era stato proprio Berlusconi a dire nel marzo 2006 “Il calcio è metafora di vita: dai successi del Milan la gente ha capito che la mia è una filosofia vincente”.

²⁶ Il confronto-scontro negli stadi acquista così un significato totalizzante, fondendosi con la dialettica dicotomica ‘vecchio/nuovo’, ‘male/bene’, ‘comunisti/liberali’: *Possiamo dire che il nostro Paese è stato avvelenato e addirittura insanguinato da una sorta di guerra civile permanente, cinquantennale, che nessun Paese occidentale ha dovuto subire e della quale ancora oggi si stenta a percepire la portata e la tragicità* (Berlusconi, *Discorso celebrativo per il Decennale di Forza Italia*, 24 gennaio 2004).

²⁷ Il Milan-Fininvest diviene “un’impresa politica in gestazione, carica del significato berlusconiano di ‘nemico’ politico, di matrice tutta calcistica, perfetta per dividere nettamente il campo in due alla luce della logica del muro contro muro” (Porro, 1995: 74).

²⁸ Beccaria, pur riconoscendo il bisogno di svecchiamento dell'oscuro e complesso politichese di un tempo, segnala “l'uso ambiguo, teoricamente (o cinicamente) indifferenziato di parole piene, di quelle parole-guida colme da secoli di contenuti, e diventate improvvisamente dei gusci vuoti, nozioni elastiche buone a tutti gli usi, obbedienti a seconda dei casi alle convenienze: parole sacrosante, voglio dire, e di gran peso come giustizia, libertà, democrazia, improvvisamente distorte, manipolate” (Beccaria, 2010).

in bottiglie nuove. Quando si parla, come ha fatto Renato Mannheimer, di un “nuovo linguaggio”, viene spontaneo pensare al *newspeak*, formulato nel romanzo *1984* di G. Orwell, scritto nel 1948 e pubblicato l’anno seguente. È significativo che alcuni recenti spunti di riflessione del prof. G. Zagrebelsky (2010) coincidano con i risultati dell’indagine compiuta da G. Carofiglio (2010) sull’intreccio tra letteratura, politica ed etica. Entrambi indicano fra i riferimenti bibliografici più importanti G. Orwell che nel romanzo *1984* scrive un’utopia negativa: il mondo dove non vorremmo mai vivere. Il romanzo è la storia di ciò che accadrebbe, se si permettesse a certe ideologie di esercitare il potere in modo assoluto. Nello stato utopico di Orwell il massimo reato è pensare autonomamente. Lo slogan è: “chi controlla il passato, controlla il futuro: chi controlla il presente, controlla il passato”. L’unico pensiero ammesso è quello del *newspeak*, elaborato dai tecnici del Partito (*Soccing*), in cui ogni termine assume solo il significato voluto dal Partito, il cui capo (*Big Brother*) è invisibile ma onnipresente, controllando i membri del Partito attraverso l’occhio attento di telecamere installate nelle loro case. Il carattere peculiare del *newspeak* è “la progressiva riduzione del linguaggio che ha per effetto l’impoverimento e appiattimento, poi una vera e propria inibizione del pensiero” (Carofiglio, 2010: 26). Attuando un radicale rovesciamento del significato di parole chiave (*odio/amore, schiavitù/libertà*), vengono mantenute in vita solo quelle conformi al pensiero unico che viene ripetuto continuamente, in quanto ogni ripetizione allenta la capacità critica e comprime l’orizzonte mentale²⁹.

Nella neolingua omologante del Cavaliere il codice semplificato delle parole del potere riflette un’operazione eversiva che stravolge non solo il senso delle parole ma anche i contenuti delle cose. La ‘neolingua’, così come il *newspeak* di Orwell, restringe e ottunde il pensiero, mescolando e invertendo i significati delle parole (il ‘potere’ è ‘amore’, ‘libertà’ è ‘privilegio’, ‘giustizia’ è ‘arbitrio’). Certi vocaboli chiave, pur mantenendo l’involturo esteriore, vengono erosi, acquistando significati difformi da quello originario (*riforma, libertà, liberismo*). Si tratta “di un uso furbesco di accostamenti semantici, quasi giochi di parole, un modo per esorcizzare la ragione. Le strutture sintattiche semplici servono a formulare in modo comprensibile dei raggiri ingannevoli” (Bolasco *et alii*, 2006: 43). Assumono così un significato ambiguo vocaboli chiave come *stato* o *giustizia*, scindendosi in concetti dissociati, con connotazioni ora negative (‘stato’ *autoritario, padrone, criminogeno*), ora positive (‘stato’ *civile, liberale, moderno*) secondo che “si inquadrino o no nel proprio programma di trasformazione dello stato stesso” (Santulli, 2005: 92). L’obiettivo è quello di ridurre il mondo alle proporzioni di uno stadio, oscurando le differenze fra le cose mediante il largo uso di un frasario di parole consuete, sfruttando la suggestione delle metafore del calcio.

Si segnalano tuttavia alcune significative differenze fra la neolingua del Cavaliere e il *newspeak* di Orwell. La neolingua della II Repubblica è una lingua semplice ed essenziale, gradevole, anche se ripetitiva, basata su alcuni assiomi, giudicati inconfutabili. Un prodotto attraente, destinato ad un consumo di massa ed elaborato in modo da essere facilmente compreso e assimilato anche da persone di bassa cultura. Tutto l’opposto, quindi,

²⁹ Nel romanzo di Orwell l’obiettivo finale dell’operazione di smantellamento della lingua è affermare il dominio della ‘neolingua’, cioè la riduzione estrema del linguaggio e l’ottundimento della mente, grazie a cui si riesca “ad articolare il discorso nella stessa laringe, senza chiamare in causa i centri del cervello” (Orwell, 1948).

della neolingua orwelliana che punta sulla cripticità di un linguaggio, accessibile solo agli iniziati. Quello che più conta rilevare è che nell'universo semiotico berlusconiano ad essere ridotto “non è soltanto il sistema dell'espressione, come accadeva nella neolingua orwelliana o nell'LTI nazista, ma il sistema del contenuto, ovvero l'inventario stesso del dicibile e del comprensibile. Il compito parrebbe implicare una ‘hybris’ manicomiale ma è potentemente semplificato dal controllo dei luoghi della rappresentazione, in un orizzonte semiotico in cui quel che è vero si vede e quel che si vede è vero” (Bartezzaghi, 2011: 218).

A differenza di quanto avviene nello Stato di Orwell o nel Terzo Reich di Klemperer, nella neolingua di Berlusconi quello che soprattutto conta è mantenere il controllo della catena produttiva di opinione pubblica attraverso l'apparato di rifrazione mediale del potere. Comune ai linguaggi del potere³⁰ è la vocazione autoritaria della lingua, mirata ad alterare e sovvertire il significato delle parole e delle cose³¹, omologando e degradando il codice valoriale dei contenuti di riferimento. L'azione di restringimento e di contrazione del pensiero richiama alla mente le parole di L. Wittgenstein (1918): “limiti *del* mio linguaggio sono i limiti del *mio* mondo”. La manipolazione del linguaggio renderà impossibile pensare pensieri diversi da quelli imposti, consentendo il controllo totale del mondo. L'obiettivo finale dell'ideologia del potere (comune sia al *newspeak* di Orwell che alla ‘neolingua’ del Cavaliere) è un atto d'amore e di dedizione assoluta nei confronti di chi detiene il potere³².

Il successo della strategia di costruzione del consenso, attuata attraverso il mezzo suadente della neolingua, è reso possibile anche dal fatto che chi parla la ‘neolingua’, in quella che Dell'Anna e Gualdo (2004) hanno chiamato “faonda Repubblica”, soffre di singolari amnesie. Così c'è una parte dell'opinione pubblica disposta a credere alla fallacia argomentativa (sotto forma di ‘presupposizione’) che in Italia ci sarebbe stata la dittatura comunista e che il partito che ha più a lungo governato nel dopoguerra è stato quello comunista. “Quella dei politici è una lingua di facili costumi e dalla memoria corta; una lingua che fiuta, inseguì e divora le mode del momento. Una delle caratteristiche della comunicazione politica è lo schiacciamento sul presente” (Gualdo, 2006: 48). Il punto di forza della neolingua è l'arma corrosiva della ‘vaghezza’ che, puntando sul potere connotativo delle metafore del calcio, trasforma lo stadio in nazione, la nazione in stadio e i cittadini-elettori in una folla urlante di tifosi, divenendo così ‘metafora del potere’. C'è un universo sportivo e un universo politico da ridefinire, restituendoli ai propri ambiti di

³⁰ Lo slogan dell'amore, assai insistente nella neolingua di Berlusconi, come atto di totale sottomissione all'ideologia del potere, è il sigillo che chiude il romanzo 1984: “Ora, tutto era definitivamente sistemato, la lotta era finita. Egli era riuscito vincitore su sé medesimo. Amava il Grande Fratello” (Orwell, 1948).

³¹ Un esempio è l'uso ambiguo di ‘riforma’, il cui spessore semantico si scinde in un'ampia gamma di significati dissociati: ‘riforma’ è il superamento dell'articolo 18 dello Statuto dei lavoratori; oppure un progetto fiscale di redistribuzione alla rovescia (con un netto vantaggio per i più ricchi) ma è anche un approccio all'immigrazione, improntato a xenofobia. Chi dissente dalle ‘riforme’, volute dal Grande Semplificatore (e quindi dal popolo) è avversario ‘sul campo’ e quindi ‘va espulso’, in quanto ‘gioca’ contro la ‘squadra di governo’, cioè contro l'Italia.

³² Al paradigma dell'amore si ispira il volume, dall'evidente intento apologetico, *Noi amiamo Silvio*, edito da Peruzzo nel 2010, che raccoglie una serie di fotografie, momenti pubblici e privati del Cavaliere Berlusconi.

appartenenza. La “neolingua-malalingua”, funzionale all’esercizio del potere, costellata di metafore sportive e di volgari invettive, pone al centro dell’attenzione l’aspetto della funzionalità della parola, corrosa da un linguaggio mistificante. Quello che ci pare più grave è che alla diffusione di modelli disdicevoli di comportamento (non solo linguistici), contrari alla ‘grammatica del rispetto’, contribuisca proprio chi rappresenta al governo i cittadini. “Oggi è politicamente corretto il dileggio, l’aggressione verbale, la volgarità, la scurrilità. È politicamente corretta la semplificazione, fino alla banalizzazione, dei problemi comuni” (Zagrebelsky, 2010: 52).

6. Conclusioni

Di fronte al progressivo scardinamento del codice della lingua e dei valori civili di riferimento sotto la spinta di una neolingua omologante che trova uno dei principali elementi di forza nell’uso delle metafore sportive, stordendo la coscienza critica del cittadino-elettore, suona quanto mai attuale l’affermazione di Orwell in un articolo del 1946: “combattere contro il cattivo uso del linguaggio significa opporsi al declino della civiltà”. Spetta quindi alla cultura e alla ‘cultura della politica’ il compito di ‘rimettere la palla al centro’, restaurando la giusta misura delle cose, alterate da un uso tendenzioso delle metafore sportive, mirato a stravolgere e degradare il reale. L’obiettivo è quello di recuperare la dimensione prospettica ed etica della politica, senza la quale essa resterebbe schiacciata nella contingenza del presente. Restituire alla politica e alla lingua la dignità e autonomia dei loro reciproci ruoli significa recuperare il codice valoriale delle parole e delle cose, manipolate dalla ‘neolingua’ omologante, su cui fa leva il nuovo stile comunicativo, adottato dal Cavaliere Berlusconi. Senza cedere alle fallacie argomentative, nascoste fra le pieghe di un linguaggio semplice, ancorato al paradigma del *nuovismo* e infarcito di metafore sportive, la via per recuperare la funzione comunicativa della parola è a nostro giudizio quella indicata da Umberto Eco in un saggio sul discorso politico: “Il discorso politico che sostituisce alla dichiarazione persuasiva la formula incantatoria (e peggio se sotto alla formula magica si cela un messaggio segreto da stregone) rappresenta una realtà linguistica e civile che ogni comunità democratica deve corrodere con il limpido esercizio dell’analisi che demistifica” (Eco, 1983: 105).

Resumé. Poukázali sme na osobitnú rolu, ktorú v prechodnej fáze druhej republiky zohráva športová metafora v jazyku politikov, ktorý niektorí talianski lingvisti nazývajú ‘neolingua’. Za inovatívou, príťažlivou formou politického prejavu sa však skrýva zámer prevrátiť nielen jazykový systém, ale aj základnú podstatu vecí.

Bibliografia

- BARTEZZAGHI, S. (2011), "Il nuovo, il solare, il vero nella semiotica del berlusconismo", in: *MicroMega*, 2, Roma: Editoriale L'Espresso, 209–226.
- BEARD, A. (1999), *The Language of politics*, London: Routledge.
- BECCARIA, G. L. (2010), *Libertà è telefonare al questore*. [<http://www3.lastampa.it/libri/sezioni/parole-in-corso/articolo/lstp/373989/>, cit. 3-12-2011].
- BOLASCO, S., GALLI DE' PARATESI, N., GIULIANO, L. (2006), *Parole in libertà. Un'analisi statistica e linguistica dei discorsi di Berlusconi*, Roma: Manifestolibri.
- CAROFIGLIO, G. (2010) , *La manomissione delle parole*, Milano: Rizzoli.
- CEDRONI, L. (2010), *Il linguaggio politico della transizione. Tra populismo e anticultura*, Roma: Armando Editore.
- DELL'ANNA, M. V., LALA, P. P. (2004), *Mi consenta un girotondo, Lingua e Lessico nella Seconda Repubblica*, Galatina: Mario Congedo editore.
- DARDANO, M. (2002), *La Lingua dei media*, in: *La stampa nell'età della TV. Dagli anni Settanta ad oggi* (a cura di V.Castronovo e N. Tranfaglia), Roma – Bari: Laterza, 245–275.
- DEVOTO, G. (1939), "Lingue speciali. Le cronache del calcio", in: *Lingua nostra*, 1, 17–21, (ora in: G. Devoto, *Scritti minori*, vol. III, Firenze, 1972: Le Monnier, 164–169).
- ECO, U. (1983), "Il linguaggio politico", in: *I linguaggi settoriali in Italia* (a cura di Beccaria G. L.), Milano: Bompiani, 93–152.
- FAIRCLOUGH, N. (2000), *Blair; New labour, new language?*, London – New York: Routledge.
- GALLI DE' PARATESI, N. (2004), "La Lingua di Berlusconi", in: *MicroMega*, 1, Roma: Editoriale L'Espresso 85–98.
- GUALDO, R., DELL'ANNA, M. V. (2004), *La faonda Repubblica, La lingua della politica in Italia (1992–2004)*, San Cesareo di Lecce: Manni.
- GUALDO, R. (2006), *Tecniche di scrittura per i media*. [<http://www.unitus.it/scienzepolitiche/programmi/programmi-Isem-06-07/Tecn-scritt-media.pdf>, cit. 3-12-2011].
- KLEMPERER, V. (1947), *La lingua del Terzo Reich. Taccuino di un filologo*, Firenze: Giuntina, 1988.
- LIVOLSI, M., VOLLI, U. (1995), "Fra assenza e seduzione virtuale. Appunti sulla comunicazione di Silvio Berlusconi", in: *La comunicazione politica tra Prima e Seconda Repubblica*, Milano: Angeli, 193–197.
- MENGALDO, P. V. (1994), *Storia della lingua italiana. Il Novecento*, Bologna: Il Mulino.
- MICELI, S. (1973), *Struttura e senso del mito*, Palermo: Quaderni del circolo semiologico siciliano.
- MONTANELLI, I., in: Dardano, M. (2002), *La lingua dei media*, in: *La stampa nell'età della TV. Dagli anni Settanta a oggi*, Roma– Bari: Laterza, 245–275.
- ORWELL, G. (1949), 1984. [<http://bibliotecario.splinter.com/post/21188209>, cit. 4-12-2011].
- PORRO, N. (1995), *Identità, nazione, cittadinanza. Sport, società e sistema politico nell'Italia contemporanea*, Roma: ed. Seam.

- SANTULLI, F. (2005), *Le parole del potere, il potere della parola. Retorica e discorso politico*, Milano: Angeli.
- SIMONE, R. (1999), *La lingua cambia ci pensa il calcio a trasformarla*. [<http://ricerca.repubblica.it/repubblica/archivio/repubblica//1999/04/24/la-lingua-cambia-ci-pensa-il-calcio>, cit. 4-12-2011].
- STATERA, G. (1994), *Il volto seduttivo del potere. Berlusconi, i media, il consenso*, Roma: Seam.
- STELLA, A. (1988), *Il linguaggio sportivo*, in: *I linguaggi settoriali in Italia* (a cura di Beccaria, G. L.), Milano: Bompiani, 141–152.
- VOLLI , U. (2000), *Manuale di semiotica*, Roma – Bari: Laterza.
- WITTENBERGSTEIN, L. (1921), *Tractatus logico-philosophicus*, Torino: Einaudi, 1992.
- ZAGREBELSKY, G. (2010), *Sulla lingua del tempo presente*, Torino: Einaudi.

Zora Jačová
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislavě
Gondova 2
SK-814 99 BRATISLAVA
Repubblica Slovacca

Literatura / Littérature / Letteratura

LA REBELIÓN DE ELVIO ROMERO

Maksymilian Drozdowicz
Universidad de Ostrava

maksymilian.drozdowicz@osu.cz

Resumen. Elvio Romero is the most internationally known paraguayan poet, who was in exile in Argentina for 40 years, the author of several books on social issues. Special attention should be given to his interest in politics of Paraguay during the dictatorship of Stroessner (1954–1989) and his own spirit of rebellion of Rafael Barrett and also Spanish Miguel Hernandez. We investigate for how much he comes to Barrett's anarchism and how much he realizes requirements of complaint realism.

Palabras clave. Paraguay. Exilio. Revolución de 1947. Elvio Romero. Círculo *Vy'a raytý*.

Abstract. The rebellion of Elvio Romero. Elvio Romero is the most internationally known paraguayan poet, who was in exile in Argentina for 40 years, the author of several books on social issues. Special attention should be given to his interest in politics of Paraguay during the dictatorship of Stroessner (1954 – 1989) and his own spirit of rebellion of Rafael Barrett and also Spanish Miguel Hernandez. We investigate for how much he comes to Barrett's anarchism and how much he realizes requirements of complaint realism.

Key words. Paraguay. Exile. Revolution of 1947. Elvio Romero. *Vy'a raytý* Circle.

1. Elvio Romero y su tiempo

El año 1940 significa el punto de partida para el cambio, pero solamente en el campo poético, cuando aparecen las poesías de la española-paraguaya Josefina Plá (1909 – 1999), Hérib Campos Cervera (1905–1953), Julio Correa (1890–1953), con su lenguaje duro para sostener los valores humanos, de José Concepción Ortiz (1900–1972) y Elvio Romero (1926–2004)¹. Se forma el primer grupo poético nacional, *Vy'a raity* (“Nido de alegría”) en 1944 y el mismo Romero lo percibe así:

Año 1945. Un inquieto grupo de escritores, dentro de ese tenso clima de fervores cívicos, desplegaba su actividad en el Paraguay. Componían su núcleo, principalmente, Hérib Campos Cervera, Augusto Roa Bastos, Josefina Plá, Hugo Rodríguez-Alcalá. Intentaban ellos, en un país culturalmente postergado, actualizar nuestras letras al nivel de cuanto se hacía en el mundo; o, por lo menos, en América Latina. La Segunda Guerra Mundial llegaba a su término. Se produciría, a escala universal, un ascenso de las aspiraciones democráticas de los pueblos, un inusitado resplandor que también contagió al Paraguay, los escritores jugarían un relevante papel. Los poemas, los artículos, los cuentos estaban contagiados por las corrientes universales en boga. Poemas de Eluard, de Aragón, que eran los símbolos de la Resistencia francesa, aparecían traducidos. Las revistas y los suplementos literarios concitaban un interés sorprendente [...] Se nos hizo familiar el nombre de García Lorca, Cernuda, Aleixandre, Emilio Prados, Alberti, León Felipe y, entre los americanos, Neruda, Guillén, Vallejo, (González) Tuñón. [...] En ese clima de exaltación y embriaguez, publiqué mis primeros versos (en Pérez Maricevich, 2006).

Otra causa importante era el exilio político después de numerosos golpes de Estado a lo largo del siglo XX, especialmente después de la guerra civil fracasada, la del 1947. De este modo, los autores llegados a la Argentina salían de su enclaustramiento anterior, denunciaban las causas del empobrecimiento y envilecimiento de la cultura política paraguaya con una perspectiva más amplia. Indicando las evidentes desventajas del exilio como lo es el desarraigo y la soledad, habría que admitir que el destierro les había dado a los poetas y prosistas paraguayos una oportunidad de obtener una nueva óptica, llamada por Méndez-Faith como *el perspectivismo*. Por tal razón esta corriente suele ser llamada también de exilio (el exilio exterior o interior, más exactamente) (Méndez-Faith, 2009). Los poetas exiliados se sentían libres, pero tenían que soportar varios ataques que llegaban desde el entorno dictatorial, acusados de conspirar contra su patria y promover el antinacionalismo. Los ejemplos de Gabriel Casaccia y Augusto Roa Bastos sirven como muestra de esta desacreditación (cf. Plá, 1969: 649). En la poesía de exilio destacaron Hérib Campos Cervera, con su único libro, *Ceniza redimida* (1950), que se ha constituido como *una voz popular y cantor del exilio*, y Elvio Romero, ambos con el *carácter comprometido con la realidad nacional* (Méndez-Faith, 2009: 110).

Elvio Romero, nace en Yegros, en el departamento de Caazapá. Pasa su niñez en el campo donde mayoritariamente se habla guaraní. Debido a la pobreza de su padre, vive modestamente mientras su padre busca la sobrevivencia de la familia teniendo varios oficios, ninguno de ellos fructíferos: labrador de imágenes de santos en madera y su vendedor,

¹ Francisco Pérez-Maricevich da la fecha errónea de la muerte del poeta, 2003.

malabarista, dueño de un tiovivo. Recorría con su padre los pueblos de los departamentos de Caazapá, Paraguarí y otros, ayudando en la calesita de caballitos y haciendo malabardismos frente a los niños pueblerinos. También veía cómo su padre tallaba figuras de los santos de madera, lo que encontró luego la inspiración en un poema, donde un personaje temblándole, jadeante, la camisa, / fabrica santos, leve la sonrisa, / barcino guante de sudor la mano² (Pérez-Maricevich, 2006). También la madre del futuro poeta tuvo una fuerte influencia sobre él, especialmente por la poesía que leía a su hijo. Su vocación poética despierta al encontrar él un viejo cuaderno con los recortes de poesías pegados y colecciónados por su madre. Eran los textos de Rubén Darío, de los mexicanos Manuel Gutiérrez Nájera, Amado Nervo y del español Gaspar Núñez de Arce. Una vez teniendo en sus manos ese cuaderno, empieza a leerlo hasta aprender de memoria los poemas encontrados. A Elvio no le entusiasma frecuentar las clases y se pasa los días jugando con los chicos del pueblo, trepando árboles y bañándose en los arroyos, pescando y cazando. En aquella época sueña con ser carretero como sinónimo de un ser libre. Antes de acabar los diez años se muda con la familia a Asunción y el muchacho puede completar su escuela primaria, frecuentar los estudios secundarios. Luego viene a estudiar en el renombrado Colegio Nacional y, sintiendo el tedio y por el aburrimiento y falta de interés deja sus estudios inconclusos.

Conoce en una cafetería asuncena al conocido poeta y dramaturgo Julio Correa quien participa en las disputas culturales. Siendo curioso, sensible, escribiendo a escondidas sus primeros poemas, le muestra su producción. Éste le alaba y anima a seguir escribiendo y, entrando en las tertulias del grupo *Vy'a raity* (Nido de alegría) conoce más a otros autores: Hérib Campos Cervera, Josefina Plá, Augusto Roa Bastos. Allá descubre a los poetas españoles de la generación del 27 y a los franceses de la Resistencia. Dice el mismo, citado por Francisco Pérez-Maricevich (2006). Debido a su compromiso político y por el fracaso de la revolución de 47, Romero debe huir a la Argentina, atravesando el Chaco paraguayo. Hugo Rodríguez-Alcalá sugiere que el poeta cruza el semidesierto chaqueño con los primeros poemas suyos en mano y luego los entrega a los poetas que le ayudan a editar de inmediato. Francisco Pérez-Maricevich afirma, sin embargo, que durante la huida de Romero se le pierden todos los textos y de ahí que él debe reconstruirlos de memoria y reescribirlos de nuevo. Nace de este modo el volumen titulado *Días roturados* (1948) que se publica gracias a los contactos que el poeta paraguayo establece con Nicolás Guillén y con Rafael Alberti quien a su vez prologa el poemario en forma de un poema dedicatorio en redondillas (cf. Bordoli Dolci, 1988: 38). El libro abarca los textos dedicados a la revolución paraguaya e inicia la larga producción poética en el exilio³.

Durante la dictadura de Stroessner Romero fue leído intrafronteras por haber sido declarado el poeta de “utilidad pública”. Pudo ser leído como para mostrar la tolerancia del dictador frente al poeta reconocido internacionalmente, pero no pudo actuar activamente. La dictadura tomó una curiosa doble postura frente a este autor paraguayo. Peiró Barco subraya:

² El fragmento de “El santero”, de *El sol bajo las raíces* (1952 – 1955).

³ En cierto lugar Elvio Romero llamó a su exilio *una paz terrible*.

[...] la censura era aplicable en lo político, no en lo artístico, y hay una diferencia notable entre el autor con las letras fijadas en el papel y el escuchado. Stroessner había prohibido solamente algunas obras literarias, en realidad más por motivos personales y socioliterarios que por su contenido político; más por la participación del autor en la política activa de oposición dentro del país, como le ocurrió a Rubén Bareiro Saguier, que por la ideología desplegada en un texto (cf. Peiró Barco, 2005: 197–199).

Producido el derrocamiento de Alfredo Stroessner, pudo regresar al país donde tomó contacto con sus amigos y colegas paraguayos. Fue miembro de número de la Academia Paraguaya de la Lengua Española y socio del PEN Club del Paraguay. Ocupó un cargo diplomático en la Embajada del Paraguay en Buenos Aires⁴. Viajó mucho por gran parte de Europa, América, Asia y África para asistir a *congresos, festivales, reuniones y encuentros dando magistrales lecturas de sus poemas y ofreciendo conferencias sobre asuntos literarios con notable penetración crítica* (Pérez-Maricevich, 2006). Gracias a ellos daba a conocer la poesía paraguaya y testificó lo injusto que sucedía en su país natal.

2. Obra

Elvio Romero es la voz poética paraguaya más conocida en el mundo hispanohablante. Entre su obra poética, destacamos *Días roturados* (1947), *Resoles áridos* (1948–49), *Despiertan las fogatas* (1950–52), *El sol bajo las raíces* (1952–55), *De cara al corazón* (1955), *Los innombrables* (1959), *Esta guitarra dura* (1960), *De cara al corazón* (1961), *Destierro y atardecer* (1962), *Un relámpago herido* (1963), *Libro de la migración* (1966), *El viejo fuego* (1977), *Flechas en un arco tendido* (1983), *Los valles imaginarios* (1984), *Despiertan las fogatas* (1986), *El poeta y sus encrucijadas* (1991), *Flecha en un arco tendido* (1995). A sus libros pertenecen *Antología poética* (1965) y *Los mejores poemas* (1996), más una selección de doce poemas publicada en el Ecuador en la década del 70, y —finalmente— dos volúmenes de *Poesías completas* (1990) [en adelante: PC].

Romero era también ensayista, escribiendo sobre Miguel Hernández y prologando dos libros de él: *Viento del pueblo. Poesía en la guerra y Cancionero y romancero de ausencias*⁵. Romero preparó la edición de las *Obras completas* de Hernández para la Editorial Losada en Buenos Aires, publicó la monografía *Miguel Hernández – destino y poesía*⁶. Dio conferencias y dedicó varios ensayos a los autores del canon universal, por ejemplo a Francisco de Quevedo, Rubén Darío, Nicolás Guillén, Rafael Alberti, Pablo Neruda, León Felipe, Federico García Lorca y otros, que dieron origen al volumen titulado *El poeta y sus circunstancias*⁷, por el cual obtuvo el Premio Nacional de Literatura en el Paraguay, en 1991, otorgado por el parlamento del Paraguay por primera vez al mejor autor nacional⁸.

⁴ <http://sololiteratura.com/elvio/elviobiografia.htm> [11. 1. 2012].

⁵ Miguel Hernández, *Cancionero y romancero de ausencias*, (1938–1941), prólogo de Elvio Romero, Buenos Aires: Lautaro, 1958.

⁶ Buenos Aires: Losada, 1958, reedición en 1979.

⁷ I edición Asunción: RP Ediciones, 1991; II edición – Asunción: El Lector, 2002.

⁸ El Premio Nacional de Literatura es otorgado cada dos años.

(Méndez-Faith, 1996: 237–238). En el último de sus libros, *Fabulaciones*, el poeta reúne sus escritos breves con anécdotas, recuerdos y vivencias⁹.

Elvio Romero expresaba en su poesía el sentir de su pueblo siendo uno de los representantes más prolíficos del vanguardismo social en la línea de Hérib Campos Cervera e incluso de Pablo Neruda. Es autor de más de una docena de libros poéticos traducidos a una docena de lenguas. Su obra fue comentada por los grandes autores latinoamericanos. Por ejemplo Gabriela Mistral indica que su poesía es muy cercana a la tierra paraguaya y Miguel Ángel Asturias llamó su poesía como *invadida por la vida, por el juego y el fuego de la vida*. Méndez-Faith reconoce que el destino y la vivencia de Elvio Romero, expresados especialmente en su poemario *Los valles imaginarios* le asemejan a la experiencia del novelista Gabriel Casaccia: es la misma imagen de la sociedad de los desterrados que resulta de la novela casacciana *Los Huertas* (1981). Romero, igual que Casaccia explota esta *concepción sisifesa* de la posibilidad del cambio político, donde prevalece *la idea del no exit o del “eterno retorno” explícita o implícita en toda su narrativa* (cit. en Benisz, 2009: 7). En *Los valles imaginarios* Elvio Romero recrea desde Buenos Aires al Paraguay dormido políticamente, igual como lo hace Casaccia en sus novelas (cf. Benisz, 2009: 7–8). Un rasgo barrettiano en Romero es su postura intelectual independiente, al mismo tiempo izquierdista, creemos que la única válida en estas circunstancias. Adherido a un socialismo democrático y a veces a un comunismo puro y pluralista (según Pecci, 2007: 41), Elvio crea una poesía importante que encuentra eco en su patria. Ya desde el Paraguay dictatorial en los años 60 Roque Vallejos da noticia de la importancia de la poesía del exilio de Romero, cuya *voz flamígera abre fuego* en su libro *Días roturados*, además su escritura *huele más a pólvora, a reguero del cuerpo ensangrentado*, según ha escrito en el prólogo el mismo Rafael Alberti. Vallejos reconoce en él un creador de *una poesía subterránea y vigorosa* (Vallejos, 1967: 40). La trayectoria poética de Elvio Romero es impensable sin el exilio, también su éxito editorial depende del destierro. Desde la perspectiva del destierro puede levantar su voz contra la dictadura y siente, en la expresión de Ángel Esteban, *una sincera atracción nativista por su tierra* (Esteban, 2008: 746–747).

El nivel de la poesía de Elvio Romero está asegurado y no cabe duda de que él pertenece a los más destacados —por lo menos no duda en afirmarlo José Vicente Peiró Barco (2005: 195–200)__. Como afirman dos autores, Hugo Rodríguez Alcalá y Dirma Pardo de Carugati (p. 132 de la obra citada) Romero es *el poeta paraguayo más fecundo y más leído fuera de su país* y el que *hace de la poesía su quehacer absorbente con tenacidad y éxito ejemplares*. Logra Elvio Romero tener una voz totalmente propia. Por la semejanza del estilo y por ofrecer Rafael Alberti una introducción a un tomo de su poesía vemos que estos dos personalidades tienen algo en común. Asevera José Vicente Peiró Barco que su obra se encuadra dentro de la poesía hispanoamericana social y lo vincula no tanto con Rafael Barrett como lo hacen otros autores sino más con la lírica de denuncia de Nicolás Guillén, Ernesto Cardenal, Pablo Neruda, Nicanor Parra y Manuel de Cabral. Por comparárselo con Cardenal o Neruda se puede deducir que él es el autor de protesta, de denuncia y de vivo sentido social que va en contra de la corriente claudicatoria presente durante decenas de años en el Paraguay del régimen de Alfredo Stroessner, también el dictador latinoamericano por antonomasia.

⁹ Asunción: El Lector, 2000.

Siguiendo las reflexiones de Peiró Barco, mencionamos que Elvio Romero en el siguiente volumen suyo, *Resoles áridos* queda influenciado por Miguel Hernández. En *Despiertan las fogatas* Elvio Romero se refiere al pasado reciente de la guerra contra Bolivia, denunciando estos *feroces puñetazos extranjeros*. En este poemario, según asegura Peiró Barco (p. 196–197) ya deja paulatinamente el canto a la lucha armada cambiando un poco de registro y descubriendo más ahora su condición de exiliado. El sentido de quedar desterrado, fuera de su contexto nacional se nota también a primera vista en los títulos siguientes *Destierro y atardecer*, *Libro de la migración* o *El poeta y sus encrucijadas*, destacando no solamente el motivo de viaje, de trasladarse o vagar entre paisajes ajenos. En esta añoranza del exiliado se asemeja a su maestro Julio Correa, escribiendo por ejemplo una “Carta a Julio Correa” o a Hérib Campos Cervera, autor del famoso texto “Un puñado de tierra” quien está reflexionando sobre el suelo de su patria al tener en la mano un puñado de la tierra con huellas propias, tan cercana que hasta se la puede besar. A partir de *Despiertan las fogatas*, asegura Peiró Barco, Elvio Romero no expresa tanto el enojo y la rabia sino canta. Cambia la elegía y el himno por el canto, como expresa este proceso el investigador español. Sin embargo, no olvida su ideología antiimperialista y se vuelve en contra de las invasiones norteamericanas en el continente americano.

Como Campos Cervera descubre a su patria en un puñado de tierra, Elvio Romero se fija en la madera. Quiere que la madera se convierta en un puño duro y difícil de quebrar, el motivo del poema “El cuerpo de madera” del libro *El sol bajo las raíces*¹⁰. Deja de ser abstracto y en aquel poemario escribe textos dedicados a las personas concretas, por ejemplo al músico y creador de la guaranía José Asunción Flores, también exiliado y autor de música de los textos desgarradores de Manuel Ortiz Guerrero. Rinde homenaje a todos los conocidos exiliados, perdidos a lo largo de la gran zona argentina. Busca solidaridad intercontinental lo que queda demostrado en el texto “Ruego al polvo guatemalteco”.

A partir de 1961, el año cuando publica *De cara al corazón*, Romero se vuelve intimista y su canto del amor humano evoluciona hacia el erotismo.

[...]
 Mi dulce y buena camarada, ahora
 nos cabe contemplar subir la aurora. (PC, I, 273 ss.)¹¹

3. Denuncia y rebelión

El peculiar interés los hombres de letras paraguayas a partir del inicio del siglo XX lo depositaban en la política o en las leyes, por lo cual de la escritura se ocupaban solo marginalmente. También faltaba un reconocimiento local para su labor. En un país sin bibliotecas, ellos trataban de conseguir libros de interés en el extranjero, para poder estar a tiempo con las corrientes del continente. A partir de la generación llamada del 1900, estaban en auge las tendencias costumbristas y patrióticas, cuestión ampliamente conocida y estudiada, por lo cual la aparición en los años 30 del siglo XX de una corriente crítica ha

¹⁰ PC, I, 172–173.

¹¹ “Sólo nos cabe ya”, en *De cara al corazón*.

constituido un *novum* en el ambiente monotemático y de expresiones uniformizadas de la literatura oficial. El incentivo directo lo ha sido la persona y obra de Rafael Barrett, y junto con éste, *una nueva filosofía, anárquica* de los que *no sabían lo que querían, pero sí lo que no querían* (Vallejos, 1967: 40)¹².

Habría que formular la pregunta en qué medida los poetas paraguayos eran “barrettianos”, o sea en quién aprecen claras alusiones al mismo Barrett o a su ideología. Como asegura Gregorio Morán, la noticia del olvidado Rafael Barrett —después de su muerte en 1910— la transmite por primera vez Josefina Plá quien le informa a Miguel Ángel Fernández y a otros autores de la promoción del 40 acerca del redescubrimiento de este periodista español (Morán, 2007: 32–33). El mencionado Miguel Ángel Fernández considera que el espíritu de rebelión barrettiano también le influenció a la misma Plá quien siguió la línea de Barrett gracias a su criticismo y su afán de mostrar plenamente a la sociedad paraguaya. Plá es más barrettiana en sus cuentos que no forman parte de este estudio, por lo cual hay que fijar la mirada en el otro representante de la poesía de exilio, Elvio Romero. En total, como se ha mencionado muchas veces en los trabajos parecidos, Barrett ha tenido una influencia directa y hasta ahora no reconocida plenamente en las letras paraguayas¹³. A modo de ejemplo, *Lo que son los yerbales*, el conjunto de artículos de Barrett, es el fundamento de un nuevo concepto periodístico en el Río de la Plata (Pecci, 2007: 34–35).

Julio Correa, descubriendo el talento de Elvio, lo anima a publicar los versos en la revista *El País* de la capital paraguaya. Mientras tanto Romero se interesa por Rafael Barrett y lo lee, inspirándose en su anarquismo humanitario. Barrett es una revelación para el joven Romero. Hugo Rodríguez-Alcalá y Dirma Pardo de Carugati destacan que *en Correa [el joven Romero – M. D.] tiene una suerte de maestro de indignación cívica; en Barrett, el evangelista de la justicia social* (Rodríguez-Alcalá / Pardo de Carugati, 1999: 161). Para Romero Correa era un poeta revolucionario muy valiente que no tenía reparos en atacar a los gobernantes con sus textos del teatro popular. De él aprende ser poeta comprometido, uniéndose más tarde al grupo comunista de Oscar Creydt¹⁴ y volviendo a ser militante él mismo. Lo mismo subraya Ramón Bordoli Dolci:

Desde el punto de vista ideológico, Romero recibe las influencias de Rafael Barrett a través de la lectura de sus obras; de Julio Correa con quien establece fuerte amistad; y de Oscar Creydt, dirigente del comunismo paraguayo (Bordoli Dolci, 1988: 38).

Elvio Romero nunca abandonó las ideas de izquierda. Fue un militante declarado y convincente, por eso era lógico para él unirse a las milicias revolucionarias. Al fracasar la revolución de 1947 huyó al exilio que duró cuarenta años de su vida, hasta 1989. Aunque se centró en la poesía “de servicio”, ya en su primer libro, *Días roturados*, se dirige hacia

¹² Afirmación de Josefina Plá.

¹³ Una opinión de Francisco Corral en su estudio monográfico sobre el pensamiento barrettiano (cf. Corral, 1994: 1). Se notan claras las alusiones barrettianas en Roa Bastos, quien mismo admite tener una deuda con el periodista y ensayista santanderino. Tanto más interesante sería buscar los rasgos del realismo crítico y de denuncia típicos de Rafael Barrett en Gabriel Casaccia y en Josefina Plá en lo que concierne a la mujer.

¹⁴ Los datos sobre Elvio Romero se encuentran en Rodríguez-Alcalá / Pardo de Carugati (1999: 161).

los de abajo (dirección que no abandonará jamás) y con la voz del pueblo para cantar la libertad. Romero mantenía una postura firme frente a la política y la militancia partidaria y por eso no se ha transformado en el bardo del partido, no hacía poesía exaltada y proselitista con pasiones de demágogo populista. Guardó su amistad con otros autores del exilio, Hérib Campos Cervera, Augusto Roa Bastos y Josefina Plá. Hay varios elogios de la crítica continental acerca de Romero. Una de las voces destaca que *había estado en la revolución y lucía la aureola de aquella patriada y ningún paraguayo ha sido y es poeta en forma comparable a Elvio Romero* (Bareiro Saguier, 2006: 106 y Rodríguez-Alcalá, 1988: 163). Bordoli Dolci sugiere que la poesía de Romero es *combativa y de aliento juvenil*, contiene *el rencor, la intransigencia y*

exulta su violento inconformismo en ásperos versos que cantan a la ausencia del hombre paraguayo muerto o encerrado en las cárceles, de acuerdo a lo inconstitucionalmente en uso (Bordoli Dolci, 1988: 39).

Y en sus textos se nota una cierta rebeldía contra la violencia en el Paraguay bajo Stroessner, contra la miseria de los campesinos olvidados y explotados, contra el exilio. También, como cualquier anarquista, Romero llama a tomar las armas y usar la fuerza para oponerse. Para estas premisas existen bastantes pruebas de sus textos que mencionaremos más adelante. Para luchar se necesitan tener pruebas contundentes de abusos. Por eso Elvio Romero primero denuncia el mal, el “dolor paraguayo”, igual como Rafael Barrett indica las zonas olvidadas de la esclavitud. Vemos en estos dos versos un fatalismo del país metido en miseria y muerte: *Tanto ver la pobreza... / tanto morir por dentro con los muertos* (PC I, 13)¹⁵.

El mencionado prologuista de su primer libro poético, el poeta Rafael Alberti indica la importancia del Paraguay en la creación romeriana. Es importante que el país tenga buenos gobiernos ya que los ya habidos han hecho mal trabajo y el Paraguay queda herido y medio muerto. La dedicatoria al libro *Días roturados* dice en un fragmento: “*A mi tierra: síntesis amarga del dolor y la violencia*”, lo que no permite dudar en el propósito expresado por Alberti:

[...]
 La patria encenada
 y herida se sostiene
 sin sueño y te mantiene
 el alma desterrada.
 Que nada la domina
 por mucho que le duela.
 Su corazón en vela
 de lejos te ilumina. (PC I, 10)¹⁶

¹⁵ “Las palabras no cuentan”, de *Días roturados*.

¹⁶ Rafael Alberti, “Elvio Romero poeta paraguayo”, en *Días roturados*.

En el mismo volumen de *Días roturados* aparecen más imágenes de lo destruido que es el Paraguay dictatorial. Viene una siguiente denuncia que proviene del poema “Ya en el camino”:

[...]
 habrá que ver la patria
 en una pesadilla con vidrios y gangrenas
 [...]
 habrá que morder siempre nuestra mano desnuda
 y detener la sangre que por la boca salta
 en un grito de rabia
 en este aprendizaje de ausencia involuntaria;
 [...]¹⁷

Nombrada directamente más arriba, aparece la rabia del poeta frente al cuerpo enfermo de la nación y vienen ganas de ser violento lo que se expresa con ese *morder* aunque sea *nuestra mano y detener la sangre que por la boca salta / en un grito*. Como en un buen texto impresionista aparecen en abundancia los verbos y sustantivos fuertes que tratan de establecer la función apelativa. Los elementos de Rafael Barrett los vemos claramente en el poema “Vértigo”¹⁸ – el texto que describe a todo el Paraguay. Su “geografía de violencia” está marcada por el “dolor paraguayo” que había sentido Rafael Barrett y con el tiempo se está extendiendo junto con la opresión. Por ejemplo en el norte paraguayo sufren los que luchan en el Chaco y en los tiempos de paz trabajan como peones en la tala de bosques (el sistema llamado obraje) o en la recolección del tanino. La característica de esta zona es demasiado breve pero llamativa: *El Norte, duro, un combatiente sable / de abierto corte-zón y de tanino; / furor de quebrachales.* Gracias a la lectura previa del ciclo barrettiano *Lo que son los yerbales* es fácil adivinar la realidad que puede aparecer en el Sur paraguayo:

El Sur, callado, una corola que abre
 con una mano antigua su silencio,
 su dolor, por el aire.

Un hedor calcinado de yerbales.
 Un verano que acecha entre las ramas
 y en el sudor se expande.

Con estas alusiones clarísimas se confirma que Elvio Romero sigue la línea de Barrett y poéticamente revaloriza los tópicos del creador del fenómeno literario del “dolor paraguayo”. Pero la imagen se amplía y observamos también la región central, entre Asunción y Villarrica, entre el departamento Central y Villarrica. Allá trabajan los campesinos bajo la vigilancia de los capataces y de los empresarios bajo el sol que aparece como *un corazón quemante* y dificulta los trabajos con la mandioca – la típica comida del pobre. Entre los padres ocupados con sus chacras deambulan los niños descuidados, enfermizos, con sus panzas abultadas. El problema del campesinato, de los niños enfermos y los viejos

¹⁷ PC, I, 57.

¹⁸ De *Resoles áridos*, PC, I, 62–63.

muriéndose durante la vida, descrito ampliamente por ejemplo por Jorge R. Ritter en su novela *El pecho y la espalda* (1962), aparece también como candente en la poética de denuncia de Elvio Romero en su “Vértigo”. Veamos:

Y el Centro, un corazón quemante,
latido potencial, alforja verde,
crisol de mandiocales.

Encendidos terraplenes, hondos valles,
para niños con ojos dilatados
y estómagos con hambre.

Otro texto muy cercano a las preocupaciones médicas a lo Ritter es el poema “Paisaje”, fragmento muy llamativo que evita rodeos, sirviendo como una denuncia fuerte, parecida a la de *El dolor paraguayo* de Rafael Barrett:

[...]
Todo es sencillo.
Además,
niños —tubérculos desnudos, amarillos—.
Sin nada y nadie el mandiocal cercano.
Hambre a puñado, a puñado enardecido.
Bocas rabiosas de dormir hambrientos.
A lo lejos, pequeños vientres caídos.
La muerte en el camino.

Todo es sencillo. (PC I, 63)

A pesar de tanto dolor y de tanta denuncia formulada, el poeta siente compasión hacia la tierra tan querida. Hérib Campos Cervera la siente como un ser vivo y la besa en “Un puñado de tierra” (del volumen *Ceniza redimida*) y Romero en “Vértigo” pide respetarla y no tocar:

Callada es esta tierra. ¡No la toquéis!
Sus polvaredas arden. (PC I, 63)

¿Por qué? Porque la tierra paraguaya es digna de respeto, se hace sagrada y asemeja, ardiendo, a la zarza frente a la que se arrodilló Moisés al hablar con Dios. Moisés tuvo que estar descalzo por respeto a Él. Los paraguayos, por el fuego de su tierra que arde, reciben la enseñanza de tratarla con sumo cuidado y, en caso de obtener la independencia, valorarla como nunca antes. La tierra callada espera los tiempos mejores, cuando el toque significará el amor y no la dependencia.

En el volumen poético *De cara al corazón* se pueden oír los ecos de Miguel Hernández y de Pablo Neruda y aunque es el primero de sus tres libros en que trata el tema amoroso, los poemas surgen desde el dolor del exilio, domina la desolación y la miseria, la violencia y la muerte. Su visión del país a través de la nostalgia es angustiosa, pero a pesar del pesimismo reinante hay que destacar en su obra la fe en los cambios:

la libertad resurgirá de sus ruinas, el pueblo volverá al dominio de su destino, a poseer su propia historia, a hacerla o a rehacerla conforme a sus propósitos, a sus fines, a sus sueños inmemoriales (Pérez-Maricevich, 2006).

En el libro *El viejo fuego* Romero denuncia la tiranía que mata relaciones humanas, defrauda amor y asesina a los jóvenes idealistas. Aparecen estos dos versos citados por Peiró Barco:

Nada de amor, mi amor, por esa noche
La pared otra vez se ha teñido de sangre.

Vemos el conflicto entre lo privado y lo público, en una colisión de las leyes impuestas o simplemente de falta de leyes que permitan derramar sangre de los opositores. También otros libros más tardíos de Elvio Romero como *Los valles imaginarios*, *Flecha en un arco tendido* y *Fabulaciones* siguen las obsesiones anteriores a pesar ya de haber conquistado el Paraguay su libertad en 1989.

Es importante ofrecer sacrificios humanos. Los muertos son como levadura y garantía del mejor orden. Y no faltan bases para sentarlas en espera de la paz. Hay un llamado para cambiar el rumbo del país y

Recordar a los muertos, su madera
de crucifijos rotos;
y no ver condolerse más que a aquellos
que en el vértigo estaban;
a nadie más estas vasijas llenas
de humareda y sangrías, este drama de pueblo,
a nadie, a nadie, ¡a nadie! (PC I, 13)¹⁹

También otro poema evoca muertos que murieron por causa justa, pero violentamente:

Recordaré esta noche,
todas las nuevas noches que huelan al perfume
que emana del caído caudal de nuestros mártires;
recordaré la púrpurea golpeada
en tanto que en las balas calcinadas ardían
remansos poderosos de calcárea fuerza (PC I, 15)²⁰.

Hay que hacer este recordatorio por lo menos porque tenemos una misión, ya que —según Barrett— *sobre todos nosotros cae la infamia y la miseria de los pisoteados* (“Miserias”, cit. en Corral, 1994: 81)²¹.

Romero emprende su aventura poética, alejándose cada vez más de las imágenes simbolicistas de las primeras impresiones. Evoluciona su lírica, desde el tono personal e intimista volviéndose más revolucionaria. Y empieza la rebelión de Elvio Romero. Ya en el

¹⁹ “Las palabras no cuentan”, de *Días roturados*.

²⁰ “Elegía inicial”, de *Días roturados*.

²¹ En *Mirando vivir (I)*, en Barrett (2010, I: 590–591).

primer poemario se deja sentir su desacuerdo con la historia que injustamente hizo desaparecer a la más seria de las ambiciones políticas de miles de liberales: el tener un país igualitario y democrático. No pudiendo participar más y luchar activamente al lado de los guerrilleros del 47, el poeta permanece activo en su voz poética, escribiendo *aquellos intensos poemas revolucionarios* que son por ejemplo “Hospital de campaña”²², “Todos aquí llegamos”²³ y hasta textos que destacan el canto de la lucha armada de los comunistas de “Fraternidad del fusil”²⁴ y reivindica los valores guerrilleros: el coraje, la honestidad, la lucha por un ideal, la igualdad, el sacrificio, la colectividad como un valor por sí solo. El fusil para él se convierte en *tenaz y fiel compañero* – como menciona el poema mencionado arriba. El poeta pretende poseer *un nuevo rifle de ojos encendidos*. Antiimperialista y revolucionaria es la composición “Poemas de Juan y John”²⁵ donde toma la palabra en contra de la invasión norteamericana en el continente. Retoma su hilo de rebeldía en 1961, al publicar *Destierro y atardecer*, que reúne las composiciones escritas entre 1962 y 1975. Es el libro dedicado al exilio, grita con el grito de todos los de su misma condición (p. ej. el poema “De uno y de todos”²⁶) para sentir también una dosis importante de nostalgia. El poemario de 1973, *Los innombrables*, Peiró Barco lo considera el más denso por hacer patente la solidaridad con todos los seres perdidos de su entorno: pobres, perseguidos, rebeldes, hombres conscientes de la necesidad de lucha, en total, con todos que no se conforman con la condición de ser apátridas. No niega el poeta su postura de izquierda (de ahí que una composición “Vietcong”) y alza la voz para proteger Chile contra la intromisión de los norteamericanos en el gobierno socialista de aquel país, escribiendo un texto a favor de la revolución chilena a seis meses del golpe de Pinochet.

Hay necesidad de luchar por el cambio y promocionar la justicia. Para ello, necesariamente se debe utilizar la fuerza y para eso es útil evocar al mismo Rafael Barrett, quien en cierto momento dijo:

[...] la única virtud del hombre es el valor. Valor en los puños, en la lengua y debajo del cráneo. El valor de los instintos es la virilidad; el valor de las ideas es la sinceridad” (“Los prudentes y la liga republicana”, cit. en Corral, 1994: 60)²⁷.

Los que emplean este método son llamados soldados, pero sirviendo para la sociedad del futuro obtienen por el poeta calificativo “de la aurora”²⁸. Elvio Romero en su denuncia y darse cuenta de los males que asolan el país, mantiene firme la esperanza del futuro. Como dijo Barrett, *lo primero es ser fuertes. Se persuade con los puños, y se defiende la verdad con la punta de la espada* (“El valor”, en Barrett, 2010, I: 626)²⁹ y son los revolucionarios los que vienen en la visión romeriana como *brotados de un torrente*, vestidos de *coraje* y

²² En *Días roturados* (PC, I: 23).

²³ *Ibid.*, 23–24.

²⁴ *Ibid.*, 32–33.

²⁵ En *Despiertan las fogatas* (PC, I: 157 ss).

²⁶ PC, II.

²⁷ De la colección *Mirando vivir (I)*, en la edición reciente en Barrett (2010, I: 606–609).

²⁸ “Soldados de la aurora”, en *Días roturados* (PC, I: 15–16).

²⁹ De la colección *Mirando vivir (I)*.

de canto y demuestran en práctica cómo luchar: estos hombres nos dejan su memoria de hombría, / de honradez, batallando. Y traen la libertad evocada en el estribillo:

(La libertad les circula
por la sangre y la mirada,
desatando sus reflejos
de fuego, de braza y llama.
¡La libertad!: ¡Maravilla
revestida de esmeralda!)

Las manos bondadosas de los constructores de la paz se levantan trabajosamente, pero —¡qué sorpresa!— agarrando fusiles: *¡Qué frescas estas manos que levantan la aurora con fusiles!* Elvio Romero parece tener una cierta predilección por este tipo de arma, al comparar lo mencionado más arriba con el poema “Fraternidad del fusil”³⁰. El narrador lo llama al fusil su *tenaz y fiel compañero* con quien ha entablado la amistad, le tiene mucho cariño pues *con mis dedos lo acaricio* y valora pues es muy útil, sirve para proteger *contra las balas que llegan / buscando encontrar los cuerpos*. Y cuenta con esta arma de fuego en varias ocasiones, en ella apoya su seguridad, ella es como una garantía del salvoconducto. Lo llama *firme guerrero, lúcido hermano y amigo* llevado en brazos. Y

De inquebrantable amistad,
lo sé, lo palpo, lo siento:
lo comprendo cuando vamos
camino de bosque adentro,
y buscando su calor,
al caño negro me afiero.

Y aparece más confesión de los lazos profundos entre el hombre en el metal aquel:

Este fusil es amigo
que me acompaña en el hecho
de sangre que se desata
por una verdad de pueblo.

Con el cariño recibido el arma se convierte en un ser querido e inseparable, como una herramienta de un guerrero en manos del poeta que se asemeja a un ser querido, a la mujer. Es una manera clara de ver las cosas a la manera del anarquista Rafael Barrett:

después de ver la jornada
[...]
reposa a mi lado, en frío,
tenaz, a medias despierto
como yo, como los otros,
[...]

³⁰ De *Días roturados* (PC, I: 32–33).

Y el poeta habla con su fusil, lo acaricia, lo mima, confiando en su poder que por cierto es relevante y salvífico. El fusil, por ejemplo, participa victoriamente en lo que en la revolución paraguaya sería una viva representación de la *dance macabre* medieval, pero esta vez fuera del escenario teatral juglaresco:

Ayer le dijo a la muerte:
—“No vengas, porque te espero;
que el pueblo desnudo y pobre
disputa, pleno de esfuerzos,
con fin de aplastar las ratas
cobardes, llenas de miedo.”

La posesión del fusil es una clara invitación a la acción directa, muchas veces promovida, pero no exclusivamente, por los anarquistas. Ellos disponían también de otro recurso que era la acción pasiva representada en la huelga general, pero comprendemos que para enfrentar una dictadura férrea de los militares esto es insuficiente. De aquí que la popularidad de acción revolucionaria expresada en el poema ya mencionado “Soldados de la aurora” y “Ya se los ve llegar”³¹. En este segundo se menciona llegar aun tal *Invicto* y al *Rebelde* como queriendo sembrar un grano de esperanza que aparece ya en sus nombres, ya que –según la teología veterotestamental– el nombre expresaba la misión. Y son los guerreros del futuro pero vestidos de las ropas del pasado, como de los tiempos coloniales cuando en Asunción se habían rebelado los comuneros bajo la capitánía de José de Antequera. Vienen los nuevos hombres que reconocen y valoran el pasado y aparecen como una avalancha. Citemos un fragmento:

[...]
¡Aquí el Invicto y el Rebelde avanzan
sobre las tierras cálidas!
¡Ya se los ve llegar,
comuneros cantando,
las manos enlanzadas,
los ojos titilando
trillando los senderos,
¡inundando barrancos
como una correntada
de ríos sublevados!

Como cualquier desterrado, también Romero está marcado por el desarraigo, se nota en su escritura una cierta dosis de rabia e impotencia, pero también una fuerte *tristeza de saberse lejos* (Bordoli Dolci, 1988: 39). La parte humana y poética están muy unidas en Romero en quien no se pueden distinguir diferencias. Es entonces la poesía de Romero muy humana, que siente a profundidad el paso de tiempo. El poeta de Yegros es entonces existencialista *sensu stricto* (cf. Bordoli Dolci, 1988: 40). Sobre el desarraigo del exiliado Elvio Romero escribe en “Carta a Julio Correa”³². Utilizando el estilo epistolar, se dirige al famoso dra-

³¹ De *Resoles áridos* (PC, I: 107–108).

³² De *Despiertan las fogatas* (PC, I, 126–128).

maturgo paraguayo, su maestro, diciéndole que le recuerda estar *plantado como un árbol frondoso* y el mismo Romero se siente con el corazón en espinas, como un Cristo sufriendo el destierro o como un profeta no deseado. La vida de un exiliado es dominada por la *densa soledad [que] nos descarga / una dura tristeza, una tristeza larga / aráandonos el pulso y el puño decidido*. También la carta a Correa es un pretexto para evocar a la creación de Barrett, pues su “dolor paraguayo” se percibe latente también en este fragmento:

Después... ¡lo que sabemos! ¡Viejo dolor ceñido
al bulbo terrenal que la vida sustenta;
viejo dolor de pueblo castigado y caído,
de pueblo que levanta su ardor amanecido
en la humillada noche como dura tormenta!

Pero el poeta no pierde la fe en el tiempo mejor porque la obra de Romero, a pesar de poseer una marca indeleble de desolación y pesimismo, contiene también la esperanza:

Cuando regrese, Julio, habrá flores dichosas
acogiendo el anuncio de las nuevas semillas.
Todo tendrá el aroma de las cosas sencillas.
La tierra, el alba pura se abrirán generosas.
Nosotros, como siempre... ¡cantando maravillas! (PC, I, 128)

Y esta fe hay que verla siempre en todo lo que escribe un poeta anarquista barrettiano.

4. Conclusión

José Vicente Peiró Barco (2005: 200) ha notado que Elvio Romero había sido el poeta de la vida pero canta una vida por realizarse: allá reina amor y la justicia. Otra gran temática de la poesía romeriana es el Paraguay como el país despilfarrado y martirizado por la tiranía y por la existencia de prácticamente dos pueblos: uno dentro del país y el otro, formado por los desterrados perennes que con el tiempo se van quedando en el exterior en vez de tomar el poder y derrocar el orden establecido. Elvio, en resumidas cuentas, reivindica la fantasía, pero no se le ocurre adormilar conciencias, *las despierta y las vuelve reivindicativas*, rebeldes a su modo. Debido a su voz legible y su compromiso sin reservas, Elvio Romero es bien conocido, pero, como destaca Peiró Barco usufructando un cierto juego de palabras, no reconocido. Lo nota también Jean Andreu y destaca que el presente paraguayo no favorece esta situación porque el *silencio (...) ha prevalecido sobre la literatura de su país*.

Resumé. Vzpomínka na Elviosa Romera. Elvio Romero je světoznámý paraguajský básník, který žil 40 let ve vyhnání v Argentině. Je také autorem mnoha knih se sociální tematikou. Příznačný je jeho zájem o paraguajské politické klima během Stroessnerovy diktatury (1954–1989) a rebelantství Rafaela Barretta a Španěla Miguela Hernándeze. V tomto příspěvku pátráme po tom, do jaké míry se Elvio Romero přiblížuje barrettovskému anarchismu, a jak je u něj naplněn požadavek na udavačský realismus.

Bibliografia

- BAREIRO SAGUIER, Rubén (2005), “La palabra, entraña de sueños y pesadillas”, in: LANGA PIZARRO, Mar (ed.), *Dos orillas y un encuentro: la literatura paraguaya actual*, Alicante: Publicaciones de la Universidad de Alicante, 13–31.
- BARRETT, Rafael (2010), *Obras completas*, vols. I, II, edición al cuidado de Francisco Corral, Santander: Ediciones Tantín.
- BENISZ, Carla Daniela (2009), “La épica bastarda de la novelística de Gabriel Casaccia”, in: *V Encuentro Nacional de Estudiantes de Letras, 17, 18 y 19 de septiembre de 2009*, Neuquén: Universidad Nacional de Comahue, 1–12, [<http://produccion.fsoc.uba.ar/paraguay/nosotros/benisz02.pdf>, 24.8.2010].
- BORDOLI DOLCI, Ramón (1988), *Literatura paraguaya 1900–1950*, Montevideo: Ediciones de la Casa del Estudiante.
- CORRAL, Francisco (1994), *El pensamiento cautivo de Rafael Barrett. Crisis de fin de siglo, juventud del 98 y anarquismo*, México D. F.–Madrid: Siglo Veintiuno España Editores.
- ESTEBAN, Ángel (2008), “Poesía paraguaya: historia de un olvido”, in: BARRERA, Trinidad (ed.), *Historia de literatura hispanoamericana*, 1^a ed., t. III “Siglo XX”, Madrid: Ed. Cátedra, 745–750.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (1996), *Breve diccionario de la literatura paraguaya*, 2^a ed., Asunción: El Lector.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (2009), *Paraguay: novela y exilio*, Asunción: Intercontinental Editora.
- MORÁN, Gregorio (2007), *Asombro y búsqueda de Rafael Barrett*, Barcelona: Anagrama.
- PECCI Antonio (2007). *Roa Bastos. Vida, obra y pensamiento*. Asunción: Servilibro.
- PEIRÓ BARCO, José Vicente (2005), “Elvio Romero, Rubén Bareiro Saguer, Renée Ferrer, Jacobo Rauskin. Calas de la poesía paraguaya”, in: LANGA PIZARRO, Mar (ed.), *Dos orillas y un encuentro: la literatura paraguaya actual*, Alicante: Publicaciones de la Universidad de Alicante, 193–209.
- PÉREZ-MARICEVICH, Francisco (2006), “Elvio Romero: el poeta esencial desde el desierto”, in: ROMERO, Elvio, *De cara al corazón*, Asunción: El Lector, [http://www.portalguaraní.com/obras_autores_detalles.php?id_obra=7163, 26. 9. 2011].
- PLÁ, Josefina (1969), “La narrativa en el Paraguay de 1900 a la fecha”, *Cuadernos Hispanoamericanos*, 231, 641–654.
- RODRÍGUEZ-ALCALÁ, Hugo (1988), *Poetas y prosistas paraguayos y otros breves ensayos*, Asunción: Ediciones Mediterráneo / Don Bosco / Intercontinental Editora.
- RODRÍGUEZ-ALCALÁ, Hugo / PARDO DE CARUGATI, Dirma (1999), *Historia de la literatura paraguaya*, Asunción: El Lector.

ROMERO, Elvio (1990), *Poesías completas*, Asunción: RP Ediciones / Alcándara.

ROMERO, Elvio (2006), *De cara al corazón*, Asunción: El Lector.

VALLEJOS, Roque (1967), *La literatura paraguaya como expresión de la realidad nacional*, Asunción: Editorial Don Bosco.

Maksymilian Drozdowicz

Katedra romanistiky

Filozofická fakulta

Ostravská univerzita v Ostravě

Reální 5

CZ-701 03 OSTRAVA

Republika Checa

UN NUEVO TIPO DEL MUNDO POSIBLE FANTÁSTICO, EL MODO ANORMAL

Helena Zbudilová
Universidad de Bohemia del Sur en České Budějovice

hzbudilova@tf.jcu.cz

Resumen. El estudio enriquece el panorama de los modos fantásticos definiendo un nuevo modo, el llamado modo anormal, que abre nuevas posibilidades de cómo tratar lo fantástico moderno. Sale de la teoría de los mundos ficcionales (L. Doležel) y la tipología de los modos fantásticos (N. H. Traill) las que están aplicadas en la narrativa breve de José María Merino.

Palabras clave. Mundos ficcionales. Modos fantásticos. Nuevo modo anormal.

Abstract. The study enriches the panorama of the worlds of fantasy, it defines a new mode, so-called anormal, thanks to which new possibilities to deal with the modern literature of fantasy have been opened for further research. It is based on the theory of fiction worlds (L. Doležel) and typology of modes in literature of fantasy (N. H. Traill) which are being applied to the short prose by José María Merino.

Keywords. Fiction worlds. Modes of the literature of fantasy. A new mode: anormal.

*“Lo más bonito que podemos experimentar es el misterio.
Es la fuente de toda arte verdadera y de toda ciencia”.*

Albert Einstein

A la teoría de los mundos posibles que sale de los últimos descubrimientos de la filosofía analítica, estableciéndose así como un concepto de la semántica literaria, se dedica la intensiva atención internacional de los especialistas e investigadores a finales de los años ochenta del siglo XX. También en el contexto de la investigación literaria checa la teoría desempeña el papel importante en los últimos decenios¹. El potencial de la teoría de los mundos posibles sale de capacidad de explicar y describir los mundos que constituyen los textos ficcionales. Además, la teoría nos ofrece un aparato nocional muy elaborado que se convierte en un instrumento muy útil del proceso del descubrimiento de la semántica específica de las ficciones literarias. La terminología más profundizada la presenta el investigador canadiense de origen checo Lubomír Doležel, uno de los fundadores de la teoría, en el estudio *Heterocosmica. Fiction and Possible Worlds* (1998), traducido al checo en 2003. La elaboración del marco terminológico de los mundos posibles ayuda a crear el nuevo punto de vista de la problemática de la ficcionalidad, basado en los problemas de los géneros, y de tal modo el concepto de los mundos posibles encuentra el propio camino hacia uno de los campos de la teoría literaria. Dentro del marco de la teoría de los mundos posibles también se investiga la diferenciación de varios géneros a base de la tipología de los mundos ficcionales.

Apoyados por la teoría de los mundos posibles que ofrece una alternativa interesante de las teorías de la ficcionalidad, en el presente estudio intentamos hacer accesibles los mundos ficcionales de la ficción fantástica, es decir, presentamos un panorama de la narrativa fantástica española en el proceso de la evolución de los modos; y, sobre todo, enriquecemos la taxonomía respectiva de Nancy H. Traill en un nuevo modo de los mundos posibles, definiéndolo como el modo anormal.

Para mostrar en qué se basa la atractividad de los mundos posibles para la ciencia literaria emprendemos primero un breve excursus a la historia de esta teoría. Desde el punto de vista cronológico vemos que en los umbrales de la teoría de los mundos posibles figuraba la concepción de estos mundos fundada por el filósofo y matemático alemán Gottfried Wilhelm von Leibniz (1646–1716). Leibniz la propagó a principios del siglo XVIII en su doctrina metafísica (Traill, 1991: 196). El filósofo y lógico estadounidense Saul A. Kripke aplicó la noción del mundo posible como recurso de la lógica modal y en los años sesenta del siglo pasado introdujo el modelo de los mundos posibles. El lingüista, filósofo, crítico y teórico literario francés-búlgaro Tzvetan Todorov en su estudio *Introduction à la littérature fantastique* (1970) desarrolla algunos temas que *de facto* forman una paralela de la concepción de la teoría de los mundos posibles. No se puede hablar de la presencia de la protoconcepción de los mundos ficcionales fantásticos en su tipología semántica, pero se puede decir que Todorov como inspirador contribuyó con su investigación de un modo indirecto a la versión definitiva de la tipología de lo fantástico, fundada por la investigadora canadiense Nancy H. Traill. Su monografía, titulada *Possible Worlds*

¹ Véase monografías, estudios, artículos y traducciones checas mencionadas en la bibliografía.

of the Fantastic. The Rise of the Paranormal in Literature (1996), es una de las taxonomías muy elaboradas. Hasta la actualidad presenta la aplicación más profunda de la teoría de los mundos posibles en el campo de la literatura fantástica. Su nueva teoría nos ayuda a aplicar la perspectiva global y macrostructural a las obras de la literatura fantástica. En la traducción checa su monografía apareció tan sólo el año pasado. En el campo terminológico Traill colaboró en la edición americana de la obra *Heterocosmica* de Doležel y su ayuda se menciona también en la monografía *Úvod do sémantiky fikčních světů* de Bohumil Fořt, publicada en 2005. Lo que en esta teoría encontramos de la herencia del Círculo de Praga entra en ella a través de Doležel quien, junto con otras personalidades, p. ej. con el escritor y filósofo italiano Umberto Eco y el profesor rumano de literatura francesa y literatura comparada Thomas Pavel, convirtió la teoría de los mundos posibles en el movimiento independiente de ciencia de bellas artes. La teoría entró exitosamente en el debate internacional con otras investigadoras canadienses como Marie-Laure Ryan (la obra *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*, 1991; en checo parcialmente en 1997) (Ryan, 1997: 570–599) y Linda Hutcheon (*Narcissistic Narrative. The Metafictional Paradox*, 1980), la israelí Ruth Ronen (*Possible Worlds in Literary Theory*, 1994; en checo 2006), la inglesa Doreen Maitre (*Literature and Possible Worlds*, 1983), los investigadores españoles Tomás Albaladejo Mayordomo (*Teoría de los mundos posibles y macroestructura narrativa*, 1986) o Francisco Rodríguez Pequeño (*Ficción y géneros literarios*, 1995) de la Universidad Autónoma de Madrid o los checos Miroslav Červenka (1932–2005; *Fikční světy lyríky*, 2003), Bohumil Fořt (*1977; *Úvod do sémantiky fikčních světů*, 2005; “Fikční světy a Pražská škola”, 2007) y Tomáš Kobližek (“Teorie fikčních světů: kritické reflexe”, 2009; *Fenomén fikce: příspěvek k fenomenologii literatury*, 2010).

La teoría de los mundos posibles posibilita dar la espalda a los análisis estructuralistas puros e imanes porque es capaz de ofrecer las categorías aplicables a las descripciones semánticas de las modalidades narrativas. Y, como vemos, los experimentos de la narrativa postmoderna se acercan mucho a la teoría de los mundos posibles. Parece que la narrativa postmoderna en el caso de muchos autores tematice los intereses de la teoría de los mundos posibles. Ya hemos mencionado que ésta nació en la posición fronteriza entre la filosofía y la lógica, y además en el ambiente de la semántica literaria se convirtió en la teoría de los mundos ficcionales. Como el mundo ficcional tiene sus propios mundos que plasman su propia modalidad, la semántica de los mundos posibles incluye en su esfera de validez los mundos ficcionales que son análogos al mundo actual o no. Según Doležel el mundo actual da cabida también a los mundos fantásticos que son las realidades bastante distanciadas hasta antagónicas. Los teóricos literarios aprovechan los mundos posibles, sobre todo, los términos de posibilidad y alternativa, para investigar las relaciones de la accesibilidad entre los mundos ficcionales y la realidad. Teniendo en cuenta la gran cantidad de definiciones diversas del mundo posible (incluso la definición vaga de David Lewis que menciona que los mundos posibles son los que son y nada más, o la afirmación original de Saul Kripke quien precisa que los mundos posibles están establecidos y no son descubiertos por los telescopios de gran potencia), la mayoría de los investigadores concuerda con que se trata de los estados posibles de las cosas. ¿Pero cómo pueden ser definidos estos mundos ficcionales como mundos posibles si introducen las entidades imposibles e inexistentes? Si los mundos ficcionales están interpretados como los mundos posibles, la literatura no está limitada solamente a la imitación del mundo real. Todo el

ámbito de las ficciones posibles cubre una y la misma semántica. Para la doble semántica de la ficcionalidad —una de la ficción del tipo “realista” y la otra de la “fantástica”— no hay racionalización. Es decir, como constata Doležel, los mundos ficcionales no sucumben a la necesidad de la probabilidad, autenticidad y fiabilidad.

El enfoque semántico estructural que nos sirve de método analítico de los cuentos fantásticos españoles, lo hemos ligado a la teoría de lo fantástico hecha por Todorov. Su modelo de la fantástica estrechamente concebida como género, lo hemos sustituido por la concepción de lo fantástico como una categoría estética universal. Lo fantástico no podemos denominarlo como género por excelencia porque pasa a través de los géneros y corrientes literarias y puede conseguir casi la serie de formas artísticas. Como ya hemos mencionado, Todorov no trabajaba con la concepción de los mundos posibles, pero pensamos que su enfoque puede ser interpretado fácilmente a la terminología de los mundos posibles (lo mostraremos en la tipología de Traill). Lo fantástico como la categoría estética universal nos posibilita determinar las siguientes posturas teóricas: lo fantástico se puede distinguir de su contrapunto no-fantástico y clasificar en unas variedades (modos). La postura temática necesitaría la lista de todos los seres, atributos y acontecimientos sobrenaturales. En el marco de la semántica de los mundos posibles primero llegamos con la diferenciación de los términos del mundo natural y sobrenatural en la relación a la noción del mundo actual. Pronunciando la palabra ‘el mundo’ cada uno imagina automáticamente un espacio-tiempo físico en el que figuran cosas, personas, unidades naturales y civilizadoras, historias y hechos. La definición de los siguientes términos la encontramos en la obra *Heterocosmica* de Doležel (2003: 256–257). Doležel define el mundo actual (real) como el mundo posible, actualizado el que percibimos por nuestros sentidos, y convertido en el escenario del actuar humano. El mundo natural es según él el mundo posible en el que rigen los principios físicos del mundo actual; y el mundo sobrenatural es el mundo en el que no rigen estas reglas; al contrario, éstas están violadas en él.

El mundo natural y sobrenatural se crean gracias a las modalidades aléticas de la posibilidad, imposibilidad y necesidad que establecen las básicas condiciones del mundo ficcional, sobre todo, su causalidad y los parámetros temporales y espaciales. La obra literaria puede ser considerada fantástica si su mundo ficcional está formado por dos estructuras de contraste aléticas: por el mundo natural y el sobrenatural. Su mundo ficcional es así configurado según el modo del tratamiento con la oposición del mundo natural y sobrenatural. Esta antinomia es muy dinámica, pasa por diversas transformaciones en dependencia del estilo individual y de los factores variables desde la perspectiva histórica, como son las metas artísticas, las normas de tipo y los estilos epocales. El carácter dinámico de la estructura del mundo de la ficción fantástica es uno de los puntos que queremos subrayar. El rasgo más marcado de esta dinámica es la manera con que está construido el estatuto ficcional de lo sobrenatural, es decir, el modo cómo se genera el mundo sobrenatural para ser confrontado con el mundo natural o para coexistir con este contrapunto suyo. El enfoque a lo fantástico basado en el concepto de la semántica de los mundos posibles nos ofrece una mirada global y macroestructural. En el proceso de la colocación de la obra literaria en el campo de la fantástica la clave básica sale de la evaluación de la estructura completa del mundo ficcional que nos va a ayudar a conocer su configuración. Así del campo de la fantástica podemos excluir las obras en las que la presencia del ser, fenómeno o hecho

sobrenatural en el contexto del mundo ficcional es solamente un accesorio que tiene una función secundaria y marginal.

Los tipos de la literatura fantástica se pueden definir como diferentes enlaces de lo sobrenatural y lo natural del mundo ficcional. La variedad de la práctica ficcional puede ser observada por medio de la tipología de los mundos ficcionales que es imprescindible totalmente para la semántica narrativa. Pensamos que en el campo de la tipología de lo fantástico el texto canónico más inspirador y fundamental está incorporado en la monografía de Traill. Su nueva teoría nos ayuda a aplicar la perspectiva global y macrostructural a las obras de la literatura fantástica. En el análisis de las obras concretas utilizamos los modos establecidos por Traill. Traill en su teoría semántico-estructural opera con la noción *mode* (modo) que toma de Northrop Frye (en checo *Anatomie kritiky*, 2003). Aplica este término para denominar y especificar el tipo del mundo ficcional fantástico. Según María-Laura Ryan, la clasificación de los modos trae una diferenciación interesante en la esfera delimitada de lo extraño a lo natural imposible.

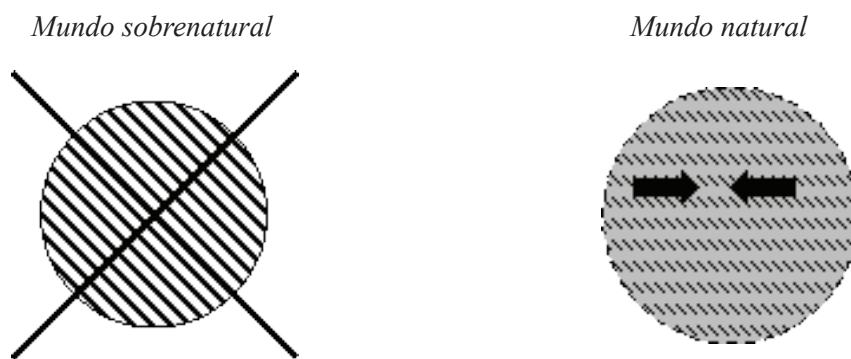
La tipología de Traill abarca cuatro modos: el modo autentificado (*disjunctive mode*) con el subtipo de *fantasy*; el modo ambiguo (*ambiguous mode*); el desautentificado (*supernatural naturalized*) y el modo paranormal (*paranormal mode*). En el caso de los tres primeros modos el mundo ficcional no crea el dominio homogéneo, es decir, en él perdura la oposición del mundo natural y sobrenatural. En la actualidad estos tres modos presentan las formas tradicionales de lo fantástico. En el modo paranormal, postulado por primera vez por Traill que había salido de análisis de obras elegidas de Charles Dickens, Iván S. Turgeněv y Guy de Maupassant, el mundo ficcional está constituido como el dominio homogéneo ya. Al investigar detalladamente la teoría de los mundos posibles en la ficción fantástica presentada por la investigadora canadiense, la colaboradora de Doležel, comprendemos que el potencial teórico de los modos de lo fantástico no está agotado. También en los momentos actuales la literatura fantástica pasa por el proceso de la modelación permanente y así la teoría se queda abierta. La tipología de Traill no sólo sirvió de punto de salida de nuestras observaciones sobre la estructura de la narración fantástica, sino también de otras nuevas posibilidades de este punto de vista.

De la presente tipología se pueden deducir las categorías fundamentales que responden a la tipología de lo fantástico establecida por Todorov. A su categoría de lo fantástico-maravilloso responde el modo autentificado; a la categoría de lo fantástico puro le responde el modo ambiguo. Si una situación excepcional puede ser interpretada como un sueño o una halucinación, Todorov establece la categoría de lo fantástico-extraño. En la tipología de Traill se trata del modo desautentificado. La “vacilación”, mencionada por Todorov (1972: 34) como uno de los temas principales, en la monografía de Traill se convierte en un elemento irrelevante.

Aunque el modo desautentificado destruye el carácter sobrenatural de los personajes y los hechos, no hay razón de la eliminación de los textos construidos en la base de este modo en el campo de la literatura fantástica. Igual de la literatura fantástica no se pueden eliminar los textos que describen el mundo híbrido, a pesar de que sus condiciones aléticas nos obligan a abandonar la oposición inequívoca del mundo natural y sobrenatural. En este mundo creado por Franz Kafka, el extraordinario inspirador de la ficción moderna y postmoderna, coexisten en un espacio ficcional las entidades ficcionales físicamente posibles o no. El nuevo giro presente en la obra de Kafka lo indicó Todorov, mencionando

que lo fantástico kafkaiano no es una excepción, sino que se convierte en una norma. Lo raro e imposible de Kafka que espera en el centro del mundo humano en el descubrimiento fascina a muchos autores de la fantástica. Según Traill, Kafka acaba de llevar el modo paranormal a su frontera. Pensamos que en el caso de este autor y sus continuadores somos testigos del nacimiento de un nuevo modo que aprovecha el potencial semántico del otro mundo para crear historias fantásticas. Intentamos definirlo y expresarlo gráficamente:

Diagrama del modo anormal



Este nuevo modo del mundo ficcional, el modo anormal, está unificado como el tipo del modo paranormal. No se trata de la categoría oposicional del mundo natural y sobrenatural. Lo físico imposible existe pero su existencia produce la disarmonía en el mundo homogéneo ficcional. Esta disarmonía está comprendida por los personajes de los mortales normales como un proceso cotidiano. Los personajes se identifican interiormente con la disharmonía sin asombro ni espanto. Así nace el mundo heterogéneo contaminado por los elementos fantásticos. En el modo anormal lo natural y sobrenatural se provoca como sincrónico, como en corte de un momento. Lo real se realiza y lo fantástico está Enriquecido en señas de la normalidad. Lo extraño está dado, forma así la parte de la existencia. La palabra “veo” ya no es sinónima de la palabra “entiendo”. Por eso falta la casualidad y el mundo está dominado así por la lógica onírica de un orden o caos invisible en el que pulsa el sentido secreto. El texto intenta sugerir lo sobrenatural. El rasgo más típico del texto es la resignación a la explicación racional y sobrenatural. Los acontecimientos no están presentados desde el punto de vista doble como en el modo ambiguo. La búsqueda del sentido se encuentra fuera del texto y su explicación depende plenamente del lector (incluso a la interpretación que el sentido no existe y su valor se encuentra en su propia búsqueda). Esto significa que la obra puede llevar la ausencia del sentido. La existencia de la lógica fantástica en el texto es posible si el lector acepta la posibilidad de su existencia. El teórico literario argentino Jaime Alazraki este tipo de la literatura fantástica lo percibe como el producto de la nueva etapa del desarrollo del género fantástico, del llamado neofantástico. Su *modo operandi* lo define Alazraki en el estudio *Qué es lo neofantástico* (1990: 21–63) en el que además trata sobre el campo neofantástico de los cuentos de F.

Kafka, J. L. Borges y J. Cortázar. Renate Lachmann (2002: 139) denomina este tipo de la literatura como la llamada fantástica neoclásica y determina sus dos variantes: la grotesca y la absurda.

Desde el punto de vista cronológico, el modo paranormal apareció intensamente en los textos de la primera mitad del siglo XIX. El modo anormal, cuyas raíces vemos en la segunda mitad de siglo XIX, lo comprendemos como la reacción directa a la absurdidad del siglo XX. Se puede decir que la literatura del siglo XX refleja todas las circunstancias en forma de la imagen del hombre que se resigna y sobrevive en el vacío flemático de su ser. Investigando la narrativa fantástica española, hemos llegado a la conclusión de que el modo anormal abre las nuevas posibilidades a lo fantástico porque el potencial teórico de los modos de lo fantástico así no acaba. Aplicando el nuevo modo a los cuentos fantásticos españoles parece que hemos alcanzado la frontera de su utilidad, lo que vamos a documentar en la breve evolución del cuento fantástico en España, definiendo así sus cambios en el uso de los modos. La literatura fantástica tiene una larga tradición en España; la crítica e historia literaria empezó a interesarse por ella intensamente en los años 70 del siglo XX; antes ésta estaba en la posición marginal. A los estudios teóricos o históricos contribuyeron p. ej. José Luis Guarner (*Antología de la literatura fantástica española*, 1969), Rafael Llopis (*Historia natural de los cuentos de miedo*, 1974; *Antología de cuentos de terror I–III*, 1993), Joan Estruch (*Literatura fantástica y de terror española del siglo XVII*, 1982), Antonio Risco (*Literatura y fantasía*, 1982; *Literatura fantástica de lengua española. Teoría y aplicaciones*, 1987; *Literatura y fantasía en la Edad Media*, 1989), Antonio Martínez Martín (*Antología española de literatura fantástica*, 1992) o David Roas (*Teorías de lo fantástico*, 2001; *Hoffmann en España*, 2002; *De la maravilla al horror. Los inicios de lo fantástico en la cultura española (1750–1860)*, 2006; *El castillo del espectro. Antología de relatos fantásticos españoles del siglo XIX*, 2002; *Cuentos fantásticos del siglo XIX (España e Hispanoamérica)*, 2003; *La realidad oculta. Cuentos fantásticos españoles del siglo XX*, 2008; *Perturbaciones. Antología del relato fantástico español actual*, 2009; *La sombra del cuervo. Edgar Allan Poe y la literatura fantástica española del siglo XIX*, 2011).

Lo real y lo irreal forman en la literatura española una pareja fija desde la Edad Media cuando dominaba la literatura maravillosa (Risco, 1989: 10) en la que no se puede hablar de la oposición del mundo natural y sobrenatural. El primer cuento fantástico escrito en España se considera “De lo que aconteció a un deán de Santiago con don Illán, el gran maestro de Toledo”, de Don Juan Manuel, de la obra *Libro de los ejemplos del conde Lucanor y de Patronio* (1335) (Martínez Martín, 1982: 20). La obra muy importante en el desarrollo de la literatura fantástica es la obra maestra *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha* (1605, 1615) de Cervantes en la que el autor acerca lo interior a lo fantástico visionario (Herrero Cecilia, 2000: 36). La Ilustración del siglo XVIII lleva la diferenciación estricta entre lo real e irreal (Martínez Martín, 1982: 75) y abandona escépticamente la categoría de lo sobrenatural. La mayoría de los historiadores literarios coloca el inicio de la literatura fantástica como género en Europa en 1764, cuando Horace Walpole publicó su obra *The Castle of Otranto*. En España la literatura fantástica como género se desarrolla intensamente después del año 1820, saliendo del conocimiento de las primeras traducciones de la novela gótica inglesa de Ernest Theodor Amadeus Hoffmann (representante de lo fantástico visionario), Edgar Allan Poe (lo fantástico terrorífico) (Roas, 1997:

79–112) y Guy de Maupassant (lo fantástico psicológico). El género fantástico de la literatura española se desarrolla tardíamente, unido con la entrada del Romanticismo en España. El cuento como el género literario preferido contribuyó al florecimiento de la fantástica romántica del siglo XIX. La literatura fantástica no dominaba el territorio literario pero por el cuento fantástico se interesaban muchas autoridades importantes del mundo literario español. Hemos llegado a la conclusión de que para la fantástica romántica española es típico el uso del modo autentificado y desautentificado (p. ej. en la obra de Gustavo Adolfo Bécquer o Pedro Antonio de Alarcón). La extrañeza inquietante inspiró intensamente a Benito Pérez Galdós que en su obra *Cuentos* (1879) utilizó el modo ambiguo. La influencia de Guy de Maupassant y su uso del modo paranormal trajo el efecto en la obra de Leopoldo Alas (Clarín) o Juan Valera. En la segunda mitad del siglo XIX se siente el interés profundo por la psicología y los temas como la locura, el delirio, la halucinación, la telepatía o la videncia que predominan en los cuentos de los modos desautentificado y paranormal. Se puede decir que lo fantástico tradicional fue transformado por los realistas. La fantástica realista española fue influida por la fantástica posromántica de los escritores extranjeros como Fiódor Mijáilovich Dostoyevski y Henry James.

A principios del siglo XX la fantástica está presente en la literatura española sobre todo en forma del modo ambiguo en la obra de los modernistas y los miembros de la Generación del 98. Después de la Guerra Civil el género fue reanimado poco tiempo gracias a su popularización en revistas. De los años 50 a los 70 el cuento fantástico no tuvo las condiciones adecuadas para el desarrollo. Su renacimiento (Martín Nogales, 1994: 11–21) que empieza en los años 80 del siglo pasado está unido a la revitalización del interés por los autores ya conocidos antes en España. La nueva inspiración la llevan las obras de Franz Kafka y la fantástica hispanoamericana de Jorge Luis Borges y Julio Cortázar (Andrés-Suárez, 1997: 131–151). Al lado de los modos fantásticos tradicionales (sobre todo del modo ambiguo) empezó a utilizarse también el modo anormal cuyo potencial no ha sido aprovechado todavía (una excepción la forma el cuento “Fueron testigos” de Rosa Chacel). Los cuentos fantásticos de este nuevo modo aparecen en la obra de Ricardo Doménech, José Ferrer Bermejo y Cristina Fernández Cubas (Martín Nogales, 1994: 43–67). Al llegar el nuevo milenio los autores se inclinan más a lo fantástico imposible que los sirve de la expresión más profunda de la inquietud existencial. En su cosmos narrativo todo es posible y casi creíble. Los hechos raros e imposibles están presentados como normales y fijamente arraigados en el mundo de la realidad cotidiana. La aplicación del modo anormal trae consigo el estilo conciso y los textos más cortos. El mundo del cuento fantástico español contemporáneo es muy variado porque los autores eligen de un abanico de los modos y prefieren mezclarlos.

El uso de los modos se puede demostrar en la cuentística de José María Merino (*1941), uno de los representantes más originales de la fantástica española actual quien se dedica a la escritura de cuentos fantásticos desde los años ochenta del siglo XX. El pionero en el campo de la aplicación de los mundos posibles de la obra de Merino (ante todo en el género novelístico) es Cheng Chan Lee. En su tesis *Metaficción y mundos posibles en la narrativa de José María Merino* (2005) no aplica a la obra de Merino el modelo de los mundos ficcionales de la fantástica.

Investigamos la creación cuentística de Merino de los últimos 25 años, es decir, salimos del análisis de un *corpus* formado por 102 cuentos fantásticos, incluidos en diez libros

de cuentos editados entre 1982 y 2006. El conjunto analizado abarca *Cuentos del reino secreto* (1982), *El viajero perdido* (1990), *Cuentos del barrio del Refugio* (1994), *Cuatro nocturnos* (1999), *Días imaginarios* (2002), *Cuentos de los días raros* (2004), *50 cuentos y una fábula* (1997), *El anillo judío y otros cuentos* (2005), *Cuentos del libro de la noche* (2005) y *Tres semanas del mal dormir* (2006). Hemos definido y caracterizado un nuevo modo del mundo ficcional fantástico que está presente en la narrativa breve de Merino. Lo comprendemos como una nueva posibilidad de la existencia del otro mundo en la ficción fantástica dada por la evolución de la literatura fantástica. Así intentamos enriquecer prácticamente la tipología de Traill y su panorama de los mundos posibles de la narrativa fantástica. El modo anormal figura en el 24 % de la producción cuentística investigada.

Frecuencia de los modos en la cuentística fantástica de José María Merino

Modo del mundo fantástico	Frecuencia
Modo ambiguo	4 %
Modo paranormal	6 %
Modo anormal	24 %
Modo autentificado	32 %
Modo desautentificado	34 %

En la producción cuentística de Merino el modo anormal aparece por primera vez en el libro *El viajero perdido*, en el cuento “Un ámbito rural”. El mundo natural del piso en la ciudad, convertido artificialmente en el ambiente campesino, es la tumba del protagonista. Las primeras víctimas son conejitos, luego el mismo protagonista a quien le encuentran “tirado en medio del salón, sucio de sangre seca, con la garganta abierta” (Merino, 1990: 159). En la obra *Días imaginarios* aparecen las inspiraciones de Kafka y Cortázar. En el cuento “Intimidad cibernetica” somos testigos de una metamorfosis al modo de Kafka: el niño Eduardo, aficionado a los ordenadores, un día se metamorfosea en un monstruo. Lo raro es que nadie nota el cambio radical de su exterior. La atmósfera del *Proceso* de Kafka es muy notable en el relato “Un despertar”. La memorización onírica de la condenación y guillotinamiento paralizan al protagonista que no es capaz de moverse. Al mismo tiempo el cuento de Merino es la alusión a la historia “La noche boca arriba” de Julio Cortázar:

Permanece quieto, vencido por un cansancio gigantesco, ese cansancio que debe sobrevivir como última sensación en los cuerpos recién decapitados, asustado de pensar que bajo la apariencia de una pesadilla hay una realidad más espantosa, horrorizado de imaginar que, si pudiese alzar el brazo y buscar su cabeza, ya no podría encontrarla (Merino, 2002: 136).

En el cuento “Un regreso” el protagonista vuelve a su ciudad natal después de veinte años vividos fuera y lo que le desconcertó hasta hacerle sentir una intuición temerosa, fue que habían desaparecido los antiguos monumentos que la caracterizaban. Pregunta a alguien pero éste no es capaz de responderle. Así el protagonista comprende que “... no había regresado a su ciudad, que ya nunca podría regresar” (Merino, 2002 : 202). El cuento formado por pocas palabras titulado “Cien” es la alusión al protagonista de la obra

La metamorfosis de Kafka: “Al despertar, Augusto Monterroso se había convertido en un dinosaurio. ‘Te noto mala cara’, le dijo Gregorio Samsa, que también estaba en la cocina” (Merino, 2002: 243). En el cuento “El agente secreto” informan al protagonista sobre la fase final de una misión. El personaje tiene que ser incorporado a las filas, pero él quiere quedarse con su familia. El círculo se aprieta... El relato es la alusión a la obra *Libro de Manuel* de Cortázar.

El modo anormal aparece en la cuarta parte del libro *Cuentos del libro de la noche*. El cuento extraordinario lo representa “Cat people” en el que la protagonista, una aficionada a los gatos (ahora de visita oficial), está despertada en la habitación de un hotel por los maullidos de los gatos del jardín cercano. Sale y siente un olor conocido, y así se arrodilla y salta al jardín en el que la esperan los gatos restantes.

El motivo del cuento “Metamorfosis” es la propia metamorfosis del protagonista al lobo como consecuencia de la maldición de la familia. Su cuerpo se cubre por los pelos, le crecen orejas, hocico y cola. La metamorfosis es perfecta (Merino, 2005: 59). En el cuento “Mosca” el protagonista mata a una mosca que invierna en el cuarto de baño de un hotel lujoso. La mosca reanima pero está matada por segunda vez a pesar de que el protagonista sabe muy bien que se trata de una especie singular de insecto que lima las raras plantas oxidables. Éstas salvan el planeta Tierra. En los cuentos de Merino de esta obra aparecen frecuentemente los co-habitantes desconocidos e invisibles cuya existencia testimonia un texto anónimo en el ordenador (del cuento “Página primera”) o el clavel abandonado sobre la mesa (del cuento “Las doce”).

Como es patente en la obra de Merino y otros representantes de la narrativa fantástica española actual, el cuento fantástico del siglo XXI muestra una gran vitalidad, quizás voluntad de salir de la sombra que en ella echan los bestsellers de la fantástica hispanoamericana del siglo XX. No afirmamos que el potencial de la modelación instantánea de lo fantástico esté agotado, la teoría de los mundos ficcionales fantásticos permanece el sistema abierto. Se puede constatar que la tipología de Nancy H. Traill está perfilada muy bien y abre nuevas posibilidades a la ciencia literaria porque su aplicación en las obras literarias concretas está en la actualidad en el estado embrionario.

Résumé. Text se zabývá současným stavem výzkumu možných světů v literatuře. Vychází ze sémanticko-strukturální teorie N. H. Traillové, kterou obohacuje o zcela nový, tzv. anormální modus. Představuje typologickou paletu modů v procesu proměny u vybraných španělských autorů. Rozšíření typologie lze aplikovat na literární texty z oblasti moderní fantastiky.

Bibliografía

- ALAZRAKI, Jaime (1990), “Qué es lo neofantástico”, *Mester*, XIX/2.
- ALAZRAKI, Jaime (1983), *En busca del unicornio: los cuentos de J. Cortázar. Elementos para una poética de lo neofantástico*, Madrid: Gredos.
- ALBADALEJO MAYORDOMO, Tomás (1986), *Teoría de los mundos posibles y macroestructura narrativa*, Alicante: Universidad de Alicante.
- ANDRÉS-SUÁREZ, Irene (1997), “El cuento fantástico actual: la influencia de J. Cortázar”, *Lucanor*, 14.
- BORGES, Jorge Luis, BIOY CASARES, Adolfo, OCAMPO, Silvina (1983), *Antología de la literatura fantástica*, Barcelona: Edhasa.
- CAMARERO, Manuel (1994), “La imaginación de Feijóo y su época”, *Anthropos*, 154/155, 103–105.
- ČERVENKA, Miroslav (2003), *Fikční světy lyríky*, Praha: Paseka.
- DOLEŽEL, Lubomír (2011), “Některé problémy kolem fikčních světů”, *Svět literatury*, XXI/43.
- DOLEŽEL, Lubomír (2008), *Fikce a historie v období postmoderney*, Praha: Academia.
- DOLEŽEL, Lubomír (2008), *Studie z české literatury a poetiky*, Praha: Torst.
- DOLEŽEL, Lubomír (2003), *Heterocosmica. Fikce a možné světy*, Praha: Karolinum.
- ECO, Umberto (2010), *Lector in fabula. Role čtenáře*, trad. Z. Frýbort, Praha: Academia.
- ESTRUCH, Joan (1982), *Literatura fantástica y de terror española del siglo XVII*, Barcelona: Fontamara.
- FOŘT, Bohumír (2007), “Fikční světy a Pražská škola”, *Svět literatury*, XVII/36.
- FOŘT, Bohumír (2005), *Úvod do sémantiky fikčních světů*, Brno: Host.
- FRYE, Northrop (2003), *Anatomie kritiky*, trad. S. Ficová, Brno: Host.
- GUARNER, José Luis (1969), *Antología de la literatura fantástica española*, Barcelona: Bruguera.
- HERRERO Cecilia, Juan (2000), *Estética y pragmática del relato fantástico*, Cuenca: Ed. de la Universidad Castilla-La Mancha.
- HUTCHEON, Linda (1980), *Narcissistic Narrative. The Metafictional Paradox*, Waterloo: Wilfrid Laurier University Press.
- KOBLÍŽEK, Tomáš (2010), *Fenomén fikce: příspěvek k fenomenologii literatury*, Praha: Toga.
- KOBLÍŽEK, Tomáš (2009), “Teorie fikčních světů: kritické reflexe”, *Svět literatury*, XIX/39.
- LACHMANNOVÁ, Renate (2002), *Memoria fantastika*, Praha: Herrmann & Synové.
- LLOPIS, Rafael (1993), *Antología de cuentos de terror I–III*, Madrid: Alianza.
- LLOPIS, Rafael (1974), *Historia natural de los cuentos de miedo*, Madrid: Júcar.
- MAITRE, Dotčen (1983), *Literature and Possible Worlds*, London: Pembridge Press.
- MARTÍN NOGALES, José Luis (1994), “El cuento español actual: autores y tendencias”, “Evolución del cuento fantástico español”, *Lucanor*, 11.
- MARTÍNEZ MARTÍN, Alejo (1992), *Antología española de literatura fantástica*, Madrid: Valdemar.
- MERINO, José María (2006), *Tres semanas del mal dormir. Diario nocturno*, Barcelona: Seix Barral.

- MERINO, José María (2005), *Cuentos del libro de la noche*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María (2004), *Cuentos de los días raros*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María (2002), *Días imaginarios*, Barcelona: Seix Barral.
- MERINO, José María (2000), *Cuentos*, Madrid: Castalia.
- MERINO, José María (1999), *Cuatro nocturnos*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María, (1999), *La casa de los dos portales y otros cuentos*, Barcelona: Octaedro.
- MERINO, José María (1997), *50 cuentos y una fábula*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María (1997), *Cuentos*, Madrid: Alianza.
- MERINO, José María (1994), *Cuentos del Barrio del Refugio*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María (1990), *El viajero perdido*, Madrid: Alfaguara.
- MERINO, José María (1987), *Antrópodos y hadanes*, Madrid: Almarabú.
- MERINO, José María (1982), *Cuentos del reino secreto*, Madrid: Alfaguara.
- PAVEL, Thomas (2009), *Román: morálka a svoboda*, trad. B. Fořt y A. Jedličková, Praha: ÚČL AV ČR.
- PAVEL, Thomas (1986), *Fictional Worlds*, Cambridge: Harvard University Press.
- RISCO, Antonio (1989), *Literatura y fantasía en la Edad Media*, Granada: Universidad de Granada.
- RISCO, Antonio (1987), *Literatura fantástica de lengua española. Teoría y aplicaciones*, Madrid: Taurus.
- RISCO, Antonio (1982), *Literatura y fantasía*, Madrid: Taurus.
- ROAS, David (2011), *La sombra del cuervo. Edgar Allan Poe y la literatura fantástica española del siglo XIX*, Madrid: Devenir.
- ROAS, David (2009), *Perturbaciones. Antología del relato fantástico español actual*, Madrid: Salto de Página.
- ROAS, David (2008), *La realidad oculta. Cuentos fantásticos españoles del siglo XX*, Palencia: Menoscuarto.
- ROAS, David (2006), *De la maravilla al horror. Los inicios de lo fantástico en la cultura española (1750–1860)*, Pontevedra: Mirabel.
- ROAS, David (2003), *Cuentos fantásticos del siglo XIX (España e Hispanoamérica)*, Oyarzun: Saldaña.
- ROAS, David (2002), *El castillo del espectro. Antología de relatos fantásticos españoles del siglo XIX*, Barcelona: Círculo de Lectores.
- ROAS, David (2002), *Hoffmann en España*, Madrid: Biblioteca Nueva.
- ROAS, David (2001), *Teorías de lo fantástico*, Madrid: Arco Libros.
- RODRÍGUEZ PEQUEÑO, Francisco José (1995), *Ficción y géneros literarios*, Madrid: Edición de la Universidad Autónoma de Madrid.
- RONENOVÁ, Ruth (2006), *Možné světy v teorii literatury*, trad. M. Červenka, Brno: Host.
- RYANOVÁ, Marie-Laure (1997), “Možné světy v soudobé teorii literatury”, *Česká literatura*, 6, 570–599.
- RYANOVÁ, Marie-Laure (1991), *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*, Bloomington: Indiana University Press.

Svět literatury (2010), XX/41: “Fenomén fikce” (T. Koblížek); “O jedné kritické reflexi teorie fikčních světů” (A. Haman); “O neprístupnosti fikčních světů ze světů odjinud” (B. Fořt); “Skrytá ontologie fikčních světů” (Vl. Svatoň); “Za teorií fikčních světů” (J. Češka).

TODOROV, Tzvetan (2010), *Úvod do fantastické literatury*, trad. Vl. Fiala, Praha: Karolinum.

TRAILL, Nancy H. (1996), *Possible Worlds of the Fantastic: The Rise of the Paranormal in Fiction*, Toronto: University of Toronto Press.

TRAILLOVA, Nancy H. (2011), *Možné světy fantastiky. Vznik paranormální fikce*, trad. L. Doležel, Praha: Academia.

Helena Zbudilová
Teologická fakulta
Jihočeská univerzita v Českých Budějovicích
Kněžská 8
CZ-370 01 ČESKÉ BUDĚJOVICE
República Checa

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI

Alena Podhorná-Polická (éd.) (2011), *Aux marges de la langue : argots, style et dynamique lexicale. Hommage à Marc Sourdôt pour son 65^{ème} anniversaire*, Brno : Masarykova univerzita.
ISBN 978-80-210-5562-9. 198 pp.

À l'occasion du 65^{ème} anniversaire de Marc Sourdôt, la maîtresse de conférence à l'Institut des Langues et Littératures romanes de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno, Alena Podhorná-Polická, a pris l'initiative de publier un livre en hommage à ce linguiste d'une grande référence dans le domaine de la compréhension et du fonctionnement psychosocial de l'argot dans les sociétés actuelles et dans la littérature. Sous la coordination de l'éditrice, les collaborateurs ont republié par ordre chronologique (entre 1991 et 2009) seize de ses trente-deux articles dispersés dans plusieurs revues et les actes des colloques qui constituaient les apports décisifs à l'argotologie et à la dynamique de l'innovation lexicale chez les jeunes Français. Alena Podhorná-Polická ne s'est pas cependant restreinte à une simple mise en revue des travaux les plus importants dans la linguistique générale. Elle a également ajouté ses propres commentaires analysant les atouts clés du cofondateur de CARGO à l'argotologie et à la néologie en général. Ces commentaires-ci sont centrés sur les lignes directrices des recherches ultérieures de Marc Sourdôt, dans lesquelles il traite les aspects stylistiques de l'intégration des éléments sub-standard (argotiques, jargonesques, sociolectaux, dialectaux) dans les textes littéraires. Cette orientation est le thème majeur de huit (les 2^e, 3^e, 7^e, 10^e, 11^e, 14^e, 15^e et 16^e) de ses seize articles contenus dans ce recueil. Alena Podhorná-Polická met également en relief l'intérêt qui est attribué par Marc Sourdôt aux analyses des corpus oraux ce qui est par exemple le cas de son 12^e article sur les arabismes ou du 3^e article focalisé sur le français adapté à la prononciation des arabophones. Le sujet reliant les autres articles de ce volume (1^{er}, 4^e, 5^e, 6^e, 8^e, 9^e, 12^e et 13^e) réside selon Alena Podhorná-Polická dans la dynamique de l'innovation lexicale basée sur une riche quantité

d'observations de leur auteur dans différents milieux de la société française (chez les jeunes, chez des prisonniers ou des routards). Cette gamme variée des enquêtes de terrain constituait en même temps pour Marc Sourdôt un champ d'exploitation des critères définitoires pour la délimitation des notions d'argot, de jargon et de technolectes. Le flottement terminologique dans l'emploi des dénominations pour ces registres l'inspirait à introduire le concept néologique du « jargon » englobant les zones d'intersection entre « argot commun » et « jargon commun ». Les empreintes scientifiques de Marc Sourdôt se reflètent dans les travaux des successeurs auxquels se joint également l'éditrice de ce recueil. Elle finit la présentation synthétique du contenu des articles « sourdotiens » par la description de son projet d'une collecte lexicale effectuée avec Anne-Caroline Fiévet en 2010. Partant des conseils méthodologiques de Marc Sourdôt et des ses hypothèses sur la circulation du lexique perçu comme néologique et/ou identitaire, les deux co-auteures ont abouti à repérer des « ponts intéressants » avec les deux périodes (1987 et 1994) exploitées par Marc Sourdôt et republiés dans le 7^e article de ce recueil.

La deuxième partie du volume contient la liste bibliographique exhaustive des articles en linguistique générale rédigés par Marc Sourdôt. Les collaboratrices du recueil (Šárka Starobová et Anne-Caroline Fiévet) ont incorporé dans la publication la transcription d'une interview lors de laquelle Marc Sourdôt avait réagi à des questions relatives aux étapes principales de son parcours professionnel.

En guise de conclusion, les auteurs de l'ouvrage ont rassemblé les témoignages personnels des amis, des anciens étudiants et des collègues de Marc Sourdôt qui mettent en valeur non seulement ses compétences scientifiques et professionnelles, mais qui visent surtout à présenter Marc Sourdôt en tant qu'homme et enseignant à une forte dimension humaine.

Cette publication atteint les dimensions de l'ouvrage monothématique de l'un des linguistes les plus marquants et les plus cités sur

les portails des revues électroniques telles que *Cairn.info* ou *Persée.fr*.

Jana Brňáková

Université d'Ostrava
jana.brnakova@osu.cz

Katharina Reiss (2009), *Problématiques de la traduction*, Paris : Édition ECONOMICA.
ISBN 978-2-7178-5742-9, 197 pages, traduit de l'allemand par Catherine A. Bocquet de l'original *Grundfragen der Übersetzungswissenschaft*, publié par WUV/Universitätsverlag, Vienne, 1995.

Les écrits des traductologues allemands contemporains sont malheureusement peu connus en France. Ce n'est qu'en 2009 qu'il a été publié la traduction du livre de Katharina Reiss, traductrice et théoricienne allemande qui, ensemble avec Hans J. Vermeer, représente depuis les années 1980 les approches fonctionnalistes de la traduction.

Dans l'ouvrage « Problématiques de la traduction », divisé en huit chapitres, l'auteur présente les fondements de sa théorie de la traduction. Tout d'abord, elle aborde la question de ce qu'est la traductologie. S'appuyant sur les opinions de Holmes, Nida, Snell-Hornby et d'autres théoriciens, elle considère la traductologie comme une discipline autonome mais interdisciplinaire et multiperspectiviste, car elle se fonde sur la réalité complexe convoquant tous les domaines des sciences humaines et des sciences sociales. Elle souligne que, de nos jours, l'activité traduisante ne concerne plus majoritairement les textes littéraires, mais surtout des textes pragmatiques et des textes spécialisés dont la quantité a augmenté considérablement dans les dernières décennies. Ceci devrait se refléter également dans l'approche envers le texte à traduire et dans la formation des traducteurs.

Dans les chapitres suivants, l'auteur expose en détail sa typologie de traductions. À cet égard,

elle distingue la traduction interlinéaire, c'est-à-dire mot à mot ce qui est le cas des premières traductions de la Bible, la traduction littérale, utilisée surtout dans le cadre de l'enseignement des langues, la traduction philologique, basée sur la thèse de Schleiermacher que le « lecteur aille à la rencontre de l'auteur », la traduction communicative, ayant pour but de « restituer dans le texte-cible la fonction du texte-source » et, enfin, la traduction-adaptation. Cette dernière consiste à transformer le texte-source du point de vue de son organisation langagière et de son contenu et de l'intention communicative pour atteindre un objectif déterminé. D'après Katharina Reiss, chacun de ces types de traduction est approprié pour une situation concrète. C'est donc le contexte situationnel que le traducteur, responsable entièrement du résultat de son travail, doit prendre en considération avant de commencer le processus traductif. S'il existe plusieurs types de traduction et si l'on cherche une théorie qui puisse s'appliquer à tous les types de textes, il est nécessaire, selon l'auteur, d'appliquer l'approche fonctionnaliste dans le but d'apaiser le conflit existant entre la théorie et la pratique. Ici, Reiss renoue avec Hans Vermeer et sa théorie du Skopos selon laquelle, « la finalité de la traduction détermine toutes les décisions du traducteur lorsqu'il transpose un texte-source pour en faire un texte-cible ». Le traducteur se situe donc au centre du processus traductif qui comprend deux phases principales, à savoir la phase de compréhension et la phase de réexpression. Moyennant le texte, l'émetteur (donneur d'ordre) fait une offre de communication (que le traducteur rédige à l'intention du lecteur-cible) et au moment où le lecteur (récepteur) reçoit le texte final, l'acte de communication s'accomplit. Cet acte se situe dans un contexte situationnel, socio-culturel et le traducteur, pour pouvoir l'insérer dans le contexte approprié, doit se poser certaines questions afin de décider lequel des types de traduction choisira dans le contexte concret pour accomplir le transfert du texte vers la langue-cible.

Pour comprendre le texte, le traducteur doit analyser le texte-source qui est rédigé dans une situation particulière visant à remplir des fonctions précises. C'est pourquoi le traducteur

remplit un rôle de médiateur, voire de « réécrivain » du texte. Il doit comprendre aussi ce qui est implicite dans le texte, donc la réalité extra-linguistique, c'est ce que l'auteur appelle le « pré-savoir » du traducteur. La deuxième phase consiste dans le processus de « reverbalisation », c'est-à-dire que le traducteur doit choisir la stratégie à appliquer lors de la traduction, alors une option, en prenant en considération également l'avis du donneur d'ouvrage, tout en étant responsable du résultat du processus traductif.

L'auteur souligne également l'importance de la dimension pragmatique, notamment les facteurs pragmatiques propres à chaque type de texte à traduire. Il faut toujours tenir compte de l'intention de communication, car la finalité de la traduction est de faire comprendre le texte au lecteur-cible. Ce que nous trouvons très enrichissant c'est que Katharina Reiss documente ses postulats théoriques à l'aide de nombreux exemples tirés de différents types de textes de différentes langues, parmi lesquelles figure aussi le français.

Un autre apport indiscutable de la traductologie allemande est son élaboration de la classification des textes traduits et à traduire, car « leur variété est immense mais non arbitraire ». Ainsi, elle dégage trois principaux types de textes, à savoir des textes informatifs (contenant des informations, p.ex. le mode d'emploi), des textes expressifs (dont le contenu est organisé selon des critères esthétiques, p.ex. le poème) et des textes opératifs (véhiculant des contenus organisés à des fins persuasifs, p.ex. le discours de propagande). Ensuite, elle mentionne différents genres de textes, distinguant des genres textuels complexes (tels que par exemple le roman susceptibles d'en accueillir d'autres par enchaînement), des genres textuels homogènes et des genres textuels complémentaires (supposant un texte « premier » auquel ils se rattachent). À ce propos, elle introduit le terme de « convention », représentant un modèle, une norme selon laquelle le texte est rédigé. Les conventions, étant soit communes soit spécifiques, peuvent affecter particulièrement le lexique, la grammaire, la phraséologie, les subdivisions du texte,

la structure du texte, les contraintes formelles et la ponctuation.

Dans la dernière partie du livre, Katharina Reiss s'occupe de la problématique de l'équivalence et de l'adéquation – deux notions à distinguer d'après l'auteur. Elle constate que le facteur essentiel pour le choix du traducteur est la finalité de la traduction et c'est pourquoi les choix faits par le traducteur doivent être en adéquation avec cette finalité. Il s'agit donc toujours de la « relation entre la fin et les moyens ». Par contre, l'équivalence, en tant qu'égalité de valeur, est définie par l'auteur comme la « relation entre deux produits, à savoir le produit-source et le produit-cible. »

Les « Problématiques de la traduction » sont surtout un ouvrage pragmatique et contemporain, reflétant les problèmes du monde globalisé, la situation sur le marché de traduction ainsi que la position du traducteur actuel. Katharina Reiss a réussi à y présenter sa théorie traductologique fondée sur son activité de traductrice de longues années. C'est pourquoi nous nous permettons de constater qu'il s'agit d'un livre à ne pas manquer pour tout traductologue, traducteur ou étudiant en traduction.

Zuzana Honová

Université d'Ostrava
zuzana.honova@osu.cz

Fernando Navarro Domínguez, Miguel Ángel Vega Cernuda, Juan A. Albaladejo Martínez, Daniel Gallego Hernández y Miguel Tolosa Igualada (eds.) (2007), *La traducción: balance del pasado y retos del futuro*, Alicante: Editorial Aguacalera y Dpto. de Traducción e Interpretación, Universidad de Alicante.
ISBN 978-84-8018-321-5. 511 pp.

Esta obra colectiva, editada por insigues traductólogos, que a su vez son autores de varios de los capítulos del libro, arranca con la siguiente pregunta: Del pretérito imperfecto al futuro perfecto: ¿de dónde venimos y hacia dónde vamos?, planteada en la presentación del volumen que

corre a cargo de Fernando Navarro y Miguel Ángel Vega. Las respuestas de investigadores, profesores, profesionales y estudiantes a dicha pregunta se recogen en esta obra titulada *La traducción: balance de pasado y retos de futuro*.

El libro queda dividido en dos partes, en la primera se aborda la traducción desde una perspectiva histórica y en la segunda se habla de las diferentes rutas de las investigaciones traductológicas.

En apéndice se recoge el trabajo de Julio César Santoyo, titulado "Historia de la traducción: Reivindicación de un pasado ¿imperfecto?". En él reivindica la historia, como *maestra de la vida*, en unos tiempos en la que muchos, en particular los estudiantes universitarios, han decidido jubilarla, para centrarse después en la rica y desconocida historia de traducción que, sorprendentemente dice el profesor Julio César Santoyo no está como asignatura en los planes de estudios de la carrera de traducción.

La primera parte del libro, que se compone de 7 capítulos, comienza con un capítulo de Georges L. Bastin de la Universidad de Montréal, titulado "Por una pedagogía responsable", que nos proporciona una interesante reflexión sobre la enseñanza de la traducción a partir de su propia experiencia en la materia. Señala la importancia de la pedagogía, convertida en el pariente pobre de la traducción.

El profesor de la Universidad de Alicante Fernando Navarro con su trabajo "Las nuevas tecnologías al servicio de la traducción. La aportación hispánica" hace un repaso, desde los años noventa del siglo pasado a nuestros días, de los hitos tecnológicos al servicio de la traducción. Nos ilustra sobre los corpus traductológicos, la traducción automática, las memorias de traducción, las herramientas TAO, la terminología y la localización de software.

Con el título de "Urdimbres y tramas transthísticas", Alexis Nouss inspirándose en los grandes cuadros de Velázquez, Como *Las meninas* o *Las hilanderas*, plantea una serie de cuestiones sobre el estatus de la traductología en el pasado y el que debería asumir en el futuro, porque la dinámica actual de la circulación de la información en el mundo globalizado

confunde conceptos tales como *la translación o la traducción*.

Teresa Tomaszkiewicz, tras plantearse la pregunta: ¿Cómo consideramos, por tanto, el futuro perfecto de la traductología?, hace un repaso de los estudios de traducción. Se ocupa de la traducción antes de los años cincuenta, de la entrada en escena de la traductología basada en teorías lingüísticas, del ámbito de la traducción literaria, de la circulación de las traducciones, de las nuevas pistas: análisis conversacional y semiología, para acabar con un balance final destacando el carácter interdisciplinar de la traducción.

Miguel Ángel Vega, tras exponer un plan de estudios para la enseñanza de la traducción en una universidad española, sin especificar con una visión crítica del mismo, nos ofrece en la segunda parte de su trabajo un breve vistazo de la traducción en el pasado.

Tomando como punto de partida: cómo concebe su trabajo el traductor, Laurance Venuti, bajo el título "Traducción, empirismo, ética", escribe sobre la hegemonía de la práctica sobre la teoría, los modelos comunicativos frente a modelos hermenéuticos, identidad frente a diferencia y la ética de la diferencia. Su traductor de referencia es Arthur Goldhammer, nacido en Estados Unidos y miembro del centro de Estudios Europeos de la Universidad de Harvard.

El en último capítulo de esta primera parte Mourad Zarrouk, profesor de la universidad de Granada, se ocupa de mostrarnos otra historia de la traducción desde un enfoque interdisciplinar y con rigor científico.

La segunda parte del libro, mucho más extensa, queda a su vez dividida en cuatro bloques: Propuestas pedagógicas, diferentes aproximaciones al texto literario, traducción especializada e historia de la traducción. Retrato de traductores e intérpretes.

Dentro del primer bloque Elisa Calvo Encinas, Dorothy Kelly y Francisco Javier Vigier Moreno dividen su trabajo en tres puntos: (1) Los estudios de TI en el panorama universitario español, (2) Las salidas profesionales del estudiantado de TI y (3) Implicaciones para el diseño de los nuevos títulos de grado y posgrado. Concluyen anotando que el EEES confiere mucho

mayor peso al posgrado que el sistema anterior y que para la traducción muestran su convicción de que el papel de los programas formativos de máster con perfil profesional debe ser clave.

De nuevo Elisa Calvo, esta vez acompañada de Marian Morón y Guadalupe Soriano, titulan su trabajo: "La tutoría personalizada en el marco de la orientación profesional para traductores e intérpretes". Tras un primer punto titulado "Reflexiones sobre la orientación profesional en la universidad", se centran en las tutorías como herramientas de empleabilidad y desarrollo del alumno, como una novedad frente a la tradicional tutoría de corte únicamente académico. Aportan interesantes orientaciones para el tutor, que serán de gran utilidad de cara al nuevo formato de tutorías.

"Lengua B para traductores e intérpretes: diseño de objetivos en el marco del espacio-tiempo de la mediación" es el título del capítulo firmado por Daniel Gallego Hernández y Miguel Tolosa Igualada. Tratan de fijar las diferencias de la enseñanza de la lengua B para traductores e intérpretes de la enseñanza de esa lengua para otros fines. Al final de su trabajo establecen cuáles deben ser los objetivos generales de dicha materia.

Ana Gregorio, Naima Ilhami y M^a Carmen Acuyo se ocupan de la orientación profesional para futuros licenciados en Traducción e Interpretación a partir de su experiencia en la Universidad de Granada.

El en el siguiente trabajo se pasa a las nuevas tecnologías aplicadas a la traducción, en concreto las memorias de traducción. Corre a cargo de Patrick Martínez Alcalde. Se ocupa de hacer una breve historia del tema y de sus funciones, rematando el capítulo con unas conclusiones. En la misma línea de recursos tecnológicos de ayuda a la traducción se sitúa la contribución de Delia Ionela Prodam sobre las aportaciones lingüísticas a sistemas abiertos de traducción automática: el caso Apertium.

Enlazando con el capítulo de Daniel Gallego sobre la enseñanza de las lenguas en traducción, Inmaculada Soriano García se ocupa del ruso, como lengua C. Su trabajo, basado en su tesis doctoral, se centra en evaluar la aportación de

los programas de movilidad en la formación de futuros traductores y recoge los resultados.

Como cierre de este primer bloque de propuestas pedagógicas, Rosario Valdivia Paz Saldan analiza el poder del error en el aula en la formación de traductores. Su punto de partida es el de fijar el concepto de error de traducción y después a lo largo de su capítulo hace diferentes reflexiones sobre la didáctica de la traducción.

El segundo bloque, con diez capítulos, se centra en el texto literario. El primero de ellos e dedica a la literatura de migración en lengua alemana. Su autor Juan Antonio Albadalejo delimita su campo de trabajo para precisar su objeto de estudio: la literatura de inmigración de alemán escrita por extranjeros emigrados a Alemania, Suiza y Austria. Hace un repaso de los escritores y obras y de sus traducciones al español, al catalán... de estas obras escritas en una lengua de contacto, un alemán contaminado con las lenguas maternas de sus autores: *Gastarbeiterdeutsch*.

De las traducciones de las *Flores del mal* de Baudelaire se ocupa Jesús Belotto Martínez de la Universidad de Alicante. Se centra, en concreto, en las traducciones de Eduardo Marquina de 1905 y en la de Ignacio Caparrós de 2001.

Partiendo del concepto de identidad como elemento esencial dentro de la estructura de la personalidad humana, María López Ponz de la Universidad de Salamanca nos ilustra sobre la identidad híbrida, fruto de la mezcla de varias culturas y de las obras y sus traducciones surgidas en sus contextos. Su trabajo, bajo el título de "Traducir la(s) identidad(es) fronteriza(s): mestizaje, ideología, y manipulación", concluye anotado que "la traducción será un encuentro, un diálogo entre autor y traductor, para que este último se contagie del espíritu híbrido de original".

En los capítulos siguientes, Paola Masseau de la Universidad de Alicante se ocupa de la recepción de poemas franceses en España; Ilona Narebska también de la Universidad de Alicante de Witold Gombrowicz y Jan Dobraczynski en la España franquista; Marta Ortega Sáez de la Universidad de Barcelona de las traducciones del inglés al español en la poca contemporánea Emilia Parra Medina de la Universidad de

Alicante de la traducción de los NP (nombres propios) de *L'ange de la solitude* de Marie-Claire Blais; María Ángeles Ramírez Gutiérrez de la Universidad de Alicante de la versión al inglés de la película *Cómo agua para chocolate*; Ángel Luis Seoane Vicente de la Universidad de Alicante de la traducción de los títulos de novela en España entre 1976 y 2006; y por último Pino Valero Cuadra de la Universidad de Alicante dedica su capítulo a las escritoras emigrantes traducidas.

El bloque de traducciones especializadas cuenta con menos aportaciones. Son tres los autores que nos hablan de la traducción de los distintos regímenes matrimoniales en Francia (María D. Blasco Juan de la Universidad de Alicante), de una propuesta terminológica para la traducción de textos taurinos al inglés (José Ramón Calvo Ferres de la Universidad de Alicante) y de la traducción periodística y errores gramaticales más comunes en la prensa árabe (Moulay Lahssan Baya da la Universidad de Granada).

El último bloque comienza con dos capítulos dedicados el primero a la historia de la traducción en China, a cargo de Yu Chen Wan de la Universidad de Alicante y el segundo al desarrollo de la traducción en Costa Rica y Centroamérica, escrito por Sherry E. Gapper de la Universidad Nacional de Costa Rica. Javier García Alberto de la Universidad de Münster se ocupa del traductor Stefan Zweig y Pilar Martino Alba de la Universidad Rey Juan Carlos de San Jerónimo: traductor y traductólogo. Los tres capítulos restantes se reparten de esta manera: Brigitte Lépinette de la Universidad de Valencia se ocupa de la traducción como ciencia auxiliar de la historia, Abdelali Oamroni, becario AECID de la Universidad de Málaga, de la traducción médica árabe en el siglo IX y Anne Schmidt y Luciano Januário de Sales, ambos de la Universidad de Münster, de la figura del intérprete en la filmografía.

Miguel Ibáñez Rodríguez,
Universidad de Valladolid, España

Maurice Grevisse (2009), *Le français correct (Guide pratique des difficultés)*, Bruxelles : De Boeck. ISBN 978-2-8011-0051-6. 512 pp.

Maurice Grevisse, docteur en philosophie et lettres, grammairien et professeur, a consacré toute sa vie à la langue française et à l'observation de son évolution. C'est Michèle Lenoble-Pinson, docteur en philosophie et lettres, membre du Conseil international de la langue française, qui poursuit le travail de son grand maître et nous présente la sixième édition du *Français correct*.

La dernière édition du *Français correct* a été publiée en 1998. Néanmoins, au cours de la dernière décennie, les nouveaux termes sont apparus (*cédérom*, *cyberlangue*, *aibase*, etc.) et les autres sont disparus. La féminisation des noms de profession s'est nettement propagée en France, en Suisse et en Belgique. L'emploi fautif du subjonctif à la suite de la locution conjonctive *après que* commence à s'introduire dans la langue écrite. La nouvelle édition nous explique tous ces nouveaux phénomènes de la langue française et précise leurs statuts par rapport au français soutenu.

L'auteure maintient la macrostructure établie par Grevisse et divise son œuvre en trois parties : d'abord, le vocabulaire (près de 500 mots) ; ensuite, les faits grammaticaux (800 cas environ) ; enfin, les propositions subordonnées (75 cas).

Dans la partie lexicale, tous les mots sont classés par ordre alphabétique, ce qui facilite considérablement leurs recherches. Il faut souligner que tous les exemples cités reflètent l'usage actuel de la langue française, car ils ont été soigneusement dépouillés de la presse quotidienne francophone. Ajoutons que l'auteure insiste sur les rectifications de l'orthographe et invite tous les professeurs de la langue française à utiliser prioritairement les graphies rénovées.

Les problèmes grammaticaux et les propositions subordonnées occupent trois cents pages, c'est-à-dire les deux tiers du *Français correct*. Tous les faits grammaticaux sont clairement expliqués et accompagnés des commentaires pertinents. Précisons que toutes les règles grammaticales présentées s'appuient de

la quatorzième édition du *Bon usage*, refondue par André Goosse.

La sixième édition du *Français correcte* représente une publication de référence très réussie. Elle peut être bien utile aux étudiants, journalistes, traducteurs ainsi qu'à tous les curieux que passionne la langue française.

Jan Lazar

Université d'Ostrava

jan.lazar@osu.cz

Ondřej Pešek (2011), Argumentativní koncepcie v současné francouzštině a češtině. Systémové srovnání a analýza okurenční respondaence, České Budějovice : Acta Philologica Universitatis Bohemiae Meridionalis.

ISBN 978-80-7394-305-9. 353 pp.

Ce gros livre publié par l'Université de la Bohême méridionale en 2011, examine le fonctionnement des connecteurs (avant tout conjonctions, locutions conjonctives, subjonctions) argumentatifs en français contemporain et en tchèque¹ et se propose de fournir un modèle et la manière de fonctionner des « connecteurs argumentatifs » en français en tant qu'en langue tchèque contemporain, modèle tenant compte de la perspective contrastive.

L'étude se dirige sur trois points de mire : la conception que Saussure se fait de la notion de valeur, la trichotomie système – fonction – texte, le choix d'arguments. Les connexions argumentatives sont rendues par des relations entre les désignants des entités reliées, elles-mêmes exprimées par des signes de la langue, susceptibles de faire l'objet de la sémiologie (disons sémiologie et sémantique) structurale. Le système linguistique est constitué – Saussure l'avait dit – par des différences. En bon Pragois,

l'auteur affirme que la langue est un système des potentialités fonctionnelles.

L'auteur est loin d'éliminer du système les paramètres argumentatifs. Les paramètres textuels peuvent représenter ou mieux, réaliser, des qualités référentielles (désignatrices) virtuelles. Si le système de la langue peut être tenu pour une virtualité, le texte représente son actualisation.

On est complètement d'accord avec l'auteur qui parle du facteur synergétique qui contribue à l'effet communicatif².

Dans le cadre du système l'auteur applique une analyse sémique différentielle (en sèmes), alors qu'au cadre du texte, nous pourrions recommander le concept de noème (Prieto).

L'auteur ne sousestime pas le domaine stylistique (relevant de tous les rangs du système, ajouterons-nous). Dans le domaine syntaxique (nous n'aimons pas dire niveau syntaxique : la syntaxe affecte tous les rangs du système). Nous refusons également de parler du niveau (« rovina ») stylistique. Au lieu du registre (anglicisme sourd, terme venant de la philologie anglaise) nous recommandons sous-code (terme de Jitka Svobodová-Chmelová).

L'auteur arrive à donner une image complexe et complète du fonctionnement des unités argumentatives, dans la perspective comparative et contrastive.

Souhaitons donc à l'auteur à cette occasion heureuse encore beaucoup de succès futurs et de bonheur.

Jan Šabršula

Praha

² ŠABRŠULA, Jan (1980), "Les synergies du signe linguistique en face de la réalité", *Philologica Pragensia* 23, Praha: Academia, 178–182. ŠABRŠULA, Jan (1999), "Les synergies du signe linguistique en face de vouloir-dire", in : *Studia Romanistica. Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis*, 1, Ostrava : FF OU, 81–96. ŠABRŠULA, Jan (2002), "Le fonctionnement synallagmatique du signe lexical", in : H. Weydt (Éd.), *Congrès International de Linguistique Fonctionnelle*, Frankfurt am Main et Frankfurt-Oder: Europa-Universität, 242–248.

¹ Cf. ŠABRŠULA, Jan (1989), *Les espèces de relation*, Praha: FF UK, p. 307.

INFORMES – INFORMATIONS – INFORMAZIONI

Alena Podhorná-Polická, Université Masaryk de Brno : Néologie et dynamique de la diffusion des néologismes identitaires parmi les jeunes, conférence, Ostrava : Cercle des Philologues modernes, Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava, 7 décembre 2011

Le 7 décembre 2011, *Le Cercle des Philologues modernes d'Ostrava* a eu l'honneur d'accueillir au sein de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava l'une des plus marquantes chercheuses dans le domaine de l'argotologie et de la néologie en générale – Alena Podhorná-Polická, maîtresse de conférence à l'Institut des Langues et Littératures romanes de la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno. Lors de sa conférence dédiée à « *Néologie et dynamique de la diffusion des néologismes identitaires parmi les jeunes* », elle a présenté son parcours heuristique portant sur la terminologie adéquate des phénomènes socio-linguistiques qui a abouti à la formation d'un champ cohérent des notions théoriques logiquement délimitées ayant les dénominations exactes. Après avoir exposé son système terminologique bien fondé et sans flottement ambigu, elle s'est concentrée sur la deuxième facette de son orientation professionnelle – sur les recherches des néologismes eux-mêmes. Elle a traité d'une manière complexe toutes les possibilités (sondages sur le terrain, requêtes informatiques, questionnaires, etc.) visant à atteindre des résultats fiables sous forme des unités lexicales nouvelles. Ces méthodes n'étant pas sans risque d'opacité lui servent de confirmation pour la variabilité diachronique et diatopique de toute séquence nouvelle et pas seulement de celle appartenant au registre argotique. Pour preuve, elle a démontré tous les changements en cours et même toutes les rumeurs mal placées qui suivent l'apparition du néologisme « *bolos* » dont l'usage a été attesté justement grâce à Alena Podhorná-Polická et sa collaboratrice Anne-Caroline Fiévet. Malgré les difficultés liées aux études néologiques, le propos académique de Alena Podhorná-Polická ne manquait pas d'intérêt vivant et profond pour les phénomènes en question et a confirmé le caractère érudit de ses compétences scientifiques

ainsi que professionnelles de cette enseignante universitaire.

Jana Brňáková
Université d'Ostrava
jana.brnakova@osu.cz

**STUDIA ROMANISTICA BELIANA II
(Langue, culture et medias), colloque international, Banská Bystrica, Slovaquie, 20–21 octobre 2011**

C'est déjà pour la deuxième fois que la belle ville historique Banská Bystrica a accueilli les romanistes du monde entier. Le Département des Études romanes de l'Université de Matej Bel y a organisé le colloque *Studia Romanistica Beliana II*. Le thème principal de ce colloque international était la langue et son contact avec les nouvelles technologies de communication.

Le colloque s'est ouvert officiellement le 20 octobre par les discours d'accueil du prof. Ing. Igor Kosír, CSc. (Vice-recteur à la coopération internationale) et du Mgr. Vladimír Biloveský, Ph.D. (Vice-doyen chargé des relations internationales). Après les discours d'accueil, le professeur Massimo Arcangeli (Université de Cagliari) a prononcé en trois langues (français, italien et espagnol) son discours, intitulé « *Il mezzo è il messaggio o il massaggio ? Vecchi e nuovi media* ».

Après la séance plénière, les chercheurs universitaires se sont divisés en trois sections -française, italienne et espagnole. Le premier jour du colloque, les romanistes ont présenté leurs contributions touchant surtout les problèmes didactiques et culturels. Rappelons surtout l'intervention « *Les TICE ? Un bon tic* » de Fabrice Marsac (Université d'Opole) qui a montré les possibilités d'emploi des dictionnaires en ligne dans l'enseignement de la lexicologie. Le deuxième jour du colloque était consacré aux contributions des linguistes et traducteurs. L'Université d'Ostrava était représentée par deux chercheurs : Jan Lazar s'est occupé

dans sa contribution « *Quelques observations sur les écrits atypiques en français tchaté* » de l'influence des tchats sur la forme scripturaire de la langue française, Zuzana Honová a esquissé dans sa contribution intitulée « *Les documents européens et leurs accès en ligne en tant que source importante pour le traducteur et interprète assermenté* » les problèmes liés aux traductions des documents officiels de l'Union européenne.

Le colloque s'est clôturé par la présentation du projet VEGA n. 1/0790/10 dont l'objectif était d'analyser le métalangage grammatical, notamment la terminologie du verbe. Les chercheurs unis pour ce projet (Vlasta Křečková, Katarína

Chovancová, Monika Zazrívcová) ont mis en évidence les premiers problèmes liés à l'élaboration de la base de données terminologique et aux problèmes de synonymie et d'équivalence.

Espérons que dans deux ans, comme les organisateurs l'ont promis, on va se retrouver au colloque Studia Romanistiac Beliana III.

Jan Lazar

Université d'Ostrava
jan.lazar@osu.cz

BOLETÍN DE PEDIDO / ORDER FORM

Deseo recibir las publicaciones siguientes: /Please send me the following publications:

Revista /Journal: STUDIA ROMANISTICA

Volúmen núm. / Volume num Ejemplares / Copies

Nombre / Name

..... Dirección / Address

Institución / Institution

Teléfono / Phone Fax

Correo electrónico / E-mail

Código postal / Zip code

Ciudad / City

Provincia / Country-State

País / Country

NIF / CIF / VAT

FORMA DE PAGO / PAY FORM

Transferencia bancaria (incluir copia) / Bank money order (include a copy)

A favor de: / Payable to:

Ostravská univerzita v Ostravě

Dvořákova 7, CZ-701 00 Ostrava.

C/c ČNB Ostrava (República Checa), IBAN: CZ65 0710 0000 0000 0931761

(SWIFT código del banco): CNBACZPP

(Los gastos de transferencia serán siempre por cuenta del cliente)

Tarjeta de crédito / Credit card

Visa

Mastercard

Otra

N.

Caduca / Valid until

Titular / Cardholder

Firma / Signature

PRECIO

Volumen suelto (1 número) 100 CZK (IVA incluido) más gastos de envío

Distribución: Prodejna skript OU, Mlýnská 5, CZ-701 03 Ostrava 1, República Checa.

TEL.: +420 597 091 034 TEL./FAX: +420 597 091 049

E-mail: prodejna.skript@osu.cz

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783>



BOLETÍN DE SUSCRIPCIÓN / SUSCRIPRION FORM

Deseo suscribirme a la revista / Please enter my subscription to:

STUDIA ROMANISTICA

A partir del volumen / beginning with volumen

Nombre /Name
Dirección / Adress
Institución / Institution
Teléfono / Phone Fax
Correo electrónico / E-mail
Código postal / Zip code Ciudad / City
Provincia / Country-State País / Country
NIF / CIF
VAT/ VAT

Forma de pago / Pay form

Transferencia bancaria (incluir copia) / **Bank money order (include a copy)**

A favor de: / **Payable to:**
Ostravská univerzita v Ostravě
Dvořákova 7, CZ-701 00 Ostrava.
C/c ČNB Ostrava (República Checa), IBAN: CZ65 0710 0000 0000 0931761
(SWIFT código del banco): CNBACZPP
(Los gastos de transferencia serán siempre por cuenta del cliente)

Domiciliación bancaria

Titular
Banco
Agencia de
Localidad

CÓDIGO
CUENTA
CLIENTE

Entidad	Oficina	DC	Número de cuenta

PRECIO

Suscripción anual 160 CZK (IVA incluido) más gastos de envío

Oddělení pro vědu a výzkum, ing. Yvetta Jurová, Facultad de Filosofía y Letras,
Universidad de Ostrava, Reální 5, CZ-701 03 Ostrava 2, República Checa
yvetta.jurova@osu.cz, Fax: +420 596 113 009
<http://www.osu.cz>

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783>



PETICIÓN DE INTERCAMBIO / EXCHANGE REQUEST

Institución
Institution

Dirección Postal
Address

.....
.....
.....
.....

País
Country

Teléfono
Telephone

Correo electrónico
E-mail

Estamos interesados en recibir su Revista
We would like to receive your Academic Title

STUDIA ROMANISTICA

en intercambio por nuestra Revista / Serie
in exchange to our Academic Journal / Series

(Por favor adjunte su ISSN así como otra información sobre su/s Revista/s o Serie/s: periodicidad, contenido...)
(Please enclose its ISSN as well as other information about your/s Academic Title/s: frequency, contents...)

Dirección de intercambio
Exchange Address

Katedra romanistiky, Filozofická fakulta, Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5, CZ-701 03 Ostrava 2, Repùblica Checa., Tel: +420 597 091 912, Fax +420 596 113 009
<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783> jana.vesela@osu.cz



